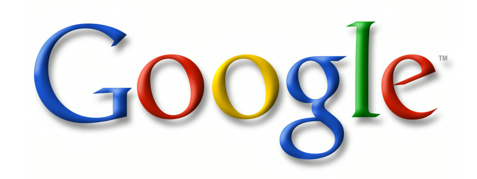
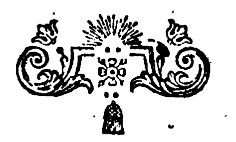






LETTRES FAMILIERES ET AUTRES, DE MONSIEUR LE BARON DE BIELFELD.

— *Quod sit, esse, velit, nihilque* magis.
Martial L. X. Epigr. XLVII.



A LA HAYE,
Chez PIERRE GOSSE JUNIOR, ET DANIEL PINET.
Libraires de S. A. S.
M. DCC. LXIII.

LETTRE DEDICATOIRE A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

A Hambourg le 1. de Mai 1762.

MONSIEUR,

En prenant la liberté de Vous dédier cette partie de mes foibles productions, mon but ne sauroit être de porter votre nom aux siècles à venir, d'augmenter votre gloire, ni de Vous offrir une lecture qui puisse devenir pour Vous une source d'instruction ou d'amusement. Non, Monsieur, je sens très bien que jamais célébrité ne fut aussi vaste ni si bien méritée que l'est

celle dont Vous jouissez. Votre Patrie a produit, dans chaque siècle, des grands hommes en tout genre; mais il a fallu mille années de Monarchie Françoise pour voir sortir de son sein un Auteur, qui excelle dans toutes les parties de la Littérature; qui étend, qui enrichit, pour ainsi dire, tous les jours l'Empire de l'immortalité par des chefs d'œuvres en Vers & en Prose, & auquel sa Nation doit l'honneur d'avoir un Poëme Epique, qui sera l'admiration de la postérité la plus reculée. Il ne faut pas être Prophete pour prévoir que, si la Langue Françoise a le sort des Langues vivantes, & qu'elle souffre des altérations considérables, il se trouvera parmi nos Arrières-Neveux des Daciers & des Saumaises, qui vous regarderont comme un Ancien divin, & employeront leurs veilles pour Vous commenter, pour Vous interpréter, & pour rendre, peut être, assez séchement,

ment, en langage d'alors, ce nombre immense d'idées neuves, justes & brillantes, que Vous avez exprimées sur toutes sortes de sujets avec autant de chaleur que d'élégance, en style du siècle de Louis XIV. Je Vous regarde, Monsieur, comme le Chef de notre Littérature moderne, & je suis charmé de Vous rendre, en cette qualité, un hommage public. Le ruisseau, qui porte ses eaux à la mer, ne la fait point grossir à nos yeux, ni n'en augmente l'éclat, quoiqu'il lui rende un léger tribut de ses ondes. Je voudrois, d'ailleurs, que toute la terre sût l'admiration que je vous porte, & l'amitié dont Vous m'honorez depuis tant d'années. Je ne dissimule point un amour propre, qui me paroît être si naturel & si excusable. Acceptez donc, Monsieur, avec cette bonté que Vous m'avez témoigné en tant d'occasions, l'hommage que je Vous présente, daignez

gnez suppléer, par la fécondité de Votre imagination, à la foiblesse avec laquelle j'exprime ici les sentimens que mon cœur vous porte, & concluez delà à quel point, j'ai l'honneur d'être

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très obéissant Serviteur.

LE BARON DE BIELFELD.

LET-

LETTRES FAMILIERES ET AUTRES, DE MONSIEUR LE BARON DE BIELFELD.

LETTRE I.

A MADEMOISELLE M. D. B. A HAMBOURG.

à Hambourg le 6. Fevrier 1738.

VOus voilà bien allarmée, Mademoiselle, Vous voilà fort en colère! Ma raison me dit que Vous avez tort de l'être; mon cœur me dit que Vous ne sauriez jamais avoir tort; il me fait sentir, que

 je

je Vous aime d'avantage, s'il est possible, depuis que je suis Franc-Maçon, & depuis que Vous êtes si fâchée de me voir dans cet ordre. Mais, ma chère, permettez que j'emploie aujourd'hui toute ma rhétorique pour Vous appaiser. Approuvez les motifs qui m'ont déterminé à cette démarche, rendez moi votre tendresse, & donnez moi lieu par là de pouvoir accorder mon cœur avec ma raison.

Vous savez que je suis né curieux, & que j'ai fait les efforts les plus grands & les plus inutiles, pour découvrir les secrets des Francs-Maçons. J'ai trouvé les hommes, d'ailleurs les plus indiscrets, impénétrables sur cet article. Il ne m'est resté d'autre parti, que celui de me faire recevoir dans cette société, & je Vous jure que je n'en ai nul regret.

On peut être parfaitement honnête homme, & très heureux, sans être Franc-Maçon, j'en conviens: mais ce raisonnement est applicable à tous les objets qui piquent notre curiosité, & même a plusieurs très belles sciences. Si l'on ôtoit du monde la curiosité, le desir de savoir ce qu'on ignore, il ne seroit plus question de progrès en rien;

les

les plus belles inventions, les découvertes les plus charmantes resteroient dans le néant. Et qui peut savoir jusqu'où une chose, dont on ignore absolument l'essence, les principes & les effets, peut aller? Ce qui d'abord n'est que frivole ou indifférent, devient souvent essentiel & utile entre les mains d'un homme adroit. Je ne me pique pas d'être de ce nombre, mais j'ai un pressentiment que je tirerai parti de la Maçonnerie.

Vous n'exigez, pas j'espère, que je vous découvre nos mystères. Vous pensez trop bien pour cela. Vous voulez aimer un honnête homme, & non pas un traitre, un monstre. J'ai quelque intérêt à vous convaincre de ma discrétion; & à vous faire sentir qu'un homme, qui est capable de garder son secret vis à vis d'une personne qu'il adore, mérite d'être mis par ses bontés dans le cas d'avoir d'autres secrets à garder. Vous devriez récompenser ma discrétion, & donner de l'aliment à une si belle vertu. Je ne vous tairai, en revanche, rien de tout ce que je puis vous dire sur notre société. Je ne touche point à ses mystères, ils sont sacrés pour moi.

Une réflexion, qui a triomphé de mes scrupules & précipité ma réception, c'est que j'ai vu cet ordre composé d'un grand nombre de fort honnêtes gens, dont la probité & les mœurs m'étoient connues. Ils n'auroient, j'en suis sûr, jamais remis leurs pieds dans les Loges, s'il s'y passoit quelque chose qui pût porter la moindre atteinte à la délicatesse de leur caractère. Il est vrai que, dans ce sanctuaire consacré à la vertu, il s'est glissé quelques faux frères, dont les mœurs ne sont pas aussi pures, ni la façon de de se conduire dans le monde aussi irréprochable que je le souhaiterois : mais telle est l'imperfection de toutes les choses de ce monde, que le mélange du mauvais avec le bon y est inévitable, & que le petit nombre des douze Apôtres n'a pu même être exempt d'un indigne sujet. J'ai espéré d'entrer, non pas dans une société d'Anges, mais d'hommes vertueux, entant que Francs-Maçons, & je ne me suis point trompé.

Je conviens qu'on peut faire de l'ordre des Maçons, ou une ville polissonnerie, ou un établissement bien respectable. Si une troupe de jeunes gens, destitués de mérite & de sagesse, s'assemble pour

pour ſe faire mutuellement quelque grimaces, & ſe parler dans un plat jargon : ſi ces aſſemblées, après la clôture de la Loge, couduiſent à des parties de debauche, rien de plus odieux que la Maçonnerie; mais ſi vous conſidérez cette ſociété comme la Confrairie la plus ſolemnelle qui fut jamais, dans laquelle on ne diſtingue point les hommes par la différence des Langues qu'ils parlent, des habits qu'ils portent, des rangs où ils ſont nés, ni des dignités qu'ils poſſèdent, pour laquelle le monde entier n'eſt qu'une ſeule République, dont chaque nation fait une famille, & chaque particulier un enfant; qui s'efforce ainſi de faire revivre les maximes primitives de l'homme dans leur plus grande perfection; qui tâche de réunir ſous ſon étendart ceux qui ſont éclairés, vertueux & d'une humeur agréable, dont les Membres ſe protègent mutuellement par leur autorité, & s'éclairent par leurs lumières, qui ſe ſacrifient tout reſſentiment perſonnel, qui éloignent de leurs Loges tout ce qui pourroit altérer la tranquillité de l'eſprit & la décence des mœurs, & qui jouiſſent des plaiſirs innocens de la vie, dans les intervales de leur ouvrage dé-

lectable, si, dis-je, vous envisagez la Maçonnerie sous ce dernier point de vue, vous conviendrez que l'intérêt de cette société doit devenir celui de tout le genre humain, & qu'elle opère ce que la Religion même n'effectue que bien difficilement sur le cœur humain.

Est il donc surprenant, que cet ordre rencontre chez les Grands de la terre & chez les Souverains mêmes, tantôt de l'appui & de l'encouragement, & tantôt des persécutions? Ceux qui l'approuvent & ceux qui le blâment peuvent avoir leurs raisons, mais rien n'est moins juste ni moins sensé, que de croire que les assemblées mystérieuses des Francs-Maçons puissent avoir un objet, capable de troubler la tranquillité ou la sûreté des Etats. Si les portes de nos Loges sont fermées au prophane Vulgaire, l'entrée dans notre ordre est ouverte à tous les Souverains, à tous les Magistrats & à tous ceux qui concourent au Gouvernement des peuples; & combien de ces illustres Personnages ne comptons nous pas parmi nos frères? S'il se traitoit quelque chose de dangereux, de répréhensible, de criminel dans nos Loges, ne seroient-elles pas déjà détruites il y a

long

long tems; & l'expérience de tant de ſiècles, pendant lesquels cet ordre a ſubſiſté, ſans faire autre choſe que du bien & des charités, ne combat-elle pas plus en ſa faveur que tous mes argumens? Auſſi ceſſerai-je de vous en importuner, pour ne pas tomber dans le ton de la déclamation. Je ne vous en aurois pas même tant dit, ſi je ne ſavois que vous êtes capable d'en ſentir la force & la juſte valeur. Vous avez trop d'eſprit pour vous conduire par les préjugés & les caprices, qui ont tant d'empire ſur le commun des femmes. Si vous n'aviez qu'une figure charmante, qu'une taille avantageuſe, qu'une façon de penſer ordinaire, je ne vous aimerois que comme on aime ordinairement les femmes, c'eſt à dire, par volupté & par amour propre. Mais ma tendreſſe eſt fondée ſur le ſentiment d'un mérite réel, ſur la valeur de votre ame. Si cette tendreſſe a quelque prix pour vous, conſervez-la, Mademoiſelle, en vous rendant promptement à la raiſon, en diſſipant ces petits nuages qui ont éclipſé, pour un inſtant, les ſentimens favorables que vous m'avez temoigné juſqu'ici, & permettez

moi de vous jurer, foi de Maçon, que mon amour durera autant que ma vie.

J'ai l'honneur d'être.

P. S. Je vous envoye une paire de gants de femme, que la Loge m'a donné à ma réception. La pomme du berger Paris étoit destinée à la plus belle; mais ces gants sont pour la plus aimée. A qui pourrois-je les offrir, si ce n'est à vous? Puissiez-vous être flattée de ce sincère hommage! J'y joins une petite Apologie qu'un de nos Frères à Paris, M. Procop, vient de faire pour l'ordre des Maçons. Vous y trouvez, en très jolis Vers, une partie des raisons que je viens de vous dire en méchante Prose. La voici.

I.

Quoi mes Frères, souffrez vous,
Que notre auguste Compagnie,
Soit sans cesse exposée aux coups
De la plus noire calomnie?
Non, c'est trop endurer d'injurieux soupçons,
Souffrez qu'à tous ici ma voix se fasse entendre;
Permettez moi de leur apprendre
Ce que c'est que les Francs-Maçons.

Les

2.

Les gens de notre ordre toujours
Gagnent à se faire connoître:
Et je prétends par mes discours,
Inspirer le desir de l'être.
Qu'est-ce qu'un Franc-Maçon? en voici le portrait:
C'est un bon Citoyen, un sujet plein de zèle;
A son Prince, à l'Etat fidèle:
Et de plus un Ami parfait.

3.

Chez nous règne une liberté
Toujours soumise à la décence.
Nous y goûtons la volupté,
Mais sans que le Ciel s'en offense.
Quoi qu'aux yeux du Public nos plaisirs soient secrets,
Aux plus austères loix l'ordre sait nous astreindre.
Les Francs-Maçons n'ont point à craindre
Ni les remords, ni les regrets.

4.

Le but, où tendent nos desseins,
Est de faire revivre Astrée,

Et

Et de remettre les humains
Comme ils étoient du tems de Rhée.
On nous voit suivre tous des sentiers peu battus:
Nous cherchons à bâtir, & tous nos édifices
Sont ou des cachots pour les vices,
Ou des Temples pour les vertus.

5.

Je veux, avant que de finir,
Nous disculper auprès des Belles,
Qui pensent devoir nous punir
Du refus que nous faisons d'elles.
S'il leur est deffendu d'entrer dans nos Maisons,
Cet ordre ne doit point exciter leur colère,
Elles nous en loueront, j'espère,
Lors qu'elles sauront nos raisons.

6.

Beau Sexe, *nous avons pour vous*
Et du respect, & de l'estime,
Mais aussi nous vous craignons tous,
Et notre crainte est légitime.
Helas! on nous apprend pour première leçon,
Que ce fut de vos mains qu'Adam reçut la pomme,
Et que, sans vos conseils, tout homme
Naîtroit, peut-être, Franc-Macon.

LET-

LETTRE II.

A. L. M. B. D. V. A SCHWERIN.

A Hambourg le 6. Juin 1738.

MONSIEUR,

VOus ne pouviez m'apprendre une nouvelle ni plus intéressante, ni plus agréable que le retour de M. d'E *** à Schwerin. Je lui ai des obligations infinies. Je m'en acquite en partie par les sentimens de reconnoissance, d'admiration, & de respect que je lui porte; mais malheureusement je suis obligé de les renfermer dans mon cœur, jusqu'à ce que le sort me fournisse les moyens de réaliser le stérile aveu que je lui en fais dans la Lettre ci-jointe, que je vous supplie de lui remettre. Convenez, Monsieur, que la vie de ce galant homme est un tissu de révolutions bien singulières! Né Gentilhomme Silésien, il a consacré toute sa jeunesse aux études, & a fait les plus

plus beaux progrès dans les ſciences. Les innondations, les guerres, & tous les fléaux poſſibles ſe ſont accumulés ſur ſon pèe, l'on réduit à un état d'indigence. Lemérite, ſous la livrée de la miſère, perce bien difficilement dans un pays, où le faſte & l'éclat extérieur eſt compté pour quelque choſe. Le jeune d'E*** malgré tous ſes talens & tous ſes efforts, ne put jamais trouver moyen de parvenir dans ſa patrie, & ſe vit contraint de courir après la fortune, juſques ſur les bords de l'Elbe. Il changea de nom & vint à Hambourg. Vous ſavez, Monſieur, que dans cette Ville commerçante, le caducée de Mercure eſt le ſceptre qui décerne les honneurs & diſpenſe les richeſſes. Les nourriſſons d'Apollon & de Minerve, n'y marchent qu'à pas lents, & par une route aſſez obſcure, au Temple de l'aveugle Déeſſe. M. d'E*** fut réduit à s'ériger en Mentor, & il trouva dans ſon ſavoir une reſſource contre l'indigence. Mon père fit ſon acquiſition. C'eſt le premier & le plus grand bonheur qui me ſoit arrivé dans ma vie, mais dont je n'ai malheureuſement pas profité autant que j'aurois dû le faire. L'appas des plaiſirs, & la fougue des paſſions nous entraî-

nent

nent dans la jeunesse vers la volupté d'Epicure, & nous cachent celle de Lucrèce, c'est-à-dire, les douceurs réelles de l'étude des sciences & des arts. Cependant, malgré mes dissipations, je n'ai pas laissé que de faire de bonnes humanités sous un directeur si habile. Mais, bientôt M. d'E * * * trouva la sphère de Hambourg trop petite pour ses talens, & chercha à se procurer un meilleur établissement. En effet, c'étoit placer Baron sur un théatre de marionettes. Son mérite pénétra jusqu'à la Cour de S. A. S. Mgr. le Duc de Mecklenbourg, & il y obtint l'important emploi de Sous-Gouverneur du Prince Héréditaire. Vous savez, Monsieur, mieux que personne, qu'il s'est acquité dignement de cette charge, & qu'après avoir mené son Illustre Elève jusqu'au bout de la carriére de sa jeunesse studieuse, il l'a remis, doué des plus beaux talens, entre les mains de Monseigneur le Duc son père. Ce Prince, si sage & si bon, la Cour & les sujets ont été également contens des succès de M. d'E*** Je suis charmé, Monsieur, d'apprendre par votre Lettre, qu'il ait réussi également bien dans sa commission à la Cour de Russie, & qu'il en soit retourné comblé

comblé de préfens & d'honneurs. Si mes vœux font fatisfaits, il jouira, encore bien des années dans le pofte brillant que Mgnr. le Duc vient de lui confier, de l'approbation de fon Maître, & de tous les avantages qu'un fujet, auffi habile & auffi intègre que lui, peut fe promettre de fes fidèles fervices. Comme il a daigné m'aimer bien tendrement autrefois, je vous prie de me ménager toujours une petite part de fes bontés. Je m'évertuerai à en mériter la continuation, & s'il eft poffible à lui faire honneur de l'éducation qu'il m'a donné.

J'ai celui d'être &c.



LET-

LETTRE III.

A. M. LE B. D'*** A HAMBOURG.

De chez moi le 20. *Juillet* 1738.

TRES VENERABLE MAÎTRE!

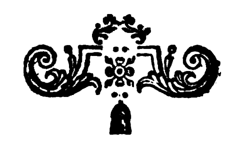
VOus agiſſez avec moi, non pas en Frère; mais en Père-Maçon: Vous voulez me faire participer à la gloire de recevoir le Prince Royal de Pruſſe dans notre ordre. Je reconnois tout le prix de cette faveur, & je ſuis prêt à Vous accompagner jusqu'à Brunswick pour y faire la réception. Il paroît, par la Lettre de M. le Comte régnant de la Lippe-Buckebourg, que l'idée de ſe faire Franc-Maçon eſt venue à ce grand Prince d'une manière aſſez ſingulière. Admirez, Très Vénérable, la concaténation bizare des évenemens! Il faut que le Roi de Pruſſe vienne avec une nombreuſe ſuite à Loo, pour y faire viſite au Prince d'Orange; qu'il ſoit accompagné

pagné du Prince Royal ; qu'à table la converſation tombe ſur la Maçonnerie ; que le Roi en parle déſavantageuſement ; que le Comte de la Lippe en prenne la défenſe ; qu'il ne ſoit point ébloui par l'éclat de la Majeſté ; mais qu'avec une noble hardieſſe il s'avoue Franc-Maçon ; qu'au ſortir du répas le Prince Royal lui témoigne en particulier le deſir qu'il a d'être Membre de cette ſociété, & qu'il ſouhaiteroit que ſa réception puiſſe ſe faire à Brunswick, où le Roi ſon Père eſt réſolu de ſe rêndre, & où le Concours de toutes ſortes d'étrangers, pendant la Foire prochaine, fera moins ſoupçonner l'arrivée des Frères Maçons, qui ſont invités d'y venir former une Loge pour cet objet ; que le Comte de la Lippe s'addreſſe à Vous, Monſieur, pour procurer à notre ordre, cette glorieuſe acquiſition, & que votre amitié vous faſſe penſer à moi pour me mettre de la partie. Voilà, Très Vénérable, une ſuite d'accidens remarquables, & qui me font augurer favorablement de l'iſſue de cette entrepriſe. Vous ſavez que mon état préſent me déplait, & que ma Patrie m'ennuye. Je reſſemble à ces plantes qui ne ſont bon-

nes

nes à rien, ſi elles ne ſont transplantées. A Hambourg je monterois tout au plus en graine & je périrois. Peut-être le Grand Architecte de l'Univers veut-il bâtir ma fortune, & en jetter les fondemens à Brunswick. Je vais tout préparer pour ce voyage. Au reſte, je ſens parfaitement combien il importe de garder le plus profond ſecret ſur une expédition auſſi délicate.

Rendez-moi, juſtice en me croyant avec tout le zèle, & tout l'attachement Maçonnique. &c.



LETTRE

LETTRE IV.

A M. DE ST. . . . A HAMBOURG.

à Brunswick le 24 *d'Août* 1738.

JE trouve, Mon très cher Frère, que votre vilaine fièvre est encore plus insolente que celle de la Princesse Uranie. Elle est venue non seulement attaquer votre belle vie, mais elle vous a fait ce guet-à-pend à une époque, qui pouvoit influer sur tout le reste de votre belle vie. Elle vous a privé de la gloire & de l'avantage d'assister à la réception du Prince Royal de Prusse, & d'y faire l'office de Surveillant, pour lequel vous aviez été nommé. Quel guignon! *Faites-là donc sortir, quoi qu'on dise, de votre riche appartement, cette vilaine fièvre*, soyez radicalement guèri à notre retour. Nous ne comptons pas de faire encore un long séjour à Brunswick, parce qu'il y a ici une tête couronnée de trop, qui pourroit découvrir que nous avons reçus le Prince son Fils dans notre ordre,

ordre, & manquer dans ſa mauvaiſe humeur de reſpect aux Très Vénérables.

En attendant, mon cher Frère, je m'acquite de ma promeſſe, & je vais employer les premiers momens de mon loiſir à Vous faire une exacte relation de notre voyage & de nos ſuccès.

Nous partîmes de Hambourg, M. le Baron d'Oberg, M. le Baron de Löwen & moi le 10 d'Août, & arrivâmes le lendemain au ſoir aux portes de Brunswick. Le Commis de la Douane ſe mit en devoir de viſiter notre bagage. Cette cérémonie maltotière nous cauſa une grande conſternation. Jugez de notre embarras. Nous avions avec nous un grand coffre rempli de tous les meubles, inſtrumens & outils néceſſaires pour la Loge. Tout cela pouvoit être de la Marchandiſe de contrebande à Brunswick. Nous délibérâmes un inſtant. Si le Viſiteur ſe fût opiniâtré à ouvrir ce coffre, il ne nous reſtoit d'autre parti à prendre que de nous annoncer pour des Adeptes ou des Charlatans: mais nous en fumes quittes pour la peur, & moyennant un Ducat que je gliſſai dans ſa main, il déclara que nous étions gens

de qualité, incapables de frauder la Douane.

Nous prîmes notre Logement à l'Hôtel de Korn. C'eſt l'Auberge la plus huppée de la Ville; ce feroit une bonne Gargotte ailleurs. Mr. le Comte de la Lippe, le Comte de K. . . . & M. le Baron d'A . . . d'Hannovre arrivèrent preſque en même tems, & vinrent nous joindre encore le même ſoir. Rabon, Valet de Chambre de M. d'O . . . & bon Maçon, étoit deſtiné à faire les fonctions de Tuileur & s'en acquita à merveille.

Le lendemain matin, le bruit des canons du rempart nous annonça l'arrivée du Roi de Pruſſe & de ſa ſuitte. La Préſence du Monarque & l'affluence de toutes ſortes d'étrangers, que la Foire attire à Brunswick, animoient extraordinairement cette Ville. Nous convînmes que perſonne de nous ne ſe montreroit à la Cour, excepté Mr. le Comte de la Lippe, que nous députâmes au Prince Royal pour demander ſes ordres par rapport au jour, à l'heure & au lieu de la réception. S. A. R. choiſit la nuit du 14. au 15. & voulut qu'elle ſe fit dans notre logement, qui en effet étoit aſſez ſpa-

ſpacieux & fort convenable en tout ſens. Il n'y avoit qu'un inconvénient, c'étoit le voiſinage de Mr. de W. . . . qui occupoit une chambre à côté de notre Sallon d'entrée, & ſimplement ſéparée par une eſpèce de cloiſon. Il auroit pu tout entendre & tout ébruiter. Cette réflexion nous allarma; mais comme nos frères Hannovriens connoiſſoient l'heureux don qu'il a de noyer, comme dit la chanſon, ſa triſte raiſon dans le Vin, nous le prîmes par ſon foible, nous lui décochâmes l'un après l'autre une viſite au ſortir du diner, & nous étant relevés pour lutter contre lui à coups de verre, nous le mîmes vers le ſoir dans un état qu'il auroit pu dormir ſans s'éveiller à côté d'une batterie; & le thyrſe de Bacchus nous rendit en cette occaſion le même ſervice, qu'auroit pu nous rendre le doigt du Dieu Harpocrâte.

Au reſte, toute la journée du 14. ſe paſſa en préparatifs pour la Loge, & peu après minuit nous vîmes arriver le Prince Royal accompagné du Comte de W. . . . Capitaine au Régiment du Roi à Potsdam. Le Prince nous préſenta ce dernier comme un Candidat qu'il nous recommandoit, & dont il deſiroit que

la réception put se faire immédiatement après la sienne. Il nous pria au reste de n'obmettre dans sa propre réception aucune des cérémonies rigoureuses, qui pouvoient être usitées en pareil cas; de ne lui faire grace de rien : & nous permit de l'envisager cette fois comme un simple particulier. Enfin nous le reçûmes dans toutes les formes dues & réquises. J'admirai son intrépidité, sa contenance & les graces qui l'accompagnoient dans les instans mêmes les plus critiques. J'avois préparé un petit discours dont il témoigna d'être content. Après les deux réceptions nous ouvrimes la Loge, & nous procédâmes au travail. Il en parut charmé & s'acquita de tout avec autant d'esprit que de dextérité.

Je vous avoue, mon cher Frère, que j'ai conçu de ce Prince une grande idée pour l'avenir. Il n'est pas d'une taille fort haute, & Dieu ne l'auroit pas choisi pour règner à la place du Roi Saül, mais en considérant la grandeur & la beauté de son génie, il mérite d'occuper le trône de Prusse, pour le bonheur des peuples. Il a les traits charmans, l'air spirituel, le port noble, & il

il ne tient qu'à lui de prétendre à la beauté. Un petit Maître de Paris, ne trouveroit pas sa frisure assez régulière; mais ses cheveux sont d'un beau brun, bien ajustés à l'air de son visage, & négligemment tournés en boucles. Ses grands yeux bleus ont à la fois quelque chose de sévère, de doux & de gracieux. J'ai été surpris de lui trouver un si grand air de jeunesse. Ses manières, sont tout a fait celles d'un homme de grande naissance, & c'est le mortel le plus joli du Royaume qui l'attend. Il a fait au T. V. Maître B. d'O. . . les caresses les plus délicates & les plus flatteuses. Je ne vous parle point des qualités de son ame. Il seroit difficile de les démêler dans un entretien, mais je vous proteste qu'il n'a pas dit un seul mot qui ne marquât infiniment d'esprit, & un grand fond de bonté. Je m'en rapporte à cet égard à la voix publique.

Tout à été fini d'abord après quatre heures du matin. Le Prince est retourné au Château du Duc. Il a paru aussi content de nous, que nous avons été enchantés de lui. Je me suis précipité dans mon lit, accablé des fatigues de cette belle journée.

Nous ferons demander aujourd'hui les ordres de notre nouveau & très illuſtre Frère, pour notre retour. Nous irons voir ce ſoir l'Opera Italien, qu'on dit être fort beau; & demain, je crois, nous reprendrons la route de Hambourg, où je ſerai charmé de Vous embraſſer.

Je ſuis &c.



LETTRE

LETTRE V.

A M. D'E * * * A SCHWERIN.

à Hambourg le 12 *Mars* 1739.

MONSIEUR,

C'Eſt vous qui avez formé mon eſprit & mon cœur: j'ai donc quelque droit à vous enviſager comme un Père, & peut-être comme quelque choſe de plus. Voilà, Monſieur, le titre doux & ſacré qui m'autoriſe à vous demander vos conſeils, dans une affaire qui eſt pour moi la plus importante du monde, puis qu'il s'agit de prendre un parti, dont dépendra déformais le bonheur ou le malheur de ma vie. Il me ſemble vous voir en ce moment. Vous froncez vos ſourcils, vous ridez votre front, vous ſouriez, mais c'eſt avec un mêlange d'amertume, & vous dites tout bas, voilà mon jeune étourneau pris par l'Amour aux lacets de l'hymen! Non, Monſieur,

non, raſſurez-vous. Je ſuis étourdi j'en conviens, mais non pas à ce point là. Je remarque, dès qu'un homme eſt marié, que toutes les femmes le regardent comme un hors d'œuvre, les plus beaux yeux reſtent ſans vivacité pour lui, ſa chaſte moitié eſt la ſeule qui l'accable de careſſes les plus chaudes, mais d'un ton ſi froid, que le ſang m'en glace dans les veines quand j'y penſe. Y a-t-il dans le monde beaucoup de viſages qui puiſſent ſoutenir le ridicule que leur donnent les oeillades, les petites minauderies & les douceurs d'une jolie perſonne, mais qui ſemble toujours leur dire, *remarquez bien, je fais mon devoir en honnête femme.* En vérité, Monſieur, cette comédie, jouée aux yeux du public & toujours rénouvellée, me feroit inſuportable. Il n'eſt paſſion ſi forte, dont le tems, aidé par la jouiſſance légitime, ne triomphe, & le mariage eſt un engagement éternel. C'eſt s'embarquer ſur une mer dont on ne voit point le rivage, & où il faut néceſſairement qu'un des Conjoints periſſe. Encore ne vous parle-je que d'un de ces mariage heureux, que toute la Ville cite, que mille Epoux envient. Quel ſupplice n'eſt-ce pas lorſ-

qu'une

qu'une pareille union eſt mal aſſortie. Vous m'avez fait lire dans l'Hiſtoire de l'Egliſe, que le plus cruel martire qu'on faiſoit ſouffrir aux Chrétiens, dans les premières perſécutions, étoit de les lier tous vivans ſur des Cadavres, & de les faire périr par dégoût. Chaque fois que je vois une jolie femme, attachée par les liens de de l'hymen à quelque laid magot, ou quelque homme aimable à une mauſſade, je me dis tout bas; faut-il pauvre victime que tu périſſes ainſi que les premiers Martirs? Non, mon cher Mentor, il n'en ſera rien, je ne veux perdre que le plus tard qu'il me ſera poſſible les droits que j'ai encore ſur toutes les jolies femmes & filles, & je croirois faire une infidélité prématurée à tout le beau Sexe, ſi j'allois me marier au premier printems de mes jours. Il s'agit aujourd'hui d'autre choſe. Le moment eſt arrivé, où la Providence ſemble vouloir m'ouvrir la carrière de ma fortune, & m'engager à fixer ma réſolution pour un état. Voici, Monſieur, comme la choſe s'eſt paſſée.

Le Prince Royal de Pruſſe, auquel j'ai eu par un hazard ſingulier l'honneur de faire ma cour à la foire de Brunſwick, a envoyé ici M. le Comte de Trouch-

ſes Waldbourg, Colonel au ſervice du Roi ſon Père. C'eſt un grand homme, bien fait, qui en impoſe par ſa naiſſance, ſa taille avantageuſe, ſon air noble, & par un eſprit de converſation fort agréable. Entre pluſieurs autres commiſſions il a eu celle de ſonder, ſi j'avois de l'inclination à entrer au ſervice de S. A. Royale. Il m'en a fait la propoſition dans les formes. Cette queſtion, je vous l'avoue, Monſieur, m'a beaucoup frappé. Mille réflexions confuſes ſe ſont préſentées à la fois à mon eſprit, & pour gagner le tems de les faire à mon aiſe, j'ai répondu à la Normande, que la vie de Cour me paroiſſoit avoir des charmes bien ſéduiſans, mais que je n'en jugeois encore que ſur l'apparence extérieure: que je ſerois charmé de me procurer les occaſions d'en connoître la valeur intrinſéque, & ſurtout de celle où j'aurois à me fixer, puiſqu'il n'étoit pas naturel de s'aimer ſans ſe connoître. Le Comte a goûté ma réflexion, & nous ſommes convenus que je me rendrai à Rheinsberg, Château de plaiſance, où le Prince Royal tient ſouvent ſa Cour & où il me permet de Lui offrit mes premiers hommages. M. le B. d'O, ſur lequel je ſuppoſe qu'on

a

a également des vues fera de la partie, & nous ferons le voyage ensemble. Je tâche en attendant de rendre ici à M. le Comte de Trouchses tous les petits services qui peuvent dépendre de moi, à concourir au succès de ses commissions, & à lui procurer tous les amusemens dont cette ville est susceptible.

Voilà, Monsieur, une bien brillante perspective, mais aussi une carrière bien épineuse, & qui peut me conduire au précipice. Daignez, pour un moment, vous dépouiller de la trop grande politesse qui vous est naturelle, & de cet excès de prédilection que vous avez pour moi; reprenez tous vos anciens droits de Gouverneur, parlez moi avec cette franchise, cette vérité républicaine dont vous aviez contracté la noble habitude à Hambourg, & non pas de ce ton emmiellé qui est celui des Courtisans, qui laisse tant d'entrée à l'équivoque & qui convient si peu à l'amitié.

Croyez-vous que je sois fait pour la Cour? Me trouvez-vous de l'étoffe, soit pour me rendre utile, soit pour plaire à un grand Prince? Et quel Prince encore? Celui qui est à la veille, peut-être, de monter sur un des premiers trônes de

l'Europe, qui y porte toutes les dispositions de César, qui étudie actuellement son rôle dans la retraite, qui s'attire déjà les regards & les voeux de tous les peuples. Les Prussiens, sur tout, imitent aujourd'hui ces Idolâtres, qui, dans l'attente de la levée du Soleil, admirent, pleins d'esperance, la beauté de l'Aurore dont il est précédé. Je l'admire avec eux; mais c'est en tremblant. Je frémis en pensant que je vais m'en approcher de si près, & que peut-être je ne suis point pêtri d'un limon assez bon, assez dur, pour pouvoir soutenir l'ardeur de ses rayons. Je crains d'être calciné plutôt que poli & formé. De grace, Monsieur, fortifiez ou dissipez ces scrupules. Vous connoissez mieux que personne au monde le peu que je vaux, & tout ce que vaut le théatre des Cours. Guidez encore mes pas, mes gestes, ma voix, mon action sur ce même théatre, si nouveau pour moi! Si vous ne m'assistez de vos conseils, j'y ferai un mauvais début, & les coups de sifflets m'en feront indubitablement descendre.

J'ai l'honneur d'être.

LET-

LETTRE VI.

A MADAME DE*** A HAMBOURG.

à Rheinsberg, *le* 11. *Août* 1739.

MADAME,

QUoi que nous ſoyons ſur le point, M. d'O ... & moi, de quitter Rheinsberg, je crois devoir faire précéder mon retour à Hambourg par cette relation de notre voyage. Je prévois qu'elle ſera longue, car j'ai bien des choſes à vous conter. Si l'ennui vient vous ſurprendre au milieu de la Lecture, ſongez que ce ne ſera pas tout à fait ma faute, que vous avez voulu en ſavoir tous les détails, & que j'ignore l'art de déſobéir à vos ordres.

Pour ne rien faire ſoupçonner de l'objet de notre voyage, le Prince Royal nous avoit ordonné, comme vous ſavez, de nous rendre droit à Berlin, & de nous y conduire en étrangers, attirés par la

curioſité. Nous y arrivâmes ſans le moindre accident, en équipage fort décent & même aſſez propre pour nous y faire remarquer. Je fus frappé de la beauté de cette Ville. Mon extrême prévention pour Paris me faiſoit croire, que je ne verrois déſormais plus rien de magnifique en ce genre; mais je vous proteſte que Berlin ne le lui cède guère, ſoit pour la grandeur du circuit, ſoit pour la ſomptuoſité & l'élégance des bâtimens, ſoit pour la largeur & la diſpoſition des rues. Cette dernière Ville a même quelque choſe de plus propre & de plus riant que Paris. La rivière de Sprée la traverſe & s'y partage en deux bras, qui forment de larges canaux bordés par de fort beaux quais, & ſur leſquels on a conſtruit des ponts bien ſolides, & d'une belle architecture. Le grand pont ſurtout, qui conduit de la place du Château à la rue royale, eſt ſuperbe. On y voit la ſtatue équeſtre du grand Electeur Frederic Guillaume en bronze, ſur un piédeſtal de marbre blanc, avec quatre eſclaves pareillemens en bronze aux angles. Ce morceau eſt très bien exécuté d'après le deſſein du célèbre Schluter, Architecte de Frederic I. Roi de Pruſſe. On trouve

ve

ve répandus, en plusieurs quartiers de Berlin, des monumens admirables de l'habilité de ce grand Architecte, ainsi que du fameux Bott son digne émule. Le Château, l'Arsenal, la Fonderie des Canons, l'Académie de Sculpture, quelques Eglises, la façade de l'Hôtel des postes, sont des morceaux d'Architecture aussi parfaits qu'il s'en voye en deçà des Alpes. Je ne vous en ferai pas la description, vous la trouverez dans les Mémoires de M. le Baron de Pöllnitz, dont la lecture vous fait tant de plaisir. Il y a très peu de quartiers à Berlin, où l'on découvre encore des restes de l'Architecture Gothique. Le goût de l'ancienne Grèce, de Rome & de l'Italie moderne règne en général dans les nouveaux édifices. Le Roi encourage beaucoup la bâtisse, en donnant tous les matériaux de construction à ses sujets, qui ne payent que la main d'œuvre. Aussi voit-on des rues, des Quartiers, des Faux bourgs tout entiers nouvellement bâtis; mais c'est dommage que la disposition de ces Quartiers & l'alignement de ces rues n'ayent pas été fait sur un plan ingénieux. En général il me paroît que le Roi a peu de goût, & qu'il laisse au Prince son fils,

dans

dans Berlin même, beaucoup de vuide à remplir, & une infinité d'occasions à déployer son génie & ses grands talents.

Entrés dans Berlin par la porte de Charlottenbourg, nous traversâmes d'abord une belle place qu'on nomme le Quarré, & nous passâmes ensuite par la Ville-neuve, sous une longue allée de six rangées de tilleuls, dont les sommets passent les faîtes des maisons qui bordent cette rue extrêmement large, & dont un enclos, pratiqué au milieu, forme une promenade publique, & les allées à côté un Cours pour les carosses. Au sortir de cette promenade nous découvrîmes à la fois l'Académie, le Palais du Prince-Royal, l'Arsenal & le Château. Il étoit onze heures du matin; il faisoit le tems le plus beau & le plus serrein du monde; & deux bataillons d'infanterie avec un Escadron de Houzards étoient rangés en parade, dans le ci-devant jardin du Roi. Je vous avoue, Madame, que ce grouppe de beaux bâtimens & ce premier coup d'œil de troupes Prussiennes sous les armes me mit presque en extase; mais je n'y restai pas longtems. Notre postillon n'étoit pas si friand que moi de ce spectacle, il fouetta ses chevaux

vaux, & en un inſtant nous mena à l'hôtel de Vincent, à la rue des Frères. C'eſt une des meilleures Auberges de l'Allemagne. On y eſt ſervi abſolument à la Françoiſe, très bien logé, couché, nourri & abreuvé, & le tout à un prix fort raiſonnable.

Nous fîmes annoncer d'abord notre arrivée à M. le Comte de Trouchſes; & il eut la politeſſe de nous venir voir d'abord après la parade. Nous lui rendîmes ſa viſite l'après diner. Je ſouhaiterois, Madame, que vous puiſſiez voir ſa demeure. Ce n'eſt ni une Maiſon, ni un Pavillon, ni un vuide-bouteille, ni un bâtiment en un mot que l'on puiſſe caractériſer par quelque nom. C'eſt un aſſemblage de quantité de chambres, d'un ſallon, d'une gallerie, d'une grotte, de pluſieurs cabinets, le tout à rez-de chauſſée, ſans entrée remarquable, ſans façade, & cependant fort commode, fort bien diſtribué & meublé, avec beaucoup de goût, mais ſans magnificence. La Sale à manger donne ſur un grand jardin, pratiqué dans un vieux rempart, & par conſéquent tout auſſi biſcornu, tout auſſi irrégulier que la Maiſon, mais en même tems tout auſſi gen-

til.

til. On ne s'y promène que ſur des angles ſaillants & rentrants. Au deſſus de cette Salle à manger il y a extérieurement un fronton à l'Italienne, décoré par trois petites ſtatues qui repréſentent trois Génies. Le premier tient le plan du bâtiment, & le ſecond une bourſe qu'il ouvre en fermant les yeux; le troiſième s'en gratte les oreilles. Image plaiſante, mais vraie de ce qui eſt arrivé au pauvre Comte de Trouchſes au pié de la lettre, & ce qui arrive à beaucoup d'autres honnêtes gens, ſages d'ailleurs preſque autant que Salomon; mais qui ont la paſſion de bâtir comme lui.

C'eſt un bien aimable mortel que ce Comte de Trouchſes pour la ſociété! Sa converſation a pour moi un certain piquant, qui trop ſouvent affadit celle des autres. Il y met, mais avec ſobriété, préciſément la doſe néceſſaire de ſel attique, & l'aſſaiſonne ſans ceſſe du ton du grand monde. Je n'ai preſque pas bougé de chez lui, & il m'a comblé de bontés avec une politeſſe qui lui eſt naturelle. Il a mille vertus, mille grandes qualités, avec quelques petits défauts, qui forment, pour ainſi dire, les ombres du tableau, & qui ſouvent

vent ſont préférables à une ennuyante perfection, quand même elle ſeroit poſſible. Le plus grand de ſes défauts c'eſt de n'être pas bon Maître, & de gourmander ſans ceſſe ſes Domeſtiques, même en préſence de ſes convives. Il a entre-autres un vieux valet de chambre, qui eſt le ſouffre douleur éternel de ſa mauvaiſe humeur, & le plaſtron des traits de ſa colère. Ce pauvre miſérable ne ſauroit traverſer ſon appartement ſans attraper quelque invective en paſſant. S'il marche d'un pas ferme & précipité, ſon Maître l'apoſtrophe : *Mais voyez donc! ce vieux Coquin eſt ferré, il ébranle les murs & fait trembles les vitres.* S'il revient à pas lents & ſur la pointe des pieds, Trouchſes s'écrie: *Marouffle, marche donc! eſt-tu engourdi? te faut-il des relais?* Enfin chez lui la porte n'eſt jamais ni ouverte ni fermée.

Au reſte, Madame, on nous a fait à Berlin un accueil fort gracieux dans pluſieurs des premières Maiſons, ſurtout chez M. le Marquis de Varenne, & chez M. le Comte de Kameken. Ce ſont des Cavaliers d'un mérite diſtingué, & Madame de Kameken, fille de M. le Comte de Gallofkin, Ambaſſadeur de

Ruſ-

Ruſſie à la Haye, eſt une des plus aimables, des plus ſpirituelles, & en même tems des plus vertüeuſes du monde. Je crois que je pourrois vivre avec elle dans une Iſle déſerte ſans m'ennuyer.

J'ai fait auſſi la connoiſſance de Mr. le Marquis de la Chétardie, qui paſſe par Berlin pour ſe rendre à Petersbourg, en qualité d'Ambaſſadeur de France. Il parle comme un Oracle aux hommes & fait tenir de fort jolis propos aux femmes. Les Berlinoiſes ne jurent que par lui. Le Prince Royal paroît l'eſtimer. Il a un cortège brillant. Cavalieres d'Ambaſſade, Pages, Secretaires à foiſon, un Maître d'hôtel, un Aumonier, un nombreux domeſtique, & tout ce qu'il faut pour en impoſer à l'ancienne Scythie entière.

Enfin, Madame, nous avons joué le rôle de Voyageurs dans les formes. Nous avons vu les principales curioſités de Berlin, le Château, l'Arſenal, la Chambre des raretés, le Cabinet pour l'hiſtoire naturelle, la Bibliothêque, la Fonderie &c. Il y a de très belles choſes parmi tout cela, mais vous ſavez que les gens raiſonnables n'admirent pas préciſément tout ce qu'ils voient; ils ſe

on-

contentent quelques fois d'approuver.

Les environs de Berlin ſont ſablonneux & peu riants. On ne comprend pas pourquoi les anciens Souverains de ce pays n'ont pas établi leur réſidence à Brandebourg, Capitale naturelle du pays, ſituée dans une contrée charmante, ſur les bords de la Havel, plutôt que de la fixer à Berlin, c'eſt à dire, dans une vraie ſablière, où la Nature a ſi peu fait, mais où tout eſt preſque dû à l'art. On m'a fait voir cependant un village peu diſtant de cette ville, qu'on nomme Buchholtz. Il n'eſt habité que par des François, qui y ont une belle Egliſe, un Paſteur reformé de leur nation, & des habitations champêtres, auſſi jolies que commodes. C'eſt un ſpectacle aſſez ſingulier de voir, au centre de l'Allemagne, un village où l'on ne parle que François. On m'aſſure qu'il y en a pluſieurs dans ce pays. Celui-ci m'a paru un endroit charmant. Les Refugiés François & les Naturels du Brandebourg ont réciproquement de grandes obligations les uns aux autres. Les premiers ont été très bien accueillis dans ce pays; & y ont fait des fortunes auxquelles ils n'auroient pu aſpirer dans

leur

leur Patrie ; mais ils ont enſeigné en revanche aux habitans d'ici les arts, les manufactures, & la culture de la terre; car, tandis que la Marche ne fourniſſoit autrefois pour tout légume que du perſil, on voit aujourd'hui les marchés de Berlin abonder en fruits, en fleurs & en légumes de toute eſpèce & d'un goût exquis; graces au mélange de l'engrais & du ſable, que les Refugiés ont montré aux jardiniers de ces contrées.

Monſeigneur le Prince Royal nous ordonne de reſter encore huit jours à Rheinsberg. Je pourrai de cette façon Vous écrire encore deux Lettres, dont la première roulera ſur notre ſéjour à Potsdam & la ſeconde ſur celui de Rheinsberg. Celle-ci d'ailleurs n'eſt déjà que trop longue. Il faut vous laiſſer prendre halaine. Malgré les grandeurs & les plaiſirs qui m'environnent ici, ſoyez perſuadée, Madame, que je ne ceſſe pas un moment d'être,

LET-

LETTRE VII.

A LA MEME.

à Rheinsberg le 16 d'Octobre 1739.

LE Prince Royal, qui étoit à Rheinsberg, lors de notre arrivée à Berlin, nous fit savoir qu'il avoit ses raisons pour souhaiter que nous fissions un tour à Potsdam, & nous ne manquâmes point d'obéir à ses ordres. Cette Ville, beaucoup moins grande que la Capitale, sert de résidence ordinaire au Roi, & son Régiment y est en Garnison. Elle est assise sur les bords de la Havel ou plutôt sur une presqu'Isle que cette Rivière forme à 4 milles d'Allemagne de Berlin, dans un fond bas & marécageux. Lorsqu'on monte sur les hauteurs qui environnent Potsdam, on voit cette Ville entourée d'eau de tout côté, aussi loin que la vue peut s'étendre. Plusieurs Isles & langues de terres semblent s'élever du sein des eaux,

&

& ſur une de ces Preſque-Iſles eſt bâti Potsdam, qui, du côté du Château & du jardin du Roi, prend un faux air de Veniſe. Cette ſituation y rend l'air humide & malſain, & le pavé toujours mal propre. J'en excepte un Quartier, qui eſt bâti abſolument dans le goût des Villes de la Nord-Hollande, & dont les habitans, en grande partie Hollandois, y font règner la propreté de cette nation. Il y a deux beaux Quarrés plantés de tilleuls en quinconce, qui forment de charmantes promenades. Le plus joli de ces Quarrés n'étoit autrefois qu'un marais dégoutant. Les exhalaiſons le faiſoient nommer le *Lac-bourbeux*. Le Roi réſolut de le faire combler, & y fit enfoncer une quantité immenſe de pilotis pour en affermir les fondemens. Mais un beau matin on fut fort ſurpris de trouver tout l'ouvrage retourné ſens deſſus deſſous, tellement que les pointes des gros pieux ou pilotis étoient en haut, & les ſables, qu'on avoit amaſſé par deſſus, s'étoient précipités dans le fond. On n'a jamais pu découvrir par quels efforts ſouterrains cette énorme amas de terres, affermie, pour ainſi dire, par une forêt d'arbres, a pu être culbuté d'une auſſi

étrange manière. Frederic Guillaume, tout œconome qu'il étoit, ne fit que rire de cet accident, & parvint, à force de de dépenses & de travaux, à combler son marais, à l'affermir solidement, & à y planter de belles allées. Ce Monarque ne me paroît pas aussi avare qu'on le dépeint. Il aime l'œconomie & l'ordre, mais on m'a raconté des traits de générosité de sa part, qui mériteroient d'être transmis à la postérité. Rien ne lui coûte pour les grands objets qui entrent dans son systême ou qui flattent ses goûts, mais il est singuliérement lésineux pour les petits. Il a, dit-on, déclaré qu'il avoit brûlé les comptes de trois de ses principales dépenses, qui sont 1. celles qu'il a faites pour repeupler la Prusse, que la peste avoit dévastée, dans les dernières années de la vie de Frederic I. son Père; 2. pour les bâtimens faits sous son règne à Berlin & à Potsdam & 3. pour son grand Régiment à Potsdam; dont il auroit honte de faire parvenir la connoissance à ses successeurs. Il est à croire en effet que ces trois Articles ont coûté des sommes immenses. Mais ce qui me surprend, c'est qu'il aît choisi un endroit aussi malsain pour y

Potsdam

mettre en garniſon ce Régiment, & qu'il enferme le corps de ſes Soldats, dont l'acquiſition & l'entretien lui coûtent des ſommes ſi prodigieuſes, dans des habits ſi courts qui ne ſauroient les garantir contre l'intempérie de l'air, & ſi étroits, ſurtout par les manches que la circulation en eſt gênée, ce qui fait que le ſang ne pouvant couler avec facilité dans les bras, eſt obligé de refluer & de ſe porter en plus grande quantité vers les parties internes, & principalement vers la poitrine, & dela proviennent les fréquens crachemens de ſang ou hemoptiſies, aux quelles le Soldat eſt ſujet dans le tems des exercices. Que l'homme, en en général & l'homme de guerre en particulier, ſoit vêtu à l'Allemande, à la Françoiſe, à l'Eſpagnole, ou à la Turcque, peu importe. C'eſt un objet de petite conſéquence pour un eſprit qui raiſonne; en tout cas, l'œil ſe fait à tout, & l'on peut donner des graces à chaque eſpèce d'habillement; mais un Souverain doit chercher à introduire, parmi ſes ſujets & ſur tout dans ſon armée, une façon de ſe vêtir qui ne nuiſe point à la ſanté, qui ſoit commode & qui couvre le corps. Lorſque je paſſai près du cimetière de la

gar-

garniſon, qui eſt aux portes de Potsdam, je diſoit à mon compagnon de voyage, *voici, Monſieur, l'endroit le plus cher & le plus coûteux de tous les Etats du Roi.* Et, en effet, c'eſt un gouffre qui engloutit tous les jours des ſommes immenſes, que coûtent au Roi les Recrues pour ſon grand Régiment.

Nous arrivâmes, munis de bonnes Lettres de récommandations à Potsdam un ſamedi au ſoir; & le dimanche matin nous fûmes réveillés par le bruit d'une centaine de tambours. Cet endroit reſſemble au Palais de Pharaſmane, dont ce Roi guerrier dit lui-même: (*).

„ *Juſques aux Courtiſans qui me rendent hommage*
„ *Mon Palais, tout ici, n'a qu'un faſte ſauvage:*
„ *La Nature marâtre en ces affreux climats*
„ *Ne produit, au lieu d'or, que du fer, des Soldats.*

La muſique guerrière accéléra notre toi-

(*) *Dans la Tragédie de Rhadamiſte & Zenobie Acte* II. *Scene* II.

toilette, nous prîmes vite nos habits & nous nous rendîmes à la place de parade, où nous vîmes défiler tout le grand Régiment dans ses plus beaux atours, mais sans autres armes que l'épée. On mène ici les Soldats au Temple du Dieu des batailles, comme aux Champs de Mars, & aller au sermon ou à la messe fait une partie de la discipline militaire; on appelle même cette cérémonie la *parade de l'Eglise*. Je sens, Madame, qu'il conviendroit mieux de vous faire la description d'une fête galante, d'une procession nuptiale, que d'une marche de gens de guerre; mais comme vous aimez le militaire, que le Régiment du Roi est si fameux en Europe, & qu'à moins de me jetter dans les fictions je ne puis vous rien dire de remarquable de Potsdam, qui n'y ait du rapport, contentez vous cette fois de ma description martiale. L'uniforme de ce Régiment, unique dans son espèce, est bleu, brodé en petits Brandebourgs d'or, doublé de rouge, petits paremens écarlate, vestes & culottes de drap couleur chamois & guêtres blanches. Lorsqu'on rencontre dans les pays étrangers un Officier ou Soldat Prussien, je conviens que son habillement a

quel-

quelque chose de mesquin & peut-être de ridicule. Vous souvient-il encore, que l'Arlequin de la trouppe de *** endossa un jour le juste au corps d'un fantassin Prussien, & dit au parterre; *Messieurs me voilà en Juste au cul.* Mais malgré cette plaisanterie polissonne, je vous avoue que l'œil n'est nullement choqué en voyant tout un Régiment assemblé & vêtu de cette manière. Au contraire, ces habits courts donnent un air leste & aisé au Soldat, & ils sont très commodes dans les marches, & dans toutes les opérations militaires. Le coup d'œil de ce grand Régiment me frappa extraordinairement. Les hautbois, fort chamarrés ouvroient la marche, & étoient suivis par quelques fifres & tambours. Tous les fifres y sont de beaux négres, très bien vêtus, ayant des turbans ornés d'aigrettes, des carcans & des pendans d'oreilles d'argent massif fort polis. Les Grenadiers venoient ensuite & après eux les Soldats. Chaque compagnie étoit précédée de ses fifres & tambours, & conduite par son Capitaine & ses autres Officiers. Après que les deux bataillons eurent défilé, nous vîmes arriver, ce qu'on appelle ici, les *Non ran-*

gés. Ce sont des gens d'élite, choisis pour la hauteur dans tout le Régiment, qui reçoivent une paye extraordinaire, qui sont envisagez comme surnumeraires, & qui ne font presque point de service. Cette troupe m'étonna plus qu'elle ne charma ma vue. Je crus voir des Colosses ambulants; mais il semble que la Nature, en les formant d'une taille si extraordinaire, n'y ait pas mis beaucoup d'élégance, ni des proportions bien régulières. La plupart de ces géants, sont ou laids de visage, ou cagneux, ou contre faits dans quelque partie du corps; & l'on peut dire en général que ce Régiment est plus merveilleux que beau. Les Grénadiers, moins hauts de taille que les autres, mais mieux faits, m'en plurent le plus. Après la parade de l'Eglise, le Roi se mit en voiture pour se rendre à Wusterhausen, où S. M. prend le divertissement de la Chasse pendant l'automne, & où il y a une abondance de gibier qui surpasse toute croyance. Je n'ai donc vu ce Prince, pour ainsi dire, qu'en passant. Si j'en dois juger sur des portraits, il a été d'une beauté parfaite dans sa jeunesse, mais il faut avouer qu'il n'en a conservé aucune restes. Ses yeux

sont

font beaux à la vérité, mais son regard est terrible; son teint est composé des nuances les plus fortes de rouge, de bleu, de jaune & de verd, sa tête grosse, le col fort enfoncé dans les épaules, la taille courte & ramassée.

A peine le Roi étoit il parti que tous les Officiers se rendirent à l'Eglise de la garnison & nous engagèrent à les y accompagner. Jamais, Madame, je ne me suis trouvé si petit qu'au milieu de ces dévots géants. Chaque fois qu'ils se levoient pour faire leur priére débout, je me croyois un pygmée, j'étois obligé de jetter ma tête en arrière pour observer leur phisionomie. Les Soldats aussi bien que les Officiers assistèrent au service divin avec beaucoup de décence, & d'un grand air de dévotion. La mienne, je vous l'avoue ingénument, fut un peu distraite par la nouveauté du spectacle, & par des réflexions que je ne pus m'empêcher de faire. Ce Temple me paroissoit un grand Cabinet, où un Roi curieux avoit ramassé une collection singulière d'hommes de la plus haute taille des quatre parties du monde. Au dessous de la chaire je remarquai une porte grillée, qui fermoit l'entrée du caveau, où

le Roi veut être enterré après sa mort. Je fus surpris de voir aux côtés de cette porte deux statues de marbre blanc, qui avoient l'air de deux sentinelles & qui représentoient Mars & Bellone. Il me parut étrange de rencontrer deux Divinités du paganisme dans un Temple Chrétien.

Au sortir de l'Eglise on nous mena à la parade, où nous vîmes une partie de la garnison sous les armes. L'exercice s'y fit avec une exactitude & une précision qui surpasse tout ce qu'on en débite dans le monde. Il faut l'avoir vu pour s'en former une idée, & je vous proteste que depuis le déluge il n'y a pas eu sur la terre une troupe de gens de guerre aussi belle, aussi extraordinaire pour la hauteur des Soldats, ni aussi adroite pour le maniement des armes.

Monsieur le Colonel de Weyer, qui commande ce superbe Régiment, nous fit l'honneur de nous inviter à diner. En entrant chez lui, nous y trouvâmes une vingtaine des principaux Officiers. On se mit à table; on fit bonne chère & ceux qui aiment le vieux vin de Rhin furent très bien abreuvez. Tous ces grands corps sont des sacs à vin, qui sablent des

rasa-

rasades avec une facilité & une bonne foi vraiment germanique. C'est une étiquette à Potsdam de poser, dès le commencement du repas, une quantité de bouteilles sur le buffet; quand le sommellier les apporte, les visages des convives s'éclaircissent, & à mesure qu'elles se vuident on les range à terre, comme on feroit un bataillon. Plus la file de ces corps morts est longue, plus le diner a été gai & splendide. Il faut convenir, au reste, que parmi ces Officiers il y a un bon nombre de gens d'esprit & de mérite, dont la conversation est également instructive & agréable. Autant que j'en puis juger, il me semble qu'il y a en général beaucoup de génie dans la Nation Prussienne, & un très bon ton parmi la noblesse dans l'un & l'autre Sexe. On me fit de grandes politesses à table, & on me caressa beaucoup après. Je trouvai moyen de faire quelques contes plaisans, & de tourner le discours sur des matières qui étoient de ma compétence. Les convives furent satisfaits de moi, & au sixième grand verre je ne leur trouvai plus cet air rébarbatif, qui m'avoit presque épouvanté

vanté au premier abord. Nous nous apprivoisâmes mutuellement.

Le repas fini, M. le Capitaine de Winterfeldt (*) invita la Compagnie à prendre le caffé chez lui. Après qu'il fut servi, on envoya chercher les hautbois du Régiment, & l'on se mit en devoir de danser. Je tournai les yeux de tout côté, espérant de voir arriver des Dames; mais je fus comme stupéfait lorsqu'un de ces Descendans de Hanak, à face hâlée & rubiconde, me présenta la main pour ouvrir avec lui le bal. J'avois toujours cru que le menuet n'étoit qu'une espèce de pantomine, représentant une intrigue amoureuse, par les gestes & les attitudes, une déclaration, un desir mutuel de plaire, une disposition à s'écouter favorablement en se donnant la main, une petite répugnance, une réflexion en s'éloignant de nouveau, & enfin une conclusion du roman en présentant les deux mains à la Dame, & en la conduisant jusqu'à l'endroit où l'on avoit commencé. Que cette idée soit juste

(*) *C'est le même dont le nom est devenu si célèbre dans les trois guerres & qui est péri dans la dernière, s'étant poussé par sa valeur & son mérite jusqu'au grade de Lieutenant Général.*

te ou non, j'en étois prévenu, & il est, qu'en l'appliquant à la proposition qu'on me faisoit de danser, & de faire l'agréable avec un autre homme, je ne pouvois qu'être étrangement surpris. Dieu me le pardonne! il s'éleva un soupçon comique dans mon esprit que ces Messieurs, sous un déhors si austère, pouvoient bien ne pas être au fond si barbares. Mais on ne me laissa pas le tems de faire beaucoup de réflexions, il fallut danser, M. d'O dansa aussi, l'Etat Major du Régiment dansa & tous les Officiers dansèrent; ce bal, tout hommasse, s'anima même vers la fin, grace au coups redoublés de vin de Champagne, qu'on nous fit boire en guise de rafraichissement. Vers les huit heures du soir la plupart des combattans étoient hors de combat, leurs terribles organes étoient vaincus par Bacchus & Terpsicore, & ils se retirèrent en chancellant. On me proposa de faire une visite à Mad. la Comtesse de... qui avoit une assemblée de Dames chez elle. Je me crus plus fort que je n'étois, & je consentis à y aller en chaise découverte. Notre cocher mal adroit, donna contre une borne; l'Officier qui m'accompag-

noit fût élancé par le choc à quelques pas hors de la voiture, & tomba fur le pavé comme un fac à farine. En entrant chez Madame la Comteffe on me trouva fort frais & fort fobre, en comparaifon de quelques Athlètes de notre lutte bachique qui s'étoient déjà préfentés dans la même compagnie, & dont l'un venoit de s'affeoir à terre entre deux chaifes, fans pouvoir fe relever. Je paffai dès lors pour un champion vigoureux au combat des verres; cependant je fentis, que pour conferver ma gloire & ma réputation, il étoit néceffaire de me retirer, & en effet je m'en fus me précipiter dans mon lit, où je m'endormis profondément à l'ombre de mes lauriers, ou fi vous voulez de mes pampres. Le lendemain, après avoir vu tout ce qu'il y a encore de plus remarquable à Potsdam, nous retournâmes tranquillement à Berlin.

Voilà, Madame, de nouveau une Lettre ou plutôt une relation bien longue. Elle vous aura fans doute ennuyée. Je n'ai pas le talent de répandre des fleurs fur une matière auffi fèche; mais vous l'avez voulu!

LET-

LETTRE VIII.

A LA MEME.

à Rheinsberg le 30 *d'Octobre* 1739.

MADAME,

EN vous faiſant la deſcription de notre ſéjour à Berlin & à Potsdam, je vous ai préſenté des objets dans le goût de Rembrandt; je vais aujourd'hui vous en offrir dans le goût de Watteau, en vous entretenant de Rheinsberg & des plaiſirs dont nous y avons joui. C'eſt une petite Ville fort riante, quoi que ſituée au milieu des ſables les plus arides ſur les frontières du Mecklenbourg. Elle contient environ mille habitans, & appartenoit autre fois en propre à un Gentilhomme François refugié. Le Roi en a fait l'acquiſition, & l'a donnée au Prince Royal, ſon fils, avec le Château, les jardins, les forêts & quelques champs qui en ſont dépendans. Ce Château étoit fort

délabré, & les jardins n'exiſtoient preſque point lorſque le Prince obtint ce préſent, d'autant plus précieux pour lui, que ſon Régiment eſt en garniſon à Ruppin, qui n'eſt qu'à deux lieues d'Allemagne d'ici, & que dans ce pays les garniſons ne changent jamais. L'Emplacement du Château même eſt très beau. Un lac immenſe en baigne preſque les fondemens, & par delà de ce lac une très belle forêt de chênes & de de hêtres ſe préſente en Amphithéatre. L'Ancien bâtiment ne formoit qu'un Corps de logis avec une aile terminée par une vieille Tour. Cet Edifice & cette ſituation locale ſuffirent au Prince Royal pour déployer ſon génie & ſon goût, & au Baron de Knobelstorff, Intendant des bâtimens, ſes talens pour l'Architecture. Le corps du logis fut reparé, & embelli extérieurement par des fenêtres cintrées, des ſtatues & des ornemens fort élégans. On y ajouta une ſeconde aile, pareille à celle qui ſubſiſtoit déjà. On éleva à ſon extrêmité une Tour pour faire le pendant à l'ancienne, & ces deux Tours fûrent accouplées par un double colonnade, dont la platte forme faiſoit une

galle-

gallerie de communication, ornée de vases & de grouppes d'enfants. Par cet arrangement tout l'édifice formoit un quarré parfait. On y arrive par un pont garni de statues qui représentent les sept planetes, & qui tiennent chacune en main une lanterne en façon de globe. Pour entrer dans la Cour intérieure on passe sous un beau portail, au dessus duquel on voit une grande cartouche avec cette Inscription que M. de Knobelstorff y a fait graver, *Frederico Tranquilitatem colenti.* L'intérieur de ce Palais l'emporte encore sur les déhors, tant par la beauté & la distribution des appartemens, que par le goût & la richesse des meubles. De quelque côté qu'on jette les yeux on ne voit que sculpture & dorure; tous les Ornemens cependant y sont employés avec discernement & sobriété, & les desseins en sont admirables. Comme le Prince n'aime que les couleurs douces; on y trouve plusieurs piéces meublées en gris de lin, bleu céladon & couleur de chair, dont les encadrures & ses ornémens sont en argent. Tout cela forme une diversité charmante, & donne à ce Palais un air également gai & galant. La plus belle piéce n'est

n'eſt pas encore achevée, mais on y travaille à force. C'eſt une Salle ſuperbe, toute revêtue de marbre feint & ornée de glaces & de bronze. Le fameux Peſne eſt occupé à en peindre le plat fond. Il y repréſente le lever du Soleil. D'un côté, la Nuit enveloppée de ſes voiles, entourée de ſes oiſeaux lugubres & ſuivie de ſes Heures, ſe retire & fait place à l'Aurore qui occupe le milieu du platfond, & qui eſt accompagné de l'étoile du matin, repréſentée ſous la figure de Venus. On voit enſuite les chevaux blancs du char d'Apollon, & ce Dieu qui fait paroître ſes premiers rayons. Ce ſujet ſemble être allégorique & faire alluſion à une époque qui peut-être n'eſt pas fort éloignée. Je ne vous dirai rien, Madame, de l'exécution. Le pinceau de M. Peſne eſt trop admiré des connoiſſeurs en France & en Italie même, pour avoir beſoin de mes éloges.

Les jardins de Rheinsberg, qui s'étendent tout du long du lac, n'ont pas encore atteint leur perfection, n'étant plantés que dépuis peu d'années. Le plan en eſt grand & beau. C'eſt au tems à faire le reſte. L'Allée principale eſt terminée par un Obéliſque parſemé d'Hiéro-

d'Hiérogliphes Egyptiennes. Il y a des bosquets fort agréables, des sallons de verdure & des cabinets bien proportionnés, & le Prince y fait bâtir une orangérie superbe & d'un goût tout nouveau, sur les desseins de M. de Knobelstorff. On prépare aussi le terrein pour y planter l'année prochaine un labyrinthe qui conduira à un Temple de Bacchus, placé au centre. Douze Satyres, de grandeur colossale, serviront de Colonnes à ce Temple & soutiendront une Jatte ou Bole de Pônch renversée, qui en formera le dôme. Toutes les avenues seront plantées de lierre, de pampres, de vignes, d'ifs, & de cyprès. Deux belles barques que le Prince a fait construire, flottent sur le lac, & sont à la disposition de ceux qui aiment la promenade sur l'eau, & qui veulent se rendre à la forêt, appellée le Boubero.

Nous arrivâmes à Rheinsberg le *** d'Octobre à dix heures du matin & descendîmes à la poste; mais le Prince Royal ne nous y laissa pas long tems. Il envoya prendre notre bagage & nous assigna deux belles chambres au Château, dès que nous eumes changée d'habits on nous conduisit dans une Salle de

billard toute tapissée de marbre jaune, avec deux cheminées qui étoient bronzées ainsi que les autres ornemens. Cette Salle est à rez de chaussée, & a sa vue d'un côté sur la grande Allée du jardin, & de l'autre sur la Cour. Nous y trouvâmes la plupart des Cavaliers & des Officiers qui formoient la Cour du Prince, & ils nous reçurent avec beaucoup de politesse. Avant que d'aller plus loin il sera nécessaire de vous faire connoître les Cavaliers & les Dames, dont la Cour du Prince & de la Princesse Royale est composée. Je n'imiterai pas les Poëtes Epiques qui, pour faire l'énumération de leurs Héros, se croient obligés d'invoquer chaque fois les Muses; je vous dirai tout uniment que *M. de Wolden* est Maréchal de cette Cour, & qu'il fait les fonctions de cette charge avec tout le zèle, toute la dignité, & toute la politesse possible. C'est un homme déjà d'un certain âge, dont l'extérieur n'a rien de brillant ni d'imposant, mais qui possède un grand fond de bon sens & un cœur rempli de probité. Sa jeune Epouse, qui est de l'illustre famille des Borck, réunit les graces de la figure avec celles de l'esprit, & sa présence contribue beau-

coup

coup aux agrémens de la société de Rheinsberg. *M. de Senning*, Major dans le Corps des Ingénieurs, a enseigné autrefois les Mathématiques & le génie au Prince, qui lui en paye le tribut de la réconnoissance, en le logeant & le nourrissant à sa Cour. C'est un vieillard encore gai & aimable, malgré le malheur qu'il a eu de perdre une jambe dans les dernières guerres de Flandres. L'habileté du sculpteur repare cette injure de Mars, & la jambe de bois couverte d'une guêtre blanche est si artistement faite, qu'elle imite tout à fait la nature & qu'on ne s'apperçoit pas même en marchant que la jambe du Major est postiche. *M. le Chevalier de Chasot* est un jeune Gentilhomme de Normandie, qui a servi autrefois dans l'armée Françoise, & dont le Prince a fait la connoissance ainsi que l'acquisition en 1734 lors de la dernière campagne du Rhin. Vous savez, Madame, que le Roi, qui avoit envoyé alors dix mille hommes de ses troupes au secours de l'Empereur & de l'Empire, voulut les voir agir contre l'Armée du Maréchal de Berwick sous ses propres yeux, & être témoin des derniers exploits du célèbre Prince Eugéne

de

de Savoye, qui commandoit encore l'Armée de l'Empire. Il se fit accompagner par le Prince Royal, son fils; mais voyant que le Héros septuagenaire étoit vaincu par sa vieillesse plus que par les François; qu'avec une armée très formidable il n'osa attaquer celle des ennemis, qui prirent Philipbourg à sa vue, le Monarque Prussien quitta l'Armée Impériale, & s'en retourna peu satisfaits dans ses Etats. Le Prince Royal le suivit peu après & amena avec lui le jeune Chevalier de Chasot qu'il venoit d'engager à son service. Il a un esprit vif, une humeur gaie, des talens agréables, &, si je ne me trompe, beaucoup de dispositions à devenir un jour un Général habile, si jamais il est employé dans le militaire, comme je le suppose. *M. le Baron de Knobelstorff* est un homme d'un abord & d'une phisionomie un peu austère, mais d'un mérite essentiel. Son extérieur n'a rien de galant ni de fort maniéré; mais il n'en est pas pour cela moins estimable. Je le compare à un fort beau chêne, & vous savez qu'il n'est pas nécessaire que tous les arbres d'un jardin soient taillez en arcades de Marli. C'est le bon sens personnifié que M. de

Kno-

Knobelſtorff; ſa converſation eſt inſtructive & il poſſède des talens ſupérieurs pour l'Architecture, le deſſein & la Peinture. Pour ſe perfectionner dans ces beaux arts, le Prince Royal l'a retiré du militaire, où il s'étoit pouſſé juſqu'au grade de Capitaine, & lui a fait faire le voyage d'Italie. Il eſt revenu avec la plus belle théorie, & le Prince lui donne tous les jours occaſion de la réduire en pratique. Je vois déjà ici de tout côté des monumens de ſon bon goût, il a peint les plus jolis payſages du monde, & les portraits de ſes meilleurs amis d'une reſſemblance frappante. Son caractère eſt ſûr, & ſa probité à toute épreuve. *M. Jordan* eſt bien fait dans ſa petite taille. Il a la phiſionomie agréable & l'œil extrêmement vif; ſon teint eſt bazané, & ſes larges ſourcils ſont noirs de même que ſa barbe. Il a beaucoup d'eſprit & encore plus de connoiſſances. Son père l'avoit dévoué au Sacerdoce, & il a déjà été chargé, en qualité de Miniſtre, de la cure des ames des fidèles de l'Egliſe de Potstow & de Prentzlow, dans l'Uckermarche. Soit qu'une poitrine trop délicate ne lui ait plus permis d'enfler ſes poulmons pour l'édification

fication de ſon troupeau, ſoit qu'il ait ſenti, au fond de ſon cœur, qu'un vaſe d'argile comme lui n'étoit pas digne de contenir le précieux dépôt, qui lui étoit confié; il a réſigné ſa charge & a jetté le froc aux orties. Comme il avoit embraſſé dans ſes études toutes les parties des Belles Lettres, & qu'il eſt plus encore Littérateur que Théologien, il s'eſt jetté, en quittant l'autel, dans les bras des Muſes & a fait ſous leurs auſpices un voyage en Hollande, en Angleterre & en France. A ſon retour il a trouvé moyen de percer juſques chez le Prince Royal, qui l'a attiré à ſa Cour, lui a fait prendre l'épée, & l'honore d'une faveur particulière, dont il eſt digne par ſon mérite & par un attachement ſans bornes pour ſon Illuſtre Bienfaiteur. Il s'eſt fait connoître dans la République des Lettres par trois Ouvrages qui ſont, un *mêlange de Littérature & de Philoſophie*, *la Vie de M. la Croze*, & la *Relation de ſon Voyage Littéraire*. On doit cependant moins juger de M. Jordan par ſes livres que par ſa converſation. Il a infiniment plus d'eſprit au bout de ſa langue, qu'au bout de ſa plume. Le ſalpêtre n'eſt pas plus vif que lui, & on peut dire que le

génie

génie & le ſavoir pétillent toujours ſur ſes lèvres. Mais ce qui le rend encore plus eſtimable c'eſt l'excellence de ſon cœur, la ſûreté & les charmes de ſon commerce, la douceur & la décence de ſes mœurs. Auſſi eſt-il chéri de tous les autres Courtiſans & c'eſt beaucoup dire. Je n'avois pas encore vu paroître, *M. le Baron de K****, Gentilhomme Courlandois, engagé au ſervice militaire du Roi de Pruſſe, & particulièrement attaché à la Perſonne du Prince Royal. Mes yeux le cherchoient par tout, j'en avois tant oui parler, j'étois prévenu ſi favorablement ſur ſon ſujet, que je brûlois d'impatience de le connoître. Il entra tout à coup, en tourbillonnant avec fracas, comme Borée dans le ballet de la roſe. Il revenoit de la chaſſe, & je fus aſſez ſurpris de le voir en robe de chambre & un fuſil ſur l'épaule. Il m'aborda d'un air fort aiſé, ſes premières paroles penſèrent me perſuader que j'avois l'honneur d'être ſon ami intime depuis long tems, il me prit ſous le bras & m'enleva dans ſa chambre. Pendant qu'il s'habilloit, il me récita des morceaux de la Henriade, des tirades de Vers Allemands, me parla chevaux
&

& chasse, fit quelques entrèchats & quelques pas de rigaudon *à la Balon*, & m'entretint de Politique, de Mathématique, de Peinture, d'Architecture, de Littérature & du Militaire. Je restois immobile, j'écoutois avec un silence tranquille, j'admirois tout, jusqu'aux transitions heureuses qu'il faisoit pour passer si rapidement d'une matière à l'autre. Je crus cependant entrevoir que son extrême vivacité pouvoit n'être pas tout à fait naturelle, & qu'elle ne couloit pas toujours d'une source féconde de génie. Quoique le tems n'ai pas détruit entiérement ce premier soupçon, j'ai trouvé cependant dans la suite que M. de K*** est un homme aimable, qui a l'esprit orné de plusieurs jolies connoissances, qui parle & écrit bien, qui fait même des vers, qui a l'humeur naturellement fort gaie & le cœur excellent. Sa figure n'est pas fort élégante. Il est court & ramassé dans sa taille, a les yeux petits, le nez large, la bouche peu gracieuse, le teint jaune & rembruni. Son air est dégagé, il se présente bien & a tout a fait le ton & les manières d'un homme de naissance. En s'attachant au Prince Royal il a contracté ses goûts. Il aime

me la Musique, l'Architecture, la Peinture, la Poésie &c. mais il n'y a pas fait d'aussi grands progrès que son Maître. Outre ces Courtisans, le Prince a encore à sa suitte quelques Officiers de son Régiment qui logent au Château & mangent à sa table. Ce sont Messieurs de Willich, de Boddenbrough, de Kleist, de Rathenow & de Schenckendorff, tous cavaliers de beaucoup de mérite, & qui réunissent aux talens militaires l'amour des Lettres & des Arts, la politesse & les qualités les plus aimables pour la société.

Madame de Katsch occupe la place de Grande Gouvernante auprès de Madame la Princesse Royale. Je ne connois rien de plus respectable que cette Dame. Elle allie sur son visage & dans ses manières la gravité & la douceur, la décence & la gaieté, l'air de dignité & la politesse. C'est la protectrice de tous les honnêtes gens.

Mademoiselle de Schack, première Dame d'honneur de Madame la Princesse, ne sauroit être citée comme une beauté; cependant ses traits n'ont rien de désagréable ni de choquant. Les roses & les lis ne sont pas répandus sur son teint, comme sur le votre, mais elle est très

faite, a la main bien coupée & le pied fort beau. Vous n'ignorez pas que les Dames savent faire valoir leurs avantages, & que si elles n'avoient de beau que le bout de l'oreille, elles tâcheroient encore de l'exposer en vue. Jugez donc, si le pied de Mademoiselle de Scnack reste toujours captivé comme dans une obscure prison, sous un panier qui rase la terre? Non, Madame, il a été exposé plus d'une fois à mes téméraires regards, & je l'ai trouvé digne de voir le grand jour. Il appartient d'ailleurs à une aimable personne pour le caractère, & qui, sans être dans son premier printems, a cependant l'humeur fort enjouée & l'esprit bien fait. Mademoiselle de Walmoden sa compagne, est grande & faite au tour, plutôt jolie que régulièrement belle; sa phisionomie plait sans frapper: elle a le teint beau & les yeux agréables, elle est blonde, sans être fade. Son caractère est doux & sa politesse naturelle. Je crois qu'elle sera un jour une excellente femme & une très bonne Mère, étant douée de beaucoup de qualités fort estimables.

Outre ces Dames qui sont attachées

à la Cour, le Prince Royal attire encore à Rheinsberg plusieurs des plus aimables Dames de Berlin, comme Mesdames de Haack, de Morienne, de Brandt, de Veltheim, de Cannenberg &c. qui, par les charmes de leur esprit ou de leur figure, concourent à rendre cette Cour également brillante & agréable.

Le premier Valet de Chambre du Prince Royal, M. Frederſtorff, eſt un grand & bel homme, qui a de l'eſprit & de la fineſſe, qui eſt poli, prévenant, adroit, ſouple, attaché à ſa fortune & cependant magnifique. Je crois qu'il jouera un grand rôle quelque jour.

M. des Champs eſt Aumonier du Prince. C'eſt un habile Prédicateur & un aimable homme pour la ſociété. Il eſt à préſumer qu'il ſe fera connoître dans la République des Lettres.

Ceux qui aiment les Beaux Arts, & qui ſavent diſtinguer les Maîtres qui y excellent, trouvent encore ici Mr. Peſne, Peintre du premier ordre & très galant homme, M. du Buiſſon, fort habile Peintre en fleurs; M. Graun, Maître de la Chapelle du Prince, Mr. Graun, ſon frère, Directeur du Concert, & M.

 Ben-

Benda, un des premiers violons de l'Europe. Tous ces hommes rares joignent à des talens supérieurs, pour leur Art, une aménité charmante dans leur caractère, & on les fréquente avec un plaisir infini dans les intervales du tems, qui est consacré à leurs Altesses Royales & aux devoirs de la Cour.

Tel est, Madame, le tableau de cette Cour charmante, & le caractère de ceux qui ont le bonheur de la composer.

Tous ceux qui sont domiciliés au Château jouissent d'une liberté entière, pour leurs occupations particulières ou pour leurs plaisirs. Ils ne voient le Prince & la Princesse qu'à table, au jeu, au bal, au concert, ou à d'autres plaisirs auxquels ils participent. Le tems, si précieux aux Etres qui pensent, si long aux hommes qui ne pensent point, ne se passe pas ici à dormir la grasse matinée, à prendre son déjeuner, à appaiser & à renvoyer des créanciers, à avoir de graves conférences avec un tailleur ou un autre ouvrier de la parure, à faire une longue toilette, & se rendre dans une antichambre pour y faire le pied de grue & de frivoles raisonnemens, pendans le reste de la journée. Chacun réfléchit, lit, peint, dessine,

fine, joue de quelque inftrument, écrit, & s'amufe ou s'occupe dans fon appartement, & s'habille proprement, mais fans fafte vers l'heure du diner.

Tous les travaux & tous les plaifirs du Prince font d'un homme d'efprit. Il s'occupe actuellement à réfuter les dangereufes réveries politiques de Machiavel. Sa converfation de table eft charmante; il parle beaucoup & très bien. Il femble que tous les objets foient de fa compétence, & fon imagination produit, fur chacun d'eux, une foule d'idées neuves & juftes. Son génie eft femblable au feu des Veftales qui ne s'éteint jamais. Il fouffre la contradiction décente & polie; il poffède le talent fi rare de faire valoir l'efprit des autres, & fait très bien, comme on dit, fervir la balle fur la raquette à ceux qu'il veut faire briller, en leur fourniffant les occafions de placer un bon mot. Il badine fouvent & raille quelques fois, mais fans aigreur & fans fe choquer d'une ripofte ingénieufe. L'antithèfe & les comparaifons paroiffent être fes figures favorites. Enfin, Madame, ne croyez pas que l'éclat de la grandeur d'un Prince Royal m'eblouiffe, mais je vous protefte, que

s'il étoit simple particulier, je ferois volontiers quelques lieues à pied pour avoir, au moins une fois par semaine, la satisfaction de faire un souper délicieux avec lui.

Rien n'est plus joli que la Bibliothèque du Prince; elle est pratiquée dans une des Tours dont je vous ai parlé, & porte la vüe sur le lac & les jardins. Une collection, peu nombreuse, mais bien choisie, des meilleurs livres François est rangée dans des armoires vitrées, & ornées de sculptures & de dorures très belles. Le portrait de M. de Voltaire en occupe une place honorable. C'est l'Auteur favori du Prince Royal, qui fait en général beaucoup de cas des bons Poëtes & Prosateurs François. Vous concevez, Madame, que cette Bibliothèque n'est pas une simple pièce d'ostentation pour le Prince, & que les livres n'ont pas été achétés à l'aune pour remplir exactement les rayons des étagères; & servir de meubles d'un cabinet plutôt qu'à meubler la tête. Mais que le Maître y passe une grande partie de la journée à faire des études agréables & utiles!

Au sortir du diner, tous les Cavaliers se rendent dans la chambre d'une des

Da-

Dames, qui donnent ici le caffé à tour de Rôle, en commençant par la grande Gouvernante, & sans excepter mêmes les Dames étrangères. Toute la Cour s'assemble chez celle qui est de jour. On y cause, on badine, on arrange une partie de jeu ou de promenade, & cette heure n'est pas la plus mal passée dans la journée. Le Prince & la Princesse prennent leur Caffé ensemble dans leur appartement.

Les soirées sont consacrées à la Musique. Le Prince a concert dans son appartement, où personne n'entre qu'il n'y soit appellé, & c'est une faveur bien marquée qu'une pareille invitation. Il y exécute ordinairement une Sonate, & un Concert pour la flute, instrument dont il joue dans la plus grande perfection. Il a l'embouchure admirable, beaucoup d'agilité dans les doigts & un grand fond de Musique. Il compose lui-même ses Sonates. J'ai eu l'honneur de me trouver plus d'une fois derrière lui dans le tems qu'il jouoit, & j'ai été enchanté de son goût, surtout pour *l'Adagio*. C'est une création continuelle de nouvelles idées.

Il danse noblement & avec grace. En-

fin il aime tous les plaisirs raisonnables, hors la chasse, dont il croit l'occupation aussi déplaisante, & guère plus utile *que celle de remoner une cheminée.*

Il me semble vous voir, Madame, en ce moment. Vous êtes assise dans votre grand confessional à côté de votre feu, vous lisez ma relation, & vous dites au fond du coeur, le P. Malebranche voyoit tout en Dieu, mon pauvre Bielfeld voit tout en son Prince, & vous allez voir que, dans son enthousiasme, il ne me dira pas un mot de Madame la Princesse Royale, que j'aimerois si fort à connoître, parce que tout le monde en parle avec tant d'éloge. Un moment de patience, Madame, vous allez être servie & vous verrez que je sai rendre justice à tout le monde.

Madame la Princesse Royale est grande & parfaitement bien faite. Je n'ai jamais vu de taille plus régulière dans toutes ses proportions. Sa gorge, ses mains, ses pieds pourroient servir de modèles à un Peintre. Ses cheveux, auxquels j'ai fait une attention particulière, sont du plus beau gris cendré du monde, tirants un peu sur le blond & luisants comme des perles, lorsqu'ils sont pou-

poudrez. Elle a le teint fort beau, de grands yeux bleus, dans les quels on voit ſe confondre ſa vivacité avec la douceur, & dont le regard eſt tout à fait ſpirituel. Elle a le front ouvert & les ſourcils bien plantés, le nez petit & pointu, mais fort bien deſſiné, la bouche agréable, les levres vermeilles & le menton auſſi bien que le col charmans. La bonté eſt peinte dans ſa phiſionomie & l'on diroit que toute ſa figure a été pêtrie par les mains des graces pour former une grande Princeſſe. Les petites négligences mêmes, qu'on rémarque quelques fois dans ſa parure & dans ſon maintien, ſont heureuſes; quoi qu'en général elle ſe coëffe & s'habille parfaitement bien & avec goût. Il n'y a guère de Princeſſe en Europe qui ait de plus beaux Diamans, & perſonne ne fait mieux les mettre qu'elle. Je lui ai vu une garniture de gros brillans, mêlés d'amétiſtes, dont mes yeux pouvoient à peine ſoutenir l'éclat. Elle parle peu, ſurtout à table, mais tout ce qu'elle dit eſt ſpirituel. Elle paroît avoir un fond de génie, qu'elle orne par une lecture continuelle des meil-

leurs Auteurs François. Madam de Katſch m'a aſſuré que ſon cœur eſt excellent, & ſon caractère divin. Elle en laiſſe échapper à tout moment des traits qui m'enchantent. Tous les ſoirs à ſix heures elle fait une partie de Quadrille ou de Triſſet, & joue avec le plus noble déſintéreſſement. Jamais Princeſſe n'a mieux danſé à mon gré qu'elle. Son port, ſon air eſt à la fois majeſtueux, régulier & ſans la moindre contrainte; elle forme les pas & donne la main ſelon les règles de l'art, mais ſans gêne. On voit du premier coup d'œil quelle eſt plus qu'une Dame ordinaire.

Nous eumes l'autre jour un bal dont je fus très charmé. Le Prince, qui d'ailleurs ne porte que l'Uniforme de ſon Régiment, y parut en habit de moire céladon, garni de larges brandebourgs d'argent avec des houppes, ou glands flottans aux extrêmités. La veſte étoit de moire d'argent, richement gallonnée. Tous les Cavaliers de la ſuitte étoient vêtus preſque de même, mais moins magnifiques que le Prince. Cette eſpèce d'Uniforme fit un très joli effet; cependant je n'eus des yeux que pour la Danſe de la Princeſſe.

C'eſt

C'eſt ainſi, Madame, que les jours s'écoulent ici dans une tranquillité, aſſaiſonnée de tous les plaiſirs qui peuvent flatter une ame raiſonnable. Chère de Roi, vin des Dieux, Muſique des Anges, promenades délicieuſes dans les jardins & dans les bois, parties ſur l'eau, culture des Lettres & des Beaux Arts, converſation ſpirituelle, tout concourt à répandre dans ce Palais enchanté des charmes ſur la vie; mais comme il n'y à point de félicité parfaite, les plaiſirs que j'ai goûté à Rheinsberg y ont été mêlés d'amertume par un accident ſingulier que je vais vous raconter, Madame. Pour vous prévenir ſur cette cataſtrophe, vous allez me revoir bientôt à Hambourg avec deux eſtafilades au front, un œil poché, une joue toute meurtrie & coloriée de toutes les nuances de l'Arc en Ciel. J'ai attrappé toutes ces gentilleſſes dans une partie bachique, & vous ſavez qu'on ſe reſſent preſque toujours des débauches. Il y a environ quinze jours que le Prince Royal étoit d'une humeur extraordinairement gaie à table. Sa gaieté anima celle de toute la compagnie. Quelques verres de vin de Cham-

pagne nous mirent en trein de plaisanter. Le Prince trouva que la petite pointe nous alloit, on ne peut pas mieux, & nous dit en se levant de table, qu'il étoit résolu de recommencer au souper la petite bacchanale, à l'endroit où nous venions de la laisser en quittant le diner. Vers le soir je fus appellé au concert, à l'issue du quel le Prince me dit: *Passez maintenant chez la Princesse; dès qu'elle aura fini son jeu nous nous mettrons à table, pour n'en sortir qu'à l'extinction des bougies, & avec une légère enluminure de Champagne.* Je pris cette menace pour un badinage, sachant que de pareilles parties, lors qu'elles sont préparées réussissent rarement, ou deviennent plutôt maussades qu'agréables. Mais, en arrivant chez Madame la Princesse, Son Altesse Royale me fit envisager la chose comme très sérieuse, & me pronostiqua en riant, que je n'échapperois pas à l'adresse du Prince. En effet, à peine étions nous à table qu'il débuta par nous porter coup sur coup plusieurs santés intéressantes, aux quelles il fallut faire raison. Cette première escarmouche fut suivie d'un débordement de bons mots & de saillies de la part du Prince & de quelques assistans;

fiftans; les fronts les plus graves se déridèrent, la gaieté devint génerale & les Dames mêmes y participèrent. Au bout de deux heures, nous sentîmes que les plus grands reservoirs ne sont pas des gouffres, où l'on peut jetter sans mesure la liqueur sans leur donner de l'évacuation. La nécessité n'eut chez nous plus de loi, & le respect meme dû à la présence de la Princesse Royale, ne fut pas capable de retenir quelques uns d'aller respirer l'air frais dans le Vestibule. Je fus du nombre. En sortant je me trouvai encore assez frais, mais l'air m'ayant saisi, je sentis en rentrant dans la salle un petit nuage de vapeurs qui commençoient à offusquer ma raison. J'avois devant moi un grand verre d'eau. La Princesse, vis à vis de laquelle j'avois l'honneur d'être assis, fit, par une petite malice blanche, jetter cette eau & remplir le verre d'un vin de Silleri, clair comme de l'eau de roche, dont on souffla encore la mousse & la seve. De manière qu'ayant déjà perdu la subtilité du goût, je mêlai mon vin avec du vin sans le vouloir, & comptant de me rafraichir je me grisai, mais d'un gris qui commençoit à tirer sur l'yvresse. Pour

achever de me peindre le Prince Royal m'ordonna de m'asseoir à son côté, me dit des choses très gracieuses, me fit voir dans l'avenir, aussi loin que mes foibles yeux pouvoient porter alors, & me fit avaler rasade sur rasade de son vin de Lunel. Cependant le reste de la Compagnie ne ressentoit pas moins que moi les effets du Nectar, qui couloit à grands flots dans ce festin. Une des Dames étrangères qui étoit enceinte, s'en trouva toute aussi incommodée que nous; & se leva brusquement pour faire une petite absence dans sa Chambre. Nous trouvâmes cette action héroïque, admirable. Le vin rend tendre. La Dame fut comblée de caresses & de louanges à son retour. Jamais femme n'a été tant applaudie pour une expédition semblable. Enfin, soit par hazard, soit à dessein, la Princesse Royale cassa un verre. C'étoit un Signal donné à notre gaieté impétueuse, & un grand exemple qui nous parut digne d'imitation. En un instant les verres volèrent dans tous les coins de la salle & tous les cristaux, porcelaines, jattes, trumeaux lustres, vases &c. furent brisés en mille pièces. Au milieu de cette destruction totale, le Prince étoit comme

me l'homme fort d'Horace, qui, témoin de l'écroulement de l'Univers en contemple d'un œil tranquille & ſerein les ruines; mais enfin le tumulte ſuccédant à la gaieté, il s'échappa de la mêlée & ſe retira, à l'aide de ſes pages, dans ſon appartement. La Princeſſe diſparut au même inſtant. Pour moi qui par malheur ne trouvai pas un ſeul valet de pied, aſſez humain pour guider ma marche, a prendre ſoin de ma chancellante figure, je m'approchai trop près du grand eſcalier, & ſans m'arrêter je roulai tous les degrés du haut en bas, jusqu'à la dernière marche, où je reſtai étendu ſans connoiſſance. J'y ſerois péri, peut-être, ſans une vieille ſervante que le hazard amena dans cet endroit, & qui dans l'obſcurité, me prenant pour le gros barbet du Château, m'apoſtropha d'un nom fort malhonnête, & me donna un bon coup de pied dans le ventre. Mais voyant que j'étois homme & qui plus eſt apprentif courtiſan, ſes entrailles s'émurent, elle appella du ſecours, mes domeſtiques accoururent, on me tranſporta dans mon lit, le Chirurgien fut appellé, on me ſeigna, on penſa mes bleſſures, je revins à moi, le lende-

demain on me parla de trépan, mais j'en fus quitte pour la peur & pour une quinzaine de jours d'arrêts dans mon lit, où le Prince a eu la bonté de me venir voir tous les jours, & de contribuer à ma guérison par tout ce qui pouvoit l'opérer. Le lendemain tout le Château étoit aux abois. Ni le Prince, ni aucun de ses Cavaliers ne purent sortir de leurs lits, & Madame la Princesse se trouva seule à table. J'ai beaucoup souffert de mes meurtrissures, & j'ai eu le tems de faire beaucoup de réflexion morales sur mon aventure. Mais actuellement j'adopte en partie la maxime du Proverbe Italien, *passato il pericolo, gabato il santo*, & mon accident me fait rire quelquesfois autant que les autres. On se souviendra longtems à Rheinsberg de cette journée, car les exploits bachiques y sont très rares. Le Prince Royal n'est rien moins que buveur. Il ne sacrifie qu'à Apollon & aux Muses; peut-être élèvera-t-il quelque jour des Autels au Dieu Mars.

Quoi que j'aie encore le front ceint d'un bandeau verd, je recommence cependant à me promener, & pour me dissiper on m'a mené hier à la Verrerie de Zechlin, qui n'est située qu'à une petite

tite lieue d'ici. On y va en caroffe par des chemins pratiqués dans le bois. La ſituation de cet endroit eſt charmante, & l'on y fabrique les plus beaux verres de table & criſtaux du monde, parmi les quels j'en ai vu de fort artiſtement ciſelés avec des bords & des ornemens dorés au feu. Il eſt incroyable à quel degré de perfection on a pouſſé ici l'art de la verrerie. Celle d'Angleterre n'en approche pas. On travaille actuellement à un grand verre avec ſon couvercle, que l'Electeur de Cologne a fait commander, & qui coûtera au moins cent Louis.

Malgré les plaiſirs que je goûte ici, & les bontés dont j'y ſuis comblé, il faut cependant que je ſonge à mon retour. J'en ai déjà prévenu le Prince, qui a bien voulu y conſentir à condition, m'a-t-il dit, que je me familiariſerai avec les chemins qui conduiſent de Hambourg à Rheinsberg, & ajoutant qu'il me regardoit dès à préſent comme un homme qui lui appartenoit.

Je me prépare donc à partir au premier jour. Vous ne recevrez plus de mes Lettres; celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire me paroiſſent bien lon-

longues. Je ne vous ai cependant présenté les objets qu'en gros, & je me réserve de vous rendre compte de bouche de tous les détails dont vous desirez d'être instruite. Puissai-je, Madame, vous retrouver à Hambourg en parfaite santé! J'ai l'honneur d'être plus que personne au monde &c.



LETTRE IX.

A M. LE CHEVALIER DE N*** A LONDRES.

à Hambourg le 20. d'Avril 1740.

MONSIEUR,

LEs droits que vous avez acquis sur mon amitié, ne me permettent point de quitter Hambourg sans vous en informer, & sans vous prier de m'adresser désormais vos Lettres à Rheinsberg ou à Berlin. Dieu sait quand je reverrai ma Patrie! J'en sors avec précipitation, & je n'y rentrerai peut-être pas en bien des années. Ce matin encore je n'avois pas le moindre soupçon de l'évenement qui m'arrive. J'étois extérieurement fort tranquille dans la chambre de mon père qui est alité de la goutte; mais mon ame n'étoit pas aussi calme. Je me sentois inquiet, agité, je cherchois le repos & ne le trouvois nulle part. Mon père s'en apper-

apperçut & m'en demanda la raifon. Je lui répondis que j'avois un preffentiment fecret, qu'il m'arriveroit quelque chofe d'extraordinaire dans la journée. Il fe moqua de moi & de mon preffentiment; vous en ferez fans doute autant; car comment peut-on parler de preffentiment à un Anglois & à un Philofophe? Mais, Monfieur, riez tant qu'il vous plaira, il n'en eft pas moins vrai, que mon inquiétude continua toute la journée, &, qu'à cinq heures du foir, on vint m'annoncer une Eftaffette arrivée de Rheinsberg. Elle m'apporta une Lettre de M. Jordan, qui m'ordonnoit de la part de Monfeigneur le Prince Royal de Pruffe de me mettre inceffamment en voiture, de prendre la route de Berlin, & de venir le trouver foit dans cette Ville, foit à Ruppin, foit à Potsdam ou dans quelque lieu qu'il pourroit être. Cet ordre me fait fuppofer que le Roi fon père eft mort ou mourant. Vous favez qu'il languit dépuis long tems, & qu'on défefpère de fa guérifon. Je n'ai rien de plus preffé à faire que d'obéir. On prépare actuellement tout mon petit bagage, je me mettrai en marche demain matin à la pointe du jour, & je ferai

ferai toute la diligence possible pour arriver Dieu fait où ? Me voilà, cher Ami, comme les anciens Athlètes, à l'entrée d'une vaste carrière, environnée de précipices & hérissée de ronces & d'épines. Qui fait si je n'y succomberai pas, & si j'en atteindrai le but ? Je tremble, le cœur me palpite ; mais je m'abandonne à la conduite de la Providence. Quoi que la fortune que j'ai devant les yeux ne soit pas de grandeur colossale, je ne la perdrai pas cependant de vue. Vous savez qu'il ne faut pas faire trop de reflexions lors qu'on court après elle.

Si vous voyez Milady St.... la Cadette, je vous prie de lui présenter mes hommages, & de lui dire tout ce qui m'arrive. Elle n'aura pas, j'espère, oublié entièrement son *Partner* du Bal de Yorck & de Wakefield. Pour moi, qui n'ai rien vu d'aussi aimable qu'elle ; j'emporterai jusqu'au tombeau le souvenir de ses charmes.

Continuez, cher Ami, à m'honorer de votre amitié & de vos Lettres. Répondez moi bientôt. Au milieu des préparatifs de mon voyage, il me reste à peine le tems de vous assurer de mon tendre & sincère attachement. A Dieu !

LET-

LETTRE X.

A MON PERE.

à Rheinsberg le 5. May 1740.

MONSIEUR.

JE serois le plus coupable des fils & le plus ingrat des hommes ; si je n'employois les premiers momens, je ne dis pas de mon loisir, mais de l'intervalle où je puis respirer dépuis notre séparation, à vous donner de mes nouvelles. Mon voyage a été des plus heureux, & ma santé toujours bonne. Je questionnai adroitement tous les Maîtres de poste sur la route, s'il n'y avoit point de nouvelles de Berlin, mais chacun d'eux me répondoit par un Non, qui me perçoit le cœur. Je poursuivois toujours mon chemin jusqu'à Tehrberlin, où le Maître des postes est particulièrement attaché au Prince. Je lui demandai en confidence des nouvelles de S. A. R. & du

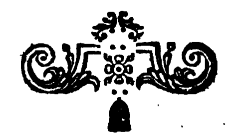
du lieu de son séjour; il me dit qu'il la croyoit à Ruppin & que je ferois bien de m'y rendre. Je suivis son conseil, & comme il n'y a qu'une lieue de distance j'arrivai bientôt près de cette Ville; mais je fus fort surpris de voir sortir des portes le Prince Royal à la tête des Grénadiers de son Régiment. Je mis pied à terre & m'approchai de son cheval. Il parut charmé de mon arrivée, & m'ordonna d'entrer dans la Ville, de prendre avec moi M. Jordan qui m'attendoit au quartier de S. A. R. & de partir tout de suite avec lui pour Rheinsberg. J'obéis sur le champ à cet ordre, & me trouvant seul avec M. Jordan dans la voiture, je tâchai de découvrir de lui les raisons qui pouvoient avoir déterminé le Prince à me faire venir si soudainement. Il me dit que le Roi s'étoit trouvé extraordinairement mal à Potsdam lors du départ de la Lettre: que S. M. se portoit à la vérité un peu mieux depuis ce tems, mais qu'elle étoit cependant dans un état presque désespéré, & qu'il soupçonnoit que le Prince avoit souhaité de me parler, & de m'avoir à sa portée, au cas qu'il survint quelque changement. Nous arrivâmes à Rheins-

berg,

berg, j'eus l'honneur de saluer la Princeſſe & de diner avec elle. Vers le ſoir le Prince vint nous y joindre. Dépuis ce temps nous vivons dans une grande tranquilité. Le Prince ne m'a encore rien dit de particulier, mais il me gracieuſe beaucoup. Il reçoit ſouvent des Lettres de Potſdam qui le rendent plus penſif & plus ſilencieux qu'à l'ordinaire. Comme c'eſt ici le tems des exercices, nous flottons toujours entre Rheinsberg & Ruppin, où le Prince m'ordonne ſouvent de l'accompagner, où il fait manoeuvrer tous les matins ſon Régiment, dine avec ſes Officiers, écrit, fait concert vers le ſoir, & ſoupe la plupart du tems seul avec moi & Mr. Jordan. Il a pour demeure à Ruppin une mauvaiſe maiſon de charpente: mais qui eſt aſſez joliment meublée. En revanche il y a des jardins délicieux, pratiqués dans un vieux & triple rempart qui environne toute la Ville. Cela forme des allées, des promenades, des répoſoirs & des échappées de vue admirables. Au bout de ces avenues eſt un jardin plus régulier, orné de charmilles, de ſtatues, de vaſes, d'un Temple d'Apollon, d'un pavillon, de quelques cabinets,

nets, d'une grotte, d'un bain & de plusieurs autres embellissemens. Nous y dinons souvent & y respirons toujours la gaieté.

Mais la mienne, mon cher Père, diminue de beaucoup toutes les fois que je pense à ce que vous fait souffrir votre goutte impitoyable. Que ne puis-je porter quelque soulagement à vos maux! De grace tirez moi de l'inquiétude où je suis sur votre sujet par un mot de Lettre. Je présente mes respects à ma digne Mère, j'embrasse tendrement mes sœurs & mes frères, je salue tous nos amis communs, & en faisant les vœux les plus ardens pour votre précieuse conservation je ne cesse d'être avec tout le respect &c.



LETTRE XI.

A MADAME LA MARQUISE DE * * *
A PARIS.

à Rheinsberg le 25 May 1740.

MADAME.

LEs Maréchaux de France jugent les affaires d'honneur; que n'établit-t-on un pareil Aréopage pour juger les affaires de cœur: Il devroit être composé d'un certain nombre d'Heroïnes illustres par leur rang & leurs exploits, qui ont blanchi, pour ainsi dire, sous le harnois de la galanterie, & qui se sont rendues recommandables par le nombre de leurs conquêtes. Ce seroit un moyen d'employer utilement les belles surannées, qui sans cela paroissent assez superflues dans la société. Il est un tems où l'on peut s'élancer dans la carrière & s'y couvrir d'une noble poussière, mais il est un autre tems où l'on ne fait plus que l'office de juge du Camp, & où l'on sert par le conseil. Pourquoi faut-il que cette der-

dernière époque de la vie se passe en pure perte pour les trois quarts du beau sexe? Que de bien nos respectables vieilles ne seroient-elles pas à même de faire encore! Au lieu de se consumer en regrets sur la perte de leurs charmes; d'envier ceux des beautés qui leur ont succédées, de les fronder, de blâmer leur conduite, de les chagriner, elles pourroient au contraire s'occuper à guider celles ci par leurs lumières, à former leurs plans d'opérations, à décider leurs différens, à redresser leurs torts, & à faire rendre justice à qui elle appartient. Que de querelles appaisées, que d'amans raccommodés, que de sujets, que d'ouvriers & d'ouvrières conservés à l'Empire de Cithère par un semblable établissement! Le Dieu d'hymen a ses consistoires, pourquoi le Dieu d'amour n'auroit il pas les siens. Il y a des milliers de juges dans le monde pour les cas de conscience des Epoux, mais je n'en connois point pour les cas de conscience des amans. Il me semble, Madame, que vous auriez de l'étoffe à Paris plus que par tout ailleurs pour former un pareil Tribunal. Tâchez, je vous en conjure, de mettre mon idée en œu-

vre, & pour essayer convoqués Mesdames de * * * * * * * joignez y Madame l'abbesse de * * * & la Prieure de * * * & vous aurez une assemblée complette. Je vais vous proposer d'abord un cas que je soumets à leur décision. Il me regarde en propre personne. Dépuis mon retour de Londres & de Paris j'ai aimé à Hambourg une jeune héritière, jolie, spirituelle, sage à ce que je crois, & qui m'a protesté cent fois qu'elle avoit pour moi le plus tendre retour, dès que je lui ai fait entrevoir mon intention de me faire lier à elle par des chaînes sacrées prises sur l'Autel. C'est un contract que j'ai ébauché verbalement, sans écriture & sans prendre ni donner les moindres arrhes. Je sentois de la répugnance à le conclure à l'age de 24. ans, & à me faire de gaieté de cœur un triste Manufacturier de postérité. Mais en portant le joug de l'amour, la fortune est venue se présenter à mes yeux, & elle s'efforce à m'en délivrer. Le Prince Royal de Prusse m'a engagé à son service. J'ignore à quel emploi il me destine, mais quel qu'il soit, je prévois en entrant à la Cour que je marcherois à pas de tortue dans ma nouvelle car-

rière si j'étois obligé d'y traîner une Epouse à ma suite. Je ne comprends pas d'ailleurs quelle espèce d'Anarchie les passions établissent dans notre ame. Il semble qu'elles ne cherchent qu'à s'y entre-détruire. C'est une confusion à laquelle je ne comprends goutte. Dépuis que je me trouve à Rheinsberg & que j'y fais le rôle de Courtisan, il se passe quelques fois 24 heures sans que je pense à ma belle Hambourgeoise. Appellez-vous cela une infidélité? suis-je pour cela un coupable & un parjure? Y a-t-il des exemples qu'un honnête amant se soit laissé distraire, éblouir par tout ce que la fortune a de plus éclatant, & qu'aidé par l'éloignement il ait laissé mourir son amour pour ainsi dire d'inanition? Est-il à croire que l'amante de son côté s'en consolera, & qu'avec les qualités qu'elle a, les moyens de s'en venger lui manqueront? Le cas au moins est il graciable? Daignez, Madame, le proposer à vos Expertes. Je ne voudrois pas pour tout l'or du Pérou avoir un reproche à me faire, & entrer dans le monde chargé d'un crime ou d'une femme. Délivrez moi, Madame, de ce double fardeau, & soyez persuadée que je vous en aurai une reconnoissance éternelle.

LETTRE XII.

A MON PERE.

à Ruppin le 3. Juin 1740.

MONSIEUR, MON TRES CHER PERE!

CE que nous avons prévu dépuis si long tems vient enfin d'arriver. Le Roi Frederic Guillaume est mort à Potsdam le 31. de May à 3. heures après midi. Je croirois manquer à mon devoir, si je ne vous rendois compte, mon cher Père, des principales particularités de ce grand évenement. Nous étions fort tranquilles à Rheinsberg lorsque la nuit du 26. au 27. de ce mois, le Prince Royal reçut un Courier dépêché par trois personnes de Potsdam, qui lui sont particulièrement devouées, & qui environnoient le Roi. Elles lui mandoient que S. M. venoit de passer une fort mauvaise nuit, & qu'elle se trouvoit dans un état qui faisoit craindre sa mort à

chaque

chaque instant, qu'il feroit à propos que S. A. R. vint recevoir les derniers soupirs du Roi son Père, qu'elle fit toute la diligence possible pour arriver, en feignant néanmoins, qu'ignorant le danger qui paroissoit ménager les jours du Monarque, la venue du Prince n'étoit qu'un effet de sa tendresse & une attention due à S. M.

Cette nouvelle mit tout le Château en rumeur. Le Prince Royal fit sur le champ les apprêts pour son départ. Il ordonna à M. de Brandt, Chambellan de S. M. la Reine Mère, qui étoit venu pour lui faire sa cour, à M. le Comte de Wartensleben, qui venoit de succéder à M. de Wolden, mort depuis peu à Rheinsberg d'un coup d'apoplexie, dans le poste de Maréchal de la Cour, à M. le Baron de Knobelstorf & à moi, de rester à Rheinsberg avec Madame la Princesse Royale & toutes les Dames. M. le Chevalier de Chasot partit pour Ruppin, & le Prince prit bientôt après la même route accompagné de Messieurs de Willich, de Boddenbrough & Jordan. Il alla d'un train si prodigieux qu'il abyma presque, entre Rheinsberg & Ruppin, un de ses beaux attelages gris pommelés. Lorsque je pris congé de lui, il me fit comprendre à mots couverts, qu'il ne croyoit

me revoir qu'en qualité de Roi. Je vous avoue que depuis son départ mon ame a été animée par des mouvemens fort irréguliers. A Dieu ne plaise que je souhaitasse la mort du dernier des humains, & bien moins celle d'un grand Monarque, respectable par tant de belles qualités; mais vous n'ignorez pas, mon cher Père, que toute ma fortune dépend aujourd'hui de l'avènement de son fils au trône, & qu'au surplus je ne connoissois le Roi que de vue, tandis que je jouis du bonheur d'approcher de la Personne du Prince Royal, qui possède en verité des charmes secrets, capables de s'attacher le cœur de tous ceux qui l'environnent. Le Monarque défunt étoit d'ailleurs d'un tempérament vif & colère. Des actions innocentes pouvoient lui déplaire, & ses premiers mouvemens devenoient quelques fois très dangereux. Il n'aimoit pas en général les Courtisans & les Gens de Lettres. Il ne les voyoit pas avec plaisir à Rheinsberg. Il craignoit que leur commerce n'entretint le goût décidé que le Prince son fils faisoit paroître pour l'etude. Tout Père & tout pénétrant qu'il étoit il ne lui connoissoit pas l'âme de César : il ne croyoit pas qu'un génie qui peut dépeindre des vic-

toires

toires fut capable de les remporter. La maladie longue & cruelle du feu Roi lui avoit donné ſouvent des accès de mauvaiſe humeur, qu'on nous faiſoit enviſager comme terribles pour les Muſes & leurs Elèves, & on nous donnoit quelques fois l'allarme ſi chaude à cet égard, que nous ſouhaitions ſouvent d'avoir le Pégaſe à notre diſpoſition pour nous ſauver au beſoin.

Dans une ſituation auſſi déſagréable & auſſi inquiétante pour des honnêtes gens; on doit nous pardonner, je penſe, le deſir, ſi naturel à l'humanité, que nous avions de voir arriver l'époque qui devoit finir nos allarmes, & commencer notre fortune. Peut être pouſſions nous cet empreſſement un peu trop loin. Quoi qu'il en puiſſe être, tout ce qui habitoit le Château de Rheinsberg, attendoit des nouvelles de Potsdam avec la dernière impatience, & dès qu'un cheval, bœuf ou mulet paſſoit ſur le grand pont de bois, qui eſt à gauche du jardin, ſur le grand chemin, toutes les têtes ſe tournoient de ce côté, & chacun couroit vers les fenêtres. La Princeſſe Royale ſeule paroiſſoit tranquille, au moins gardoit elle une contenance extérieure fort décente.

Cinq jours ſe paſſèrent dans cet état d'incertitude: ils nous parurent d'une

longueur insupportable. Nous crumes plus d'une fois que quelque nouveau Josué arrêtoit le soleil sur l'horizon. Le vendredi au soir, 31. de Mai la Princesse jouoit avec 3. Dames dans son Cabinet; les deux Dames d'honneur, M. de Brandt & moi nous faisions une partie de quadrille dans l'Antichambre. Nous vîmes arriver vers les huit heures le premier Valet de chambre de la Princesse, tenant à la main une Lettre cachetée d'un grand cachet noir. En passant près de notre table, il nous montra d'un air fort mystérieux ce cachet, & passa tout de suite dans le Cabinet. Nous crumes pour lors que la mort du Roi étoit indubitable; chacun posa ses cartes devant soi, les matadores se confondirent, on les regardoit avec mépris, M. de Brandt se leva pour prendre son chapeau & nous dit, *je veux être le premier à saluer la Princesse comme Reine, & j'enflerai les voiles de mon éloquence pour prononcer le mot de Majesté bien majestueusement.* Nous nous avançâmes tous insensiblement vers la porte du Cabinet qui étoit ouverte, tandis que la Princesse lisoit sa Lettre; mais elle lut en même tems tout ce qui se passoit dans notre ame, & nous demanda avec surprise la raison

qui

qui nous avoit fait quitter notre jeu. Nous ne fûmes guère que lui répondre, & elle se divertit beaucoup de notre embarras. On nous en badina encore au souper, & je ne pus m'empêcher de faire tout haut la remarque, que si le Malade savoit tout cela, il n'en seroit guère edifié. Du reste le souper devint fort gai & la Princesse étoit de la meilleure humeur du monde: elle se leva de table vers minuit, & chacun se retira dans son appartement. Comme l'argent blanc étoit plus rare encore à Rheinsberg que l'or, j'avois eu soin de porter avec moi de Hambourg de la petite monnoye, & avant de me mettre au lit, je vuidai non seulement mes poches, mais j'arrangeai aussi sur ma table, environ pour la valeur d'un Louis de cette monnoye, pour en payer quelques dettes de jeu, après quoi j'éteignis ma bougie & m'endormis tranquillement.

Mais mon sommeil ne fut pas de longue durée: vers deux heures du matin je fus réveillé par le bruit de quantité de chevaux, qui passoient au grand galop par le pont de bois. Je sursautai & mis vîte la tête hors de mon lit; mais comme il faisoit obscur dans ma chambre, &

que le calme continuoit à régner dans le Château, je pris le parti de rester tranquille entre mes draps. Au bout de quelques minutes j'entendis la voix du Baron de Knobelstorff, qui en même tems ouvrit ma porte avec fracas & me cria
„ Leves toi vîte Bielfeld, le Roi n'existe
„ plus, Willich vient d'arriver en Cou-
„ rier de Potsdam pour porter la nou-
„ velle de sa mort à Madame la Prin-
„ cesse. Je lui témoignai quelque doute sur la certitude de cette nouvelle, dont on nous avoit bercé si souvent, mais il me répondit „ Non, non, la
„ chose est sûre & certaine, il est mort
„ & très mort. Jordan a ordre de faire
„ disséquer & embaumer le cadavre.
„ Tu sens bien qu'étant une fois entre ses
„ mains, il ne reviendra plus. Je ne pus m'empêcher de rire de cette saillie, & je priai Knobelstorff de me procurer de la lumière pour me lever. Il voulut en chercher lui-même, mais dans l'obscurité il donna contre ma table, la renversa, & toutes mes petites espèces se répandirent à grand bruit par la chambre. La lumière vint, je me jettai hors du lit & me mis en devoir de ramasser mon argent éparpillé; mais il m'en

m'en empêcha en disant: Est-il permis „ de penser dans un moment comme „ celui-ci à de pareilles vétilles? Ra„ masser des sols, tandis qu'il va pleu„ voir sur nous des Ducats. Je continuai cependant à ramasser toujours ma mitraille, après quoi je pris le plus vîte que je pus mon négligé, & nous allâmes ensemble chercher le Baron de Willich.

Il étoit monté dans l'Antichambre de la Princesse, où nous le trouvâmes avec Madame de Katsch, Mlle. de Schack, & la Demoiselle Bortefeldt, première femme de chambre de S. A. R. Il nous dit qu'il s'étoit égaré dans le bois, sans quoi il auroit pu être à minuit à Rheinsberg, vu que sa Majesté étoit expirée la veille à trois heure l'après midi, & que le nouveau Roi l'avoit dépêché le moment d'après; que le défunct Monarque étoit mort avec une fermeté également héroïque & chrétienne, qu'il s'étoit déjà préparé depuis quelques jours à ce grand passage, qu'il avoit eu de fréquens entretiens avec le Prince Royal sur le gouvernement, & avec les Ministres de l'Evangile sur la vie à venir, & sur les devoirs du Chrétien dans les derniers instans de la vie présente;

que le Prince en arrivant à Potsdam avoit été fort ſurpris d'y trouver ſon Père aſſis ſur une chaiſe roulante, paroiſſant aſſez fort encore & ſe livrant vigoureuſement a des occupations qui ne ſembloient pas être celles d'un mourant, & qu'il avoit ſoupçonné que ſes Correſpondans pourroient bien avoir été trop preſſés à lui annoncer le décès prochain du Roi; mais que S. M. avoit été charmée de l'arrivée de ſon fils, & fort touchée de cette attention; que ſa maladie ayant empiré d'un moment à l'autre, Elle avoit toujours fait paroître plus de réſignation, & comblé ſon Succeſſeur de plus de careſſes; que le dernier jour ſentant les approches de la mort, ſa Majeſté avoit fait préſent au vieux Prince d'Anhalt-Deſſau & au Capitaine de Hacke à chacun d'un ſuperbe cheval de ſelle, richement enharnaché, qu'Elle avoit pris enſuite tendrement congé de la Reine ſon Epouſe, du Prince Royal, de ſes autres Enfans, des Généraux, des Miniſtres, & des Officiers qu'il affectionnoit le plus; qu'après ces triſtes adieux Elle avoit quitté entièrement de vue les grandeurs, les vanités & tous les objets périſ-

fables du monde, pour ne porter ses regards que vers l'éternité; que les Ministres de l'Evangile avoient été rappellés pour continuer avec S. M. leurs méditations & leurs prières; qu'à une heure Elle avoit envoyé chercher le Conseiller Ellert, son prémier Médecin, pour lui demander s'il croyoit que sa vie & ses souffrances pussent encore durer long-tems, & s'il auroit une rude agonie, que M. Ellert ayant repondu. „ Votre Majesté „ y est déjà, je sens que le pouls se retire, & qu'il bat au dessous du coude; le Roi avoit demandé, mais où reste-t-il donc à la fin? Et sur ce que le Docteur ayant répliqué, „il cessera environ dans „ une heure à battre tout à fait, le sang „ se retirant vers le cœur, S. M. avoit dit avec la plus grande tranquillité d'ame, „ Que la volonté de Dieu soit ac- „ complie! Que peu d'instans après on avoit fait retirer la Reine, les Princes & Princesses, & qu'enfin ce grand Roi avoit rendu les derniers soupirs à trois heures entre les bras du Prince Royal; qui malgré son affliction extrême, avoit dépêché sur le champ M. de Willich à la Princesse Royale, & M. de Boddenbrough à Berlin, pour y porter la nouvelle

velle de cet important évènement.

M. de Willich ajouta à cette courte relation, que le nouveau Roi avoit été sur le point de se rendre à son ancien Palais a Berlin, & qu'il souhaitoit que la Princesse son Epouse vint l'y joindre encore le même jour. Quelque touchant qu'eut pu être pour nous, dans une autre occasion, le récit de ces tristes circonstances, il ne nous émut que foiblement, parce que l'avénement de notre Prince au trône offroit à notre esprit une image capable d'effacer tous les mouvemens de notre cœur, & de nous consoler de la perte de dix Rois. Nous n'étions embarrassez que de la manière d'annoncer cette grande nouvelle à la jeune Reine, qui dormoit encore d'un profond somme. Madame de Katsch, que son air de dignité & sa présence d'esprit ne quittoient point, malgré son excessive joie, en remit le soin à Mlle. Bortefeldt & l'instruisit de ses intentions. Celle ci entra dans la chambre de lit de la Princesse, & ouvrit doucement les volets. La Princesse s'éveilla, s'en apperçut & lui en demanda la raison. Mlle. Bortefeldt répondit: *Je demande pardon à Vetre Majesté de ce que j'entre plus matin que*

de

de coutume mais . . . Pourquoi me nommer Majesté? Extravaguez-vous? dit la Princesse. *Non, Madame*, lui repliqua-t-on, *mais c'est que le Baron de Willich est arrivé . . . en Courier . . . de Potsdam . . . portant la nouvelle que le Roi . . . y est mort hier*. Madame de Katsch, qui tenoit une poudre contre la frayeur toute prête, entra au même instant dans la chambre, & après avoir fait prendre cette poudre à sa Princesse, elle fut la première qui la salua comme Reine. Au bout d'une demie heure cette charmante Reine parut dans une espèce de négligé noir & blanc d'un goût infini. Jamais elle ne m'a semblé si belle. Elle nous permit d'entrer dans sa Salle d'audience pour y recevoir nos hommages. Les complimens de condoléance furent courts, mais ceux de félicitation sur l'avènement de sa Majesté au trône étoient plus longs, & exprimoient par leur vivacité les sentimens du cœur de tous ceux, qui jusqu'a lors avoient été attachés plus par zéle que par intérêt au Prince & à la Princesse Royales.

La jeune Reine nous déclara qu'elle alloit quitter incessamment le séjour de Rheinsberg pour se rendre à Berlin, que

son

ſon intention étoit de déjeuner avec nous, qu'elle ſe mèttroit en voiture à dix heures, que chacun eut à faire ſes apprets pour ſon départ, & qu'elle avoit beſoin de 80 chevaux de rélais à chaque ſtation. Il étoit aſſez difficile de raſſembler dans un auſſi petit endroit un auſſi grand nombre de chevaux, après le rude & long hyver de l'année 1740. qui avoit épuiſé les proviſions des habitans de la campagne, & fait périr beaucoup de leur bétail. Cependant, comme chacun de ſon côté étoit animé par la joie & l'ardeur de témoigner ſon zéle à la plus gracieuſe & à la plus digne des Princeſſes, les rélais furent bientôt trouvés, & dés les huit heures du matin tout étoit prêt pour le départ. Notre déjeuner fut un vrai repas & un repas ſplendide. Les cuiſiniers s'étoient ſurpaſſés. Madame la grande Gouvernante ſe fit donner un grand verre, & oſa nous porter la ſanté du nouveau Monarque & de la Reine ſon Epouſe, en ſouhaitant à Leurs Majeſtés un régne auſſi long que fortuné. Je ne pus boire cette ſanté ſans répandre des larmes de joie & de tendreſſe, je bégayai des mots entrecoupés, mais cette expreſſion imparfaite des ſentimens

de

de mon cœur fut trouvée plus éloquente que le compliment le mieux tourné. Sa Majesté daigna nous assurer tous qu'Elle continueroit à nous honorer de sa protection & de ses bontez royales. Monsieur de Brandt lui présenta la main pour la conduire au Carosse : les Dames la suivirent, & après que nous eumes salué S. M. pour la dernière fois à la portiére, elle partit comme un éclair pour Berlin avec toute sa suite. M. de Knobelsdorff se rendit par ordre du Roi à Potsdam pour y faire les desseins du superbe Catafalque, où le Corps du feu Roi sera exposé jusqu'à son enterrement, & des ornemens de l'Eglise pour le jour de sa pompe funèbre.

C'est ainsi qu'a fini le célèbre séjour du Prince Royal de Prusse à Rheinsberg. C'est ainsi, qu'après avoir consacré 10 années dans cette charmante retraite, tantôt aux muses, & tantôt à l'étude de la théorie de l'art de la guerre & de l'art de régner, ce Grand Prince vient de monter sur un théatre où il pourra mettre en pratique la science qu'il a acquise, & où l'Univers entier va juger de ses talens, qui jusqu'ici n'ont été bien connus que d'un petit nombre de ses favoris.

Puis-

Puiſſai-je être témoin de la gloire qui l'attend dans ſa nouvelle carrière!

Les premiers inſtans de l'avènement du Roi au trône ont été trop courts, pour que S. M. ait pu les donner à d'autres ſoins qu'à ceux de l'état. Elle n'a point encore penſé à moi. C'eſt ce qui m'a fait prendre le parti d'aller à Ruppin, où j'ai vu le Régiment du Prince Royal prêter Serment de fidélité à ſon ancien Chef & ſon nouveau Roi. C'étoit pour moi un ſpectable bien curieux & bien beau. J'ai trouvé ici M. Philippe de Munſchow & le Major de Senning. Nous ſommes logés & nourris dans le Palais de ſa Majeſté, & nous y attendons ſes ordres. Tous les Officiers du Régiment, qui ſont de nos amis, s'empreſſent à nous combler de politeſſes, & la joie eſt ici univerſelle.

On apprend à tout moment quelque particularité de la mort du feu Roi. On aſſure que ce Monarque avoit formé depuis quelques années le deſſein d'abdiquer la courronne, & de ſe retirer à la Haye. Dans le fameux Traité de partage qu'il fit avec le Prince d'Orange pour la Succeſſion du Roi Guillaume III. d'Angleterre, il s'étoit réſervé expreſſément le Palais

de

de la Haye, nommé la Vieille Cour, & le Château de plaiſance de Honſlardick. C'eſt là qu'il vouloit finir ſes jours en particulier, & voir gouverner les rênes de l'Etat à ſon fils. Ces idées ſe réveillèrent chez lui dans les derniers inſtans de ſa vie. Le dernier jour il fit venir de Berlin M. de Podewils, Miniſtre d'Etat pour les affaires étrangères, & abdiqua en effet entre ſes mains la Couronne, en préſence du Prince d'Anhalt & de pluſieurs aſſiſtans. Il lui ordonne en même tems de notifier cette abdication encore le même ſoir à toutes les autres Cours de l'Europe, & de faire prêter le Serment de fidélité aux troupes. La Providence rendit cette démarche inutile en enlevant peu d'heures après le Monarque infirme de la terre, & en mettant le ſceptre entre les mains de ſon fils, par la voie plus naturelle du Droit de Succeſſion.

J'ai cru, mon cher Père, qu'une relation détaillée d'un évenement ſi intéreſſant ne vous déplairoit point. Puiſſiez-vous la lire avec autant de plaiſir que j'en ſens en la compoſant. Je jouis ici depuis trois jours d'un grand loiſir. & je ne ſaurois mieux l'employer qu'en m'ac-

m'acquittant d'une partie de mon devoir envers vous.

P. S. Dans ce moment une Estaffette arrivée de Berlin nous apporte, à M. de Munschow & à moi, l'ordre de nous rendre incessamment à Charlottenbourg, Maison de Plaisance située à une lieue de Berlin, où le Roi va établir sa résidence jusqu'après l'enterrement du Roi son Père. Nous allons nous mettre en voiture; & je vous supplie, Mon cher Père, de m'adresser votre réponse à Berlin.



LETTRE XIII.

A M. de St. *** a Hambourg.

à Charlottenbourg le 20 Juin 1740.

Mon tres cher Ami.

On m'écrit de Hambourg, que vous êtes au pied de la Lettre acharné à ma Sœur ainée, & que vous voulez l'épouser malgré nous & nos dents. On ajoute que vous êtes devenu la coqueluche de mon Père, que vous avez pour lui des attentions infinies, que vous ne le quittez pas pendant sa maladie, que vous le soignez, qu'il ne peut plus se passer de votre compagnie, que vous abandonnez les Muses pour l'Amour & l'amitié, que malgré les succès brillans qu'ont eu au théatre & à la lecture vos belles traductions du Comte d'Essex, de Phèdre & d'Hippolite, de Brutus & d'Alzire, vous ne sacrifiez plus à Apollon & vous avez envoyé votre

tre Pégaze à l'herbe. Quelle étrange révolution deux beaux yeux ne peuvent ils pas faire dans l'esprit & dans le cœur de nous autres foibles humains! Quoi qu'il en soit, je vous rends bien des graces de tous les soins que vous prenez de mon Père, & je serai bien flatté de pouvoir aimer comme beaufrère un homme de mérite, que je chéris déjà comme ami. Mais, tâchez d'accorder toujours votre belle passion avec votre raison, & que le Dieu d'hymen ne vous fasse pas faire divorce avec les Doctes Pucelles.

Mon Père vous aura communiqué sans doute la longue Epitre que je lui écrivis l'autre jour, & qui contenoit plusieurs anecdotes relatives à l'avenement du Roi au trône. Comme je sai que ce respectable vieillard s'intéresse avec une bonté plus que paternelle à mon sort, qu'il est fort friand de nouvelles, & que les soirées d'un goutteux sont furieusement longues, je vous envoye un détail de tout ce qui m'est arrivé, & de tout ce qui s'est passé sous mes yeux, dépuis le 4. de Juin. C'est une espèce de continuation de ma précédente relation, dont la lecture pourra amuser mon Père & vous fournir quelque sur-

croit

croit d'aliment pour la converſation.

J'arrivai à Charlottenbourg la nuit du 4 au 5. Le Roi & tous ceux qui logeoient avec lui au Château étoient enſevelis dans un profond ſommeil. Je trouvai toutes les auberges, & juſqu'aux moindres cabarets tellement remplis d'étrangers de tout Sexe, de tout âge & de tout état, que j'eus beaucoup de peine à trouver un mauvais gîte, ou plutôt un ſimple abri contre l'intempérie de l'air, ſans lit & ſans les meubles les plus néceſſaires. Le feu Roi, qui avoit une eſpèce d'averſion pour tout ce qui venoit de Frederic I. & ne pouvoit ſouffrir cet air de magnificence, que ce Prince a imprimé à tous ſes établiſſemens, avoit témoigné, pendant les 27. années de ſon règne, une vraie antipathie pour Charlottenbourg, dont cependant la ſituation ſur les bords de la Sprée eſt charmante, le Château grand & ſuperbe, les jardins vaſtes, diſpoſés ſur un beau plan & magnifiquement ornés & la Ville, quoique ſans enceinte, joliment bâtie. On prétend même qu'il avoit deſſein de réduire cette Ville en ſimple bailliage, & de faire couper le ſuperbe Parc qui y conduit depuis les portes de Berlin. Un

F en

endroit disgracié de son Maître est semblable à ces Contrées hyperboréennes, où le soleil ne darde point ses rayons, où tout languit, où tout se glace, où tout est inanimé. Charlottenbourg se trouvoit dans le même cas. Un certain air de misère règnoit parmi ses habitans. Les Aubergistes n'étoient pourvus de rien, lors que le nouveau Roi vint si soudainement y établir sa résidence. Les grands & le peuple, qui accouroient de tout côté pour voir un Maître qui avoit fait leurs délices & leur espérance tandis qu'il étoit Prince Royal, épuisérent bientôt toutes les provisions de cet endroit, il n'y avoit pas un morceau de pain noir, ni une goutte de mauvaise biere à avoir pour de l'argent; de manière que nous fûmes obligés, M. de Munchow & moi, de nous refaire des fatigues du voyage avec un grand verre d'eau fraiche, & une escabelle de bois sur lâquelle nous passâmes le reste de la nuit à sommeiller. Je sentis pour la première fois que le Courtisan est destiné à parvenir *per dura ad astra*; encore ne les atteint-il que rarement. Pour moi dès qu'il fit jour je changeai d'habits, je courus au Château, & je fis

fis annoncer mon arrivée au Roi, dès que je fus qu'il étoit levé. Sa Majesté me fit entrer d'abord dans la chambre de Keyserlingk, où Elle prenoit les eaux. Je lui trouvai un air abattu. Elle daigna recevoir avec bonté le petit compliment que je lui fis sur son avénement au trône; mais Elle me dit la larme à l'œil, *Vous ne savez pas tout ce que j'ai perdu en perdant mon Père.* Je lui répondis, *il est vrai, Sire, mais je sai bien tout ce que Vous avez gagné en gagnant un Royaume Votre perte est grande, mais vos motifs de consolation sont bien puissants.* Le Roi se mit à sourire & la conversation changea; mais à travers tout l'éclat qui environne la Royauté, & les distractions infinies qui accompagnent un commencement de règne, j'observe que la belle ame de ce Prince ne peut encore vaincre sa douleur, que la nature y exerce ses droits, & que les regrets donnés à un Père sont bien véritables.

Mais si le Roi est affligé, ses Courtisans, ses Officiers & ses Sujets sont éclater une joie presque immodérée. Je Vous l'ai déja dit, il y a ici tous les jours une affluence de Monde si grande qu'on ne sauroit traverser la Cour du

Château, sans courir risque d'étouffer dans la foule. Dès que le Roi paroît, les cris d'alegresse ne cessent point. Le Baron de K*** est à la tête de tous ces joyeux Sujets. Son appartemens ne désemplit point : toutes ses portes sont marquées du nom de *Cesarion*, que S. M. lui a donné, & dont il me paroit faire un dangereux usage. Il reçoit jusqu'à 50. Lettres de félicitation & d'affaires par jour, & il occupé plusieurs Secretaires à faire les réponses. Chez lui l'Hipocrene s'est débordée, & il coule de sa plume un torrent de vers, qui cependant ne sont pas tous marqués au bon coin. Il reçoit chaque jour des petits présens du Roi, qui font sur son ame le même effet que les grands bienfaits sur d'autres Il voltige dans les jardins & dans tout le Château avec un petit flageolet d'ambre à la boutonnière, il joue de sa basse de viole, il chante, rit, badine & dit des saillies plaisantes. J'ai craint, dès le premier moment, qu'une agitation si violente ne lui causat un transport au cervaux, & ce que j'ai craint est arrivé. Il a pris dépuis hier une espèce de fièvre chaude qui le retient au lit, les Secretaires sont congédiés en partie, M. Jor-

Jordan a fait une espèce de formulaire pour répondre à toutes les Lettres, & je crois que la tranquillité va bientôt renaître dans l'esprit & dans l'appartement de l'Aimable Cesarion. Je juge extrêmement bien du cœur de ceux qui se réjouissent de cette grande époque, par un attachement sincère à leur nouveau maître; mais je n'ai pas une trop haute opinion de l'esprit de ceux qui s'imaginent, que ce Prince va ouvrir ses trésors pour les enrichir, que la pluie d'or va se repandre, & qu'ils n'auront qu'à se baisser pour ramasser. Ceux qui ont cru que le Prince Royal leur feroit une fortune éclatante, se sont peut être tout autant trompés que ceux qui ont craint qu'il leur feroit beaucoup de mal, & à tout prendre le jour de l'avénement de ce sage Monarque au trône, pourroit bien être pour ce pays *la journée des Dupes.*

J'ai fait ici non seulement la connoissance de la plupart des Ministres d'Etat & des Généraux de l'armée, mais on m'a aussi présenté au Prince Guillaume, frère du Roi, maintenant héritier présomptif de la couronne, aux Marckgraves de Schwedt, aux Marckgraves Henry & Charles, au Duc de Holstein Beck & à

divers autres Seigneurs d'un rang illuſtre. Le Prince Guillaume eſt d'une des plus belles figures que je connoiſſe, d'une taille au deſſus de la médiocre & parfaitement réguliére dans toutes ſes proportions. Il a les cheveux bruns, les yeux bleus, grands & très beaux, & tous les traits fort gracieux. Quoi qu'il ne s'exprime pas trop bien, on découvre cependant dans ſes diſcours des traces de génie; mais ſon éducation paroît être fort négligée, & il a un air timide, & embarraſſé, qui fait que ſon premier abord n'eſt rien moins qu'impoſant.

Le Roi répand chaque jour quelque nouveau bienfait ſur ſes Sujets en général, & ſur ſes ſerviteurs en particulier. Le rude & long hyver ayant épuiſé toutes les proviſions de grains des particuliers, Sa Majeſté a fait ouvrir le ſecond jour de ſon régne tous ſes greniers, & les bleds y ſont diſtribués aux indigens à un prix très modique, ce qui prévient tout d'un coup la cherte & la miſère. Il ne ſe paſſe pas de jour que ce Prince ne faſſe quelque préſent conſidérable, & des promotions ſoit dans l'armée, ſoit dans l'état civil. Je me diſpenſe de vous en marquer les détails, parce que vous les appren-

apprendrez par les nouvelles publiques. Notre Ami commun, M. le Comte de Trouchses, a obtenu le beau Régiment du Comte de Dönhoff, qui est en garnison à Berlin.

Le Roi a déclaré publiquement qu'il est Franc-Maçon, & S. M. a tenu une loge fort illustre ces jours passés. J'en ai fait tous les apprêts, & j'y ai assisté en qualité de premier surveillant, S. M. tenant Elle-même la chaire. La curiosité de toute la Cour a été fort exercée. Nous avons reçu Mgnrs. le Prince Guillaume. le Marckgrave Charles & le Duc de Holstein, qui sont enchantés d'avoir été admis dans cet ordre.

On est fort occupé à faire les arrangemens nécessaires pour l'enterrement du feu Roi, qui se fera dans une quinzaine de jours à Potsdam avec beaucoup de pompe & de dignité. Un Ministre Luthérien de Berlin, nommé Baumgarten, homme d'esprit & grand Poëte, a été chargé de composer une Elégie ou Cantate funèbre en Langue latine, que M. Graun, Maître de la Chapelle met en Musique; & comme Sa Majesté n'a pas encore des voix pour la chanter, Elle a fait prier S. S. M. le Roi de Po-

 logne

logne de lui prêter trois de ſes meilleurs Chanteurs Italiens. La Cour de Dreſde s'eſt fait un plaiſir d'obliger en cette occaſion celle de Pruſſe, & on a envoyé ici Mrs. Annibali, Amarevoli, & Monticelli auxquels on a donné avant leur départ des habits de deuil tous neufs & fort décents, & de l'argent non ſeulement pour le voyage, mais auſſi pour toute leur dépenſe à Berlin. Le Roi paroît être fort ſenſible à cette attention, & fait inviter ces *Virtuoſes* tous les ſoirs à ſon concert, où ils chantent quelques airs, & entendent avec admiration jouer S. M. de la flûte.

Je ne puis vous exprimer qu'imparfaitement quel concours nous voyons à Charlottenbourg & à Berlin, où le Roi ſe rend de tems à autre, de Miniſtres étrangers qui viennent complimenter le Roi, de Perſonnes de diſtinction & d'Avanturiers qui abordent de tout côté. Ces derniers s'imaginent que le Roi n'eſt monté ſur le trône que pour faire leur fortune, & que ſa Cour va former déſormais un théatre où ils pourront briller, ſi non comme premiers Acteurs, du moins en qualité de figurans.

S. M. enverra trois Ambaſſades ſolemnel-

lemnelles à l'Empereur, au Roi de France & au Roi d'Angleterre. Mr. le Colonel de Munchow est nommé pour celle de Vienne, M. le Colonel de Cammas, pour celle de Versailles, & M. le Comte de Trouchses pour celle de Hannovre, où S. M. Britannique est arrivée depuis quelques jours. Chacun de ces Ministres aura à sa suite deux ou trois Cavaliers d'Ambassade, un Secretaire de Légation, deux Pages, beaucoup de laquais, & un équipage fort honnorable & décent. Le Roi me dit l'autre jour avec beaucoup de bonté, qu'il me destinoit aux Affaires Etrangères, & que son intention étoit de me pousser dans cette carrière; mais que ces affaires demandoient une routine & un apprentissage; que pour cet effet il m'avoit choisi pour accompagner M. le Comte de Trouchses à Hannovre, que le voyage ne seroit pas long & qu'il m'avanceroit a mon retour. J'avoue que c'est commencer un peu petitement, mais comme l'emploi de simple Courtisan a quelque chose de trop frivole pour moi, j'ai accepté cette offre avec la plus respectueuse soumission, & le lendemain S. M. m'a envoyé à Berlin pour y prêter le serment

de fidélité entre les mains de S. Ex. M. de Thulemeyer, Miniſtre d'Etat au Département des Affaires Etrangères. S. M. m'a donné en même tems un habit de profond deuil, un autre pour mon valet de chambre, deux livrées pour mes lacquais & un joli petit caroſſe drappé. M. le Comte de Trouchſes va recevoir inceſſamment ſes inſtructions, & nous partirons enſemble pour Hannovre d'abord après l'enterrement.

Au milieu des préparatifs que je fais pour ce voyage, & des informations que S. Ex. M. de Thulemeyer a la bonté de me donner toutes les fois que je vais à Berlin, je participe aux plaiſirs tranquilles de Charlottenbourg, je me promene avec volupté dans les beaux jardins, & j'aſſiſte preſque tous les ſoirs au concert. Je lis auſſi par forme d'amuſement toutes les pièces de poéſie dont le Roi eſt inondé dépuis le premier jour de ſon règne. Il en arrive des charrétées pleines. On peut dire avec vérité que les Poëtes bourdonnent autour de ſon trône comme un eſſaim d'abeilles; mais, mon cher Ami, la plupart ne ſont que de miſérables frêlons, qui ne font point de miel & dont l'aiguillon eſt groſ-

ſier

ſler & émouſſé. Dans la mauvaiſe humeur où ils me mettent, je m'écriai l'autre jour :

Grand Dieu conſervez le Roi !
A tout autre il ſera la Loi,
Mais daignez garantir ſa tête
Et du froid harangueur & du mauvais poëte !

Parmi tous les vers qui ont été faits à cette occaſion, & qui ſont venus à ma connoiſſance, je n'ai été content que d'une ſeule pièce que M. de Voltaire a envoyé à S. M. Ce ſont des ſtances régulières qui commencent par ces mots :

Enfin voici le jour le plus beau de ma vie,
Que le monde attendoit & que vous ſeul craigniez,
Le jour où la terre eſt par vous embellie,
Le jour où vous règnez. &c.

Je n'en ai retenu que cette ſeule ſtrophe, mais je crois que l'Auteur va bientôt les rendre publics & en orner ſes ouvrages.

J'aurai ſoin de vous faire la deſcription de l'enterrement du feu Roi, dès que la cérémonie en ſera paſſée. En voilà bien aſſez pour aujourd'hui.

LETTRE XIV.

AU MEME

à Charlottenbourg le 30. Juin 1740.

TRES CHER AMI.

JE viens de voir la fin de toutes les grandeurs humaines, un Monarque, qui naguère faisoit les destinées de plusieurs millions d'autres mortels, déposé dans son caveau. Un pareil spectacle est bien humiliant pour notre vanité, mais bien propre à nous faire faire d'utiles réflexions sur le néant de la vie & tout son faste.

Ce fut mecredi dernier que tous les apprêts pour cette pompe funèbre ayant été achevés, le Roi partit au sortir du diner avec toute sa suite pour Potsdam. Le fourier de la Cour avoit oublié de m'assigner une place pour m'y transporter, & comme j'étois curieux de voir une cérémonie aussi remarquable, je me trou-

trouvai dans un grand embarras, d'autant plus qu'il n'y avoit ni carosse ni chevaux à avoir pour de l'argent. J'errois dans la Cour du Château de Charlottenbourg sans savoir quel parti prendre, lorsque le Roi y passa pour se mettre en voiture. Il fut surpris de me voir, & me demanda la raison pourquoi je n'étois pas parti encore. je la lui expliquai en deux mots & lui dépeignis fort pathetiquement toute mon inquiétude. Il se mit à sourire; mais appercevant le Comte de Trouchses & le Colonel de Walrave, qui étoient prêts à monter en Carosse, il leur ordonna de se charger de mon individu. Cè Carosse n'étoit par malheur que coupé & par conséquent à deux places, de manière que ces Messieurs furent obligés de me prendre sur leurs genouils. Heureusement qu'il n'y avoit que trois lieues de chemin, que nous fîmes en peu de tems & fort gaiement. Mais en arrivant à Potsdam, je m'apperçus d'un malheur bien plus grand que tous les précédens & qui étoit irréparrable. Notre départ avoit été si précipité, que mon domestique n'ayant pas eu le tems de bien affermir mon porte-manteau sur la voiture, il s'en étoit détaché & perdu dans

route. Or, ce porte-manteau renfermoit mon habit noir & tous mes accoûtremens de grand deuil. J'étois plus à plaindre que le Marquis de Grammont lorsque son bel habit brodé se perdit dans les sables mouvans de Calais ; car tout habit riche pouvoit au besoin servir à un bal, au lieu que sans juste-au-corps noir, il étoit impossible de se présenter au convoi funèbre d'un Roi. J'envoyai des messagers de tout côté pour chercher ma pauvre valise, sans laquelle j'étois comme un moine sans froc; mais toutes mes perquisitions furent inutiles; il fallut rénoncer à l'espoir de suivre la procession, & me résoudre à voir passer ce convoi dans une tribune, qui avoit été dressée près de l'Eglise pour les principaux Spectateurs. Vêtu d'un surtout gros bleu, garni de boutons noir, je n'osoit presque me montrer nulle part, & par conséquent il s'en faut de beaucoup que j'aye pu tout observer. Comme je n'aime à raconter que ce que j'ai vu de mes yeux, je ne puis vous faire de cet enterrement qu'une description imparfaite : les gazettes suppléeront à ce qui y manque, & peut-être Monsieur le Baron de Pöllnitz, qui y a fait

l'office

de Maître des Cérémonies, & en a réglé l'ordonnance, sous l'approbation du Roi en donnera-t-il une relation complette.

En vous parlant de ce Courtisan si célèbre par ses Voyages, ses Mémoires & ses autres Ouvrages, je ne puis me dispenser de lui rendre la justice que c'est un homme de beaucoup d'esprit, qui ayant passé sa jeunesse à la Cour de Frederic I. & fréquenté depuis la plupart des autres Cours de l'Europe, en a pris le ton, les manières & la politesse. Comme il n'y avoit point de place au Château de Potsdam pour toute la suite du Roi, il nous offrit, à M. le Comte de Trouchses & à moi, un logement dans sa maison, que nous acceptâmes avec reconnoissance. Dès que le Comte eut changé d'habit & moi de linge, parce que je n'avois que mon surtout bleu, nous allâmes ensemble au Château pour y voir le lit de parade du feu Roi. Nous trouvâmes toutes les antichambres tendues de noir, & garnies de grandes plaques ou lustres d'argent massif, dont les bras portoient des cierges blancs. La Salle même étoit tapissée de velours violet, & ornée de lustres de vermeil. Au fond

fond de cette Salle on voyoit, sur une estrade de trois marches, & couverte de même de velours, le cercueil fermé du Roi, également garni de velours violet avec des galons d'or & des ornemens de bronze doré. L'epée, les gants, le hausse-col, les éperons & les autres marques militaires, que S. M. avoit coutume de porter pendant sa vie, étoient posés sur le couvercle du cerceuil, & il étoit entouré par douze guéridons de vermeil, portants autant de cierges. Entre ces guéridons se trouvoient placés des tabourets, couverts de velours violet à galons & franges d'or, sur lesquels réposoient la couronne, le sceptre, le globe, le glaive, & tous les autres attributs de la Royauté. Chacune de ces pièces étoit d'or massif, richement garnie de gros brillans & autres pierres précieuses. A côté de chaque tabouret se tenoit ou un Lieutenant Général ou un Ministre d'Etat, & derrière le cercueil M. le Maréchal de Schwerin tenant en main la grande bannière de l'Etat. Par dessus toute l'estrade dominoit un grand dais de velours violet, garni de larges galons & crépines d'or, & doublé de drap d'argent. Les armoiries de Prusse y étoient brodées en relief.

relief. Et au reste toute cette Salle étoit ornée avec autant de magnificence & de goût, qu'une occasion pareille pouvoit le permettre.

Après avoir considéré à loisir cette pompe lugubre, je retournai chez M^r. le Baron de Pöllnitz, où je trouvai une compagnie nombreuse, composée d'une trentaine de Cavaliers & de Dames les plus qualifiées de Berlin, qui étoient venues à Potsdam pour y voir l'enterrement, & que notre hôte avoit invité à souper. On se mit bientôt à table, le souper fut splendide & la décente gaieté y règna. J'étois placé à côté de Madame d'Arnimb, fille du Lieutenant Général Comte de Schulenbourg. Je n'ai guère connu de femme plus aimable. Elle est grande & très bien faite. Il règne dans ses traits, dans sa taille, dans son port une certaine élégance naturelle, dont il n'est possible de se former une idée qu'en la voyant, & dont les charmes sont plus puissants que ceux de la beauté la plus régulière. Son grand air de jeunesse achève de la rendre séduisante. Aussi trouve-t-on son portrait à la Cour, & presque dans toutes les grandes maisons de la Ville. Elle a infiniment d'esprit

prit & d'acquis. Le ton de ſa converſation, ſa douceur, ſon badinage aiſé, ſes maniéres polies, tout annonce ſa grande naiſſance. Son Epoux eſt digne en tout ſens de poſſeder une perſonne auſſi parfaite.

Le ſouper fini je me couchai fort content de la fin de ma journée, fort affligé de la perte de mon porte-manteau.

Le lendemain matin tous ceux qui devoient aſſiſter au convoi funèbre, furent avertis par le ſon de toutes les cloches de la Ville de ſe rendre au Château, & d'y faire les fonctions qui leur avoient été indiquées la veille, par une inſtruction particuliére de M. le Baron de Pöllnitz. Les tambours en même tems battirent l'aſſemblée générale, toute la garniſon s'aſſembla & ſe rangea ſur deux haies, dépuis le portail du Château juſqu'à la porte de l'Egliſe. La proceſſion commença vers onze heures. Un détachement du Régiment du feu Roi ouvroit la marche. Enſuite venoient tous les domeſtiques de ce Monarque en profond deuil, palfréniers, cochers, chaſſeurs, valets de pieds, valets de chambre & Pages. Ils étoient ſuivis par les Députés des Tribunaux de juſtice, des Chambres

de

finances & de tous les Dicaſtères, tant de la capitale que des provinces. Après eux venoient les Députés du grand Directoire, enſuite les Miniſtres d'Etat de tous les départemens. Ceux-ci étoient ſuivis par les grands Officiers de la couronne, dont chacun portoit ſur un grand carreau de vouleurs violet à galons & franges d'or, un des attributs de la Royauté, le Comte de Schwerin, en qualité de Chambellan héréditaire, le ſceptre & ainſi du reſte. Tous les Conſeillers, Miniſtres, Généraux, & grands Officiers étoient ſuivis chacun par ſes domeſtiques en livrée de Parade, ce qui formoit une file immenſe & un coup d'œil ſuperbe. Enſuite arrivoit le Char mortuaire traîné par huit chevaux couverts de longues couvertures noires. Le cercueil étoit à découvert. Le dais étoit porté par 12. Majors Généraux, & les quatre cordons avec leurs houpes par autant de Lieutenans Généraux. Immédiatement après le cercueil marchoit Mr. le Maréchal de Schwerin, portant la grande bannière & ſoutenu par deux Généraux. Derrière cette bannière, à une aſſez grande diſtance, on voyoit le Roi, conduit par le vieux Prince régnant d'An-

d'Anhalt Deſſau & par le Duc de Holſtein Beck tous deux Maréchaux. S. M. étoit ſuivie au moins par 500. Officiers de l'Etat Major & autres, qui tous marchoient ſur pluſieurs rangs, & qui tenoient des lignes droites comme des ſoldats. La diverſité des uniformes & le grand nombre de ces Officiers, tous de la première naiſſance formoit le coup d'œil le plus beau du monde. Je n'ai vu de ma vie quelque choſe qui eut l'air ſi grand. Après les Officiers, venoit Mgnr. le Prince de Pruſſe, conduit par le Prince héreditaire Leopold d'Anhalt & le Prince de Zerbſt; le Prince Henry, frère du Roi, conduit par le Prince Thierry d'Anhalt, & le jeune Prince de Holſtein; le Prince Ferdinand, frère Cadet de S. M. conduit par les Princes Eugene & Maurice d'Anhalt; & enfin les Marckgraves de Schwedt, Henry, Charles & Guillaume comme Princes du ſang, conduits par des Lieutenants Généraux. Tous ces Princes & Seigneurs étoient en grand deuil avec des manteaux trainans, & de longs crépes aux chapeaux. Chacun étoit environné par ſes gens de livrée. Les autres Généraux ſuivoient après deux à deux & un ſecond détachement du Régiment

du

du feu Roi fermoit la marche.

A mesure que le convoi passoit les troupes plantées en haie présentoient leurs armes, les tambours battoient la générale, les Officiers saluoient de leurs espontons & les drapeaux se baissoient. Lorsque le Char mortuaire fut arrivé à la porte de l'Eglise, douze porte-enseignes, tous Gentils-hommes? assistés par les 4. Lieutenants Généraux & les 12. Majors-Généraux, qui avoient porté le dais, descendirent le cercueil du Char & le portérent sur un Catafalque qui avoit été dressé devant l'autel. Ce Catafalque étoit un chef d'œuvre d'Architecture & de Dessein. Il étoit de l'invention de M. de Knobelstorff & auroit mérité d'être gravé. Il étoit surmonté d'un dôme, soutenu par des colonnes d'ordre dorique. Ces colonnes étoient entourées de statues de marbre blanc, de vases & de Génies, dont les figures pleurantes exprimoient la douleur. Tout cela étoit entre-mêlé de cyprès & de guéridons, qui portoient de gros cierges blancs. Toute l'Eglise étoit tendue de noir & illuminée par des lampions, disposés sur l'Architecture même de la nef & de l'autel, de manière

nière que la corniche, les pilaſtres, les fenêtres & les piliers, étoient marqués par le deſſein de ces lampions.

Dès que le Roi & tous ceux qui avoient ſuivis le convoi furent placés dans leurs tribunes & leurs bancs, on commença à chanter les Cantiques que le feu Roi avoit choiſi lui-même pour cette cérémonie, & après ces Cantiques on exécuta la fameuſe Cantate funèbre dont je vous ai déjà parlé. Je vous proteſte que c'eſt une pièce admirable tant pour la poéſie que pour la muſique, & qu'il y règne un pathétique, qui touche, qui frappe & qui enlève. La Cantate finie on entonna de nouveau un Cantique mortuaire, durant lequel les Généraux & les porte-enſeignes deſcendirent le cercueil du Roi dans le caveau. Au même inſtant on tira les canons, plantés dans le jardins du Château, & les troupes, firent la première décharge de leurs fuſils. Lorſque le Roi ſortit de l'Egliſe les canons & la mouſquetterie ſe firent entendre de nouveau, & la troiſième ſalve fut donnée après que S. M. fut rentrée dans ſon appartement.

Le midi il y eut pluſieurs tables magnifi-

gnifiquement servies au Château, pour tous ceux qui avoient assistés au convoi funèbre, & on y but deux tonneaux de vieux vin de Rhin, que le feu Roi avoit expressément destinés par son testament pour être vuidés à son enterrement. Le Roi dina seul dans sa chambre & repartit à 5 heures pour Charlottenbourg, où tous ceux de sa suite le suivirent.

Le lendemain de l'enterrement le grand & fameux Régiment de Frederic Guillaume fut congédié à Potsdam. Le Roi fit choisir les plus beaux hommes pour les incorporer dans son Régiment de Ruppin, qui dès ce moment a pris le nom de Gardes, & que S. M. fait porter à trois bataillons. Les hommes de la plus haute taille & les moins bien faits ont été séparés pour en former un bataillon qui sera commandé par Mr. le Général d'Einsiedel, qui restera en garnison à Potsdam & qui conservera à perpétuité l'uniforme, les armes & l'exercice, tel que le grand Régiment l'a eu sous le feu Roi. Douze chefs de file, tous gens d'une taille extraordinaire ont été choisis pour entrer comme Heyducques dans la livrée du Roi. Ces géants vêtus d'espèces de castans à la Turque

&

& ayant ſur la tête des bonnets hauts, garnis d'aigrettes & de tocques de plumes, reſſemblent à des coloſſes ambulants. Le reſte de ce grand Régiment ſera le pié de cinq autres Régimens d'Infanterie, chacun de deux bataillons que S. M. fait encore lever & qui, dit-on, ſont deſtinés au Prince Henry, au Prince Ferdinand, aux Généraux de Munchow, de Cammas & de Perſode. On aſſure que le feu Roi, dans les derniers jours de ſa vie, a prouvé à ſon fils par un calcul exact que S. M. pourroit entretenir 10 mille hommes de plus, & outre cela un Opera ſuperbe à Berlin pour la ſeule dépence que lui a coûté le grand Régiment de Potsdam.

Dans tout ce que le Roi a fait juſqu'i-ci je vois éclater beaucoup de génie de prudence, de goût & d'humanité. Je compte de prendre demain congé de S. M. pour me rendre à Berlin. J'y ferai les derniers apprêts pour mon voyage & je partirai dans quelques jours pour Hannovre, d'où je me propoſe de vous donner bientôt de mes nouvelles.

LETTRE XV.

A M. LE CONSEILLER PRIVE' JORDAN A BERLIN.

à Hannovre le 9. Juillet 1740.

MONSIEUR,

VOus flattez mon amour propre en me disant, que beaucoup d'honnêtes gens à Berlin sont fâchez de mon silence; c'est une marque que je ne leur suis pas indifférent, & vous ne sauriez croire combien j'ambitionne de me faire des amis dans un pays, que je dois désormais regarder comme ma Patrie, mais où je suis étranger, sans parens, sans appui, & comme isolé. J'y ferois bien des faux pas, si je n'y avois rencontré des guides tels que vous, d'un esprit éclairé & d'un cœur sans jalousie. Je suis prêt à suivre vos conseils, & j'écrirai à tous ceux que vous m'indiquez. Je l'aurois déjà fait, si les affaires du Roi

m'en avoient donné le loisir. J'ai supposé d'ailleurs qu'il conviendroit de faire à ces personnes une espèce de relation de mon voyage & de mon séjour à Hannovre; mais, Monsieur, je suis aussi excédé de relations, que le Secretaire d'Ambassade de l'Empereur l'étoit l'autre jour de chriffres. Il avoit été occupé toute la semaine dernière à chiffrer nuit & jour des dépêches. Dimanche il y eut un grand diner Ministérial chez M. de Munchhausen, où l'Envoyé & le Secretaire de Légation de la Cour Impériale furent aussi invitez. Le dessert étoit superbe, & la pièce du milieu représentoit un arc de triomphe avec le Chiffre du Roi. Lorsque cette pièce fut posée sur la table, toute la Compagnie en admira la beauté; mais le pauvre Secretaire entendant parler de chiffres, eut l'imagination si frappée de ses travaux passez, qu'il crût qu'on lui parloit encore de chiffrer, quitta la table & se sauva en demandant s'il étoit question du chiffre chiffrant. Le mot de relation feroit, je crois, à peu près le même effet sur mon ame, quoi qu'en général je ne craigne ni ne haïsse le travail.

Notre voyage de Berlin à Hannovre

a été heureux & ma santé toujours bonne. Il ne nous est rien survenu en route qui soit digne de remarque, si ce n'est qu'en arrivant à Spandau nous trouvâmes le quart de la Ville en feu. Les flammes avoient gagné la principale Eglise, les cloches se fondoient & le métal couloit dans les rues. La maison de M. le Général de Derschau, chez le quel nous mîmes pied à terre, n'en étoit pas fort éloignée. Malgré la confusion, il nous reçut fort poliment, & nous offrit une collation où le vin de Champagne ne fut point épargné. Tandis que le jus de la treille couloit chez M. le Commandant, les Soldats vinrent à bout d'éteindre l'incendie, & nous poursuivîmes notre route. Je ferai bientôt à M. le Baron de Pöllnitz une petite description de l'accueil que nous avons reçu à Hannovre, & du genre de vie que nous y menons. Il ne manquera pas de vous communiquer ma Lettre. Je me contente donc de vous dire, cher Ami, que nous allons réguliérement deux fois par jour à Herrenhausen, pour y faire notre cour au Roi. Comme j'y joue rarement, je profite du beau tems pour me promener l'après diner dans les belles allées du jar-

din, ou pour m'asseoir dans un cabinet écarté. J'y vais rarement sans être muni d'un livre. C'est un excellent antidote contre la frivolité de la Cour. J'ai suivi votre conseil & Je me propose de faire une lecture systématique des Poëtes, des Orateurs, & des Historiens anciens, pour me former le goût. J'ai commencé par Homère, & je viens d'achever son Iliade aussi bien que son Odyssée. Comme je suis dans le cas de Henriette dans les femmes savantes, & que je n'entends pas le Grec je me suis servi de la Traduction Françoise de Madame Dacier. Mais, cher Ami, pardonnez à ma témérité l'aveu que je vais vous faire. J'ai eu bien de la peine a soutenir d'un bout à l'autre la lecture de votre Homère. C'est peut-être un blasphême aux yeux d'Apollon; mais pourquoi ce Dieu ne me favorise-t-il pas de ses influences! pourquoi n'échauffe-t-il pas mon imagination, au point que je puisse sentir & goûter toutes les beautés du Père de la Poësie épique, que tant de peuples & tant de savans personnages ont admirés depuis près de trois mille ans? A Dieu ne plaise que je veuille réveiller la fameuse dispute sur la préférence des Anciens

ciens ou des Modernes, ni vous répéter ici les idées, que M. de le Motte a déjà si habilement mis en œuvre dans ses Réflexions sur la Critique, où il combat contre Mad. Dacier pour les Modernes. Un de nos amis a dit, *que dans cette querelle Madame Dacier avoit disputé comme un savant poudreux, & M. de la Motte comme une femme spirituelle & aimable.* Mais il me semble que ce bel-esprit n'a pas dit tout ce qu'il avoit à dire, & qu'il est permis à un jeune audacieux tel que moi, dont le sentiment n'est d'aucune autorité, d'achever ses pensées. Au pis aller figurez-vous que c'est mon ignorance qui vous communique ses doutes & ses erreurs, pour engager votre savoir & votre discernement à les rectifier. Je ne risque pas que vous m'apostrophiez, comme Boileau apostropha Perrault sur le même sujet dans cette Epigramme.

Pour quelque vain discours sottement avancé
Contre Homère, Platon, Ciceron, ou Virgile,
Caligula partout fut traité d'insensé,
Neron de furieux, Hadrien d'imbécile.
Vous donc, qui dans la même erreur,
Avez plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces héros de la Gréce & de Rome:

 Per-

Perrault, fussiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

Vous êtes trop modeste & trop poli, pour prendre un ton si fort dictateur & un style si grossier. Au contraire, je suis fondé à croire que vous lirez les remarques suivantes avec quelque indulgence.

Je vous avancerai d'abord un grand paradoxe. Je commence à croire, *qu'un homme d'esprit, qui ne sait pas le Grec, jugera plus sainement du mérite d'Homère, qu'un savant qui a fait une étude pénible de cette Langue.* Tout ce qui, dans notre première jeunesse, a frappé notre imagination, excité nos premières idées, attiré notre respect ou occupé péniblement notre application, laisse toujours, jusques dans l'extrême vieillesse, des traces profondes dans notre esprit, qui y entretiennent une constante admiration & un hommage insensible. C'est ainsi que, dans tout le cours de notre vie, nous en revenons aux sentences simples de nos nourrices, que nous croyons nos Précepteurs & nos Professeurs des personnages presque infaillibles, que nous sommes constans aux préjugés de notre éducation, & c'est sans doute

doute des mêmes causes que dérive l'opiniâtreté de ceux, qui dans les fausses Religions sont fidèles à leurs dogmes erronnés. Les Langues mortes coûtent des peines infinies à apprendre, & pour peu que nous trouvions dans les Auteurs Grecs & Latins des pensées raisonnables ou brillantes, notre amour propre est si flatté de les comprendre, que, par une espèce de reconnoissance, nous les prenons d'abord pour sublimes, pour infaillibles. Ajoutons à cela que les Régens dans les Classes, & les Professeurs qui enseignent les humanités, en nous expliquant les Auteurs classiques, nous inspirent une espèce de vénération pour ces Auteurs, & nous y font remarquer souvent des beautés qui n'en sont pas, mais qui chez des Modernes seroient rangées dans la Classe des pensées fausses ou triviales. Que cette longue & universelle admiration de tous les peuples pour Homère ne nous en impose donc point. Elle n'a rien de merveilleux ni de concluant pour un esprit philosophique. Qu'un Monarque ordonne que, je ne dis pas le Paradis perdu de Milton, la Jérusalem délivrée du Tasse, la Louisiade du Camoens, la Henriade de Voltaire, mais ce qui est

bien plus fort, que le Roland furieux de l'Ariofte, les avantures de la belle Madelone de Provence, ou le livre de l'Efpiégle, foient confidérés dans fes Etats comme des Livres Claffiques, & qu'il établiffe des Profeffeurs pour les expliquer, & en faire fentir toutes les beautés, j'ofe vous répondre au nom de l'expérience que ces livres feront réimprimés cent fois, enrichis de notes & de commentaires, & admirés de fiècle en fiècle. Or il paroît par l'Hiftoire même, qu'Homère a été érigé en Auteur Claffique par des Décrets des Républiques Grecques, que plufieurs Villes fe difputoient l'honneur de fa naiffance, & entretenoient des Copiftes gagés pour tranfcrire fes Poëmes, & que tout audacieux qui auroit ofé critiquer ce Poëte, auroit paffé non feulement pour un Zoïle, mais couru rifque d'être profcrit par les Senats & mal traité par le peuple. Les premiers Romains jufqu'au tems d'Augufte n'avoient point d'autre Poëme épique, que ceux d'Homère, & ne faifoient pas grand cas des ouvrages d'efprit. Il n'eft donc pas fi furprenant qu'ils les aient goûtés. Les fiècles des Empereurs fuivans dégénerèrent fucceffivement pour le goût des Lettres,

tres, & l'admiration du moyen âge n'eſt pas une preuve bien ſûre du mérite d'un Ouvrage. Il me ſemble donc, que l'argument tiré de l'admiration conſtante de tant de ſiècles n'eſt pas auſſi concluant qu'on le diroit bien. Mais, il y a plus encore. Je ſuppoſe qu'Homère ait ſu parfaitement ſa Langue, & qu'il ait écrit dans un ſtyle admirable (quoi que le mêlange des différens dialectes grecs, qui règne dans ſes Poëmes ne laiſſe pas que de me paroître aſſez bizarre) mais comme la diction eſt aux penſées ce que l'habillement eſt aux hommes, & que chez le Vulgaire plus d'un perſonnage ordinaire eſt admiré par l'éclat du faſte qui l'environne, il ſe peut fort bien que le Vulgaire des Savans ſe laiſſe éblouir par le faſte & le fard du ſtyle d'Homère; au lieu qu'un homme, qui n'entend pas le Grec, voit pour ainſi dire, l'eſprit de ſe Poëte à nud & examine, en Scrutateur neutre & non prévenu, le corps de ſes penſées. C'eſt là, Monſieur, où je trouve beaucoup de remarques à faire. Permettez que je vous en communique les principales. Je ne ferai qu'effleurer la matière pour abréger, autant qu'il ſera poſſible, cette Lettre, qui

dégénére malgré moi en dissertation sous ma plume.

Pourquoi faut-il que les deux Poëmes d'Homère soient le modèle de tous les autres? Il me semble qu'ils se ressentent fort de l'imperfection, qui accompagne les premières productions en tout genre. Croyez vous qu'il seroit impossible d'imaginer tout un autre plan, ou de changer & de perfectionner celui de ce premier Inventeur? En vérité si les longues Episodes rêitérées à chaque instant; les harangues ou plutôt les sermons qui ne finissent point dans les assemblées du conseil, & qui sont aussi déplacées que peu naturelles à la tête d'une armée, où la multitude, qui occupe au moins une lieue de distance, ne sauroit les entendre; la répétition assommante des mêmes idées & des mêmes situations, l'intervention continuelle des Dieux, lorsque les Héros font des étourderies, si, dis-je, toutes ces choses, qui forment le tissu des Poëmes d'Homère, font de l'essence de l'Epopée, je vous avoue qu'un Poëme épique me paroît un Conte digne d'amuser les Enfans, & que les gens sensés feroient fort à plaindre, s'ils étoient obligés de puiser les leçons de la sagesse dans une four-

ſource pareille, & de s'inſtruire en s'ennuyant ſi cruellement.

Madame Dacier eſt ſi fort imbue du mérite de l'Auteur, qui lui a donné tant de peine à traduire, qu'elle s'écrie à tout moment dans ſes notes aux endroits où Homère dit quelques fois de vraies pauvretes : *Quelle Poëſie, quelle divine Poëſie!* & qu'elle ſoutient dans ſa Préface, d'après Vellejus Paterculus, *qu'Homère n'a eu perſonne avant lui qu'il ait pu imiter, ni perſonne après lui qui ait pu le ſuivre*; & un moment après, *qu'il n'y a jamais eu de Poëte qui ſe ſoit élévé à la hauteur d'Homère, ni qui ait même connu ſon art.* Si l'on peut appeller art les productions d'un cerveau échauffé, qui révoltent à chaque inſtant le bon ſens, il me ſemble, qu'il n'eſt pas ſi malheureux pour l'humanité que cet art ſoit perdu, ſi tant eſt qu'il le ſoit. Liſez, je vous en conjure, la Préface que Madame Dacier a miſe à la tête de l'Odyſſée, & voyez quel raiſonnement la prévention & l'eſprit de parti peuvent faire faire à une femme d'ailleurs fort habile. Après avoir entaſſé une foule de mauvais argumens l'un ſur l'autre, pour juſtifier ſon divin Homère, elle fait une ſortie

ſur M. Perrault, & étant convenue que *c'étoit un homme d'eſprit, un bon Auteur, qui avoit d'ailleurs toutes les qualités qui forment l'honnête homme & l'homme de bien*, elle le comble d'éloges, mais finit par dire que *toutes ces bonnes qualités étoient effacées ou offuſquées par un ſeul defaut*; & quel défaut? Le croirez-vous? Il ne goûtoit pas Homère, il oſa même le critiquer. Crime horrible, qui ternit tous les talens & toutes les vertus d'un honnête homme! Au nom de Dieu, Monſieur, ne penſez pas ſur mon ſujet à la Dacier, mais aimez-moi toujours. Je ne vous ai propoſé juſqu'ici mes doutes qu'en gros, mais j'aurai l'honneur de vous développer une autre fois mes raiſons dans un plus grand détail. Saluez tous nos amis communs, & croyez moi ſans réſerve &c.



LET-

LETTRE XVI.

AU MEME A BERLIN.

à Hanovre le 30. *Juillet* 1740.

VOus voulez donc, Monſieur, que je continue à vous communiquer mes idées ſur Homère, & vous ſuſpendez votre jugement juſqu'à ce que vous en ayez vu la concluſion. Je vais vous obéir, mais c'eſt en tremblant; quoi que je me flatte que ces remarques ne ſeront jamais vues par d'autres yeux que les vôtres. Mais ſi, contre mon intention, elles venoient à transſpirer, & que même on les trouvât peu juſtes, j'attends de l'équité du Public un jugement moins ſévère, que celui des Partiſans outrés de l'Antiquité contre l'honnêteté & l'eſprit de leurs adverſaires.

Examinons d'abord la Fable de l'Iliade & celle de l'Odyſſée. Le ſujet de la première eſt *la Colère d'Achille*, qui ſe „ querelle avec Agamemnon pour ſa

„ Maitresse, & s'en va bouder dans un
„ endroit écarté. Les ennemis profitent
„ de leur dissension, & remportent quel-
„ ques avantages; mais les deux Chefs
„ s'étant raccommodés, ils chassent leur
„ ennemi commun ". Dans l'Odyssée
c'est „ Ulysse qui est éloigné de son pays.
„ Son absence cause de grands désor-
„ dres dans sa famille; mais, après plu-
„ sieurs années de travaux, il arrive
„ chez lui, tue ses ennemis & rétablit
„ ses affaires ". Je conviens qu'il fal-
loit tout l'art d'Homère pour faire de
ces minces sujets ce qu'il en a fait; mais
qu'avoit-il besoin de les choisir? L'His-
toire & la Fable ne lui en offroient-elles
pas de son tems de plus grands & de
plus pathétiques? Comparez à ces mê-
mes sujets ceux qu'ont traités les Poëtes
épiques modernes, & jugez ensuite sans
prévention. Prenez un Milton qui vous
retrace la perte du Paradis & de l'im-
mortalité, objet qui intéresse tout le
genre humain de la maniere du monde la
plus essentielle, objet qui porte avec soi
toutes ses beautés, sans qu'il soit besoin
de les emprunter des épisodes ou d'au-
tres ornemens recherchés, objet enfin où
le Poëte devenoit pour ainsi dire le pein-
tre

ture du Paradis terrestre, & de toutes les beautés de la nature. Le Camoens nous présente la découverte d'une nouvelle route, d'un nouveau pays & presque d'un nouveau monde, à l'aide du grande art de la navigation, & cette découverte devient la source de la communication & du commerce des deux principales parties de la terre habitée. Le Tasse nous dépeint la Ville de Jérusalem, qui forme un objet de la plus profonde vénération pour tous les peuples qui portent le nom de chrétiens, ou le Sauveur du monde est expiré sur la croix pour la rédemption du genre humain, délivrée du joug des Mahométans. M. de Voltaire nous trace le modèle des Rois & des Héros dans la personne de Henry IV. un des plus grands Monarques du monde, qui par ses vertus & ses exploits devient à la fois le père & la vainqueur de ses propres sujets. Voilà ce me semble des sujets magnifiques, qui sont dignes de la majesté de l'Epopée.

Venons à l'Invocation: je ne veux pas examiner si elle est essentiellement nécessaire au Poëme épique ou non; mais il me semble que celles que fait Homére ont dû produire un étrange effet sur l'esprit

prit de ses Contemporains. Il commence ainsi son Iliade : *Déesse chantez la Colère d'Achille fils de Pélée &c.* & son Odyssée, *Muse, contez-moi les avantures de cet homme prudent, qui après avoir ruiné la sacrée Ville de Troye, fut errant plusieurs années en divers pays &c.* Dans le tems que ce Poëte écrivoit ceci, la Religion payenne dominoit par tout le monde connu, & par conséquent les noms de Déesse & de Muse devoient réveiller dans l'esprit des payens d'autres idées que dans le nôtre, qui envisageons leurs divinités comme fabuleuses. Que diroit-on si aujourd'hui un Poëte commençoit ainsi son Poëme. *Sainte Vierge, chantez la colère de Charles XII. fils de Charles XI.* ou, *Sainte Géneviéve contez-moi les avantures de cet homme prudent, qui, après avoir ruiné les Villes d'Italie & d'Allemagne, rétablit l'Empire d'Occident &c.* Et quelle Déesse encore est-ce qu'Homère invoque dans l'Iliade ? Il me semble que Madame Dacier l'ignore, & que la chose méritoit bien d'être nommée.

Je crois que la marche du récit dans un Poëme doit être différente de la marche du récit dans une Histoire ; mais dans l'un & dans l'autre la curiosité naturelle

du

du lecteur eſt impatiente d'arriver au dénouement. Peut-être cette curioſité eſt-elle encore plus ardente pour une action ſimple expoſée dans un Poëme, que dans une Hiſtoire ſuivie, ou un grand nombre de faits ſe ſuccèdent. Il faut donc, je penſe, prévenir dans le Poëme la ſécheresſe de la narration par des épiſodes, des allégories, des maximes morales, des harangues, des comparaiſons &c. mais tous ces ornemens demandent à être ſemés avec ſobriété, & non pas répandus à pleines mains. Or, il me ſemble que dans les Poëmes d'Homère, l'action principale eſt noyée dans les épiſodes & les digreſſions. L'attention du lecteur n'eſt pas réveillée & ſuſpendue, mais ſon impatience eſt miſe à la torture, il ſouffre, le fil de la narration eſt tellement interrompu par ces vains embelliſſemens, qu'il n'y a pas de mémoire aſſez heureuſe pour pouvoir ſe rappeller les évenemens de ſi loin. Appellez-vous cela des beautés eſſentielles à l'Epopée? Sont ce des perfections? Sont-ce des défauts? Je n'en ſai rien. Déſillez, Monſieur, mes yeux ſi je ſuis aſſez aveugle pour le méconnoître. Mais je gagerois bien que, jamais homme d'eſprit n'a pu

lire

lire de nos jours les Poëmes d'Homère d'un bout à l'autre ſans ennui.

Encore ſi toutes ces métaphores, ces allégories, ces comparaiſons étoient variées, nobles, gracieuſes; mais non, je vois le bon Homère tomber à tout moment dans les répétions, dans le bas & le trivial. Si j'écrivois une diſſertation, je vous citerois trente de ſes vers où règne la même idée, & où je prévois que dans l'original il a employé juſqu'aux mêmes expreſſions. Il dit vingt fois tantôt de ſes Héros & tantôt de ſes Dieux, *après qu'ils eurent bien mangé & bien bu*, ils firent telle ou telle choſe. *La belle Junon aux yeux gris* revient à tout bout de champ, & cinquante redites pareilles. Je n'ignore pas que les défenſeurs d'Homère obſervent, que tout lecteur judicieux doit ſe tranſporter en idée dans le ſiècle, & dans le pays où vivoit ce Poëte, & juger de ſes penſées & de ſes expreſſions ſur les modes, ſur les mœurs & ſur les uſages de ces tems réculés, qui diffèrent totalement des nôtres. Mais, cher Ami, ma critique ne tombe pas ici ſur des images & des comparaiſons, qui ſont priſes de certains objets dépendans de l'inconſtance des uſages & des coutumes,

mais

mais sur celles qui sont puisées dans la nature, & qui restent les mêmes dans tous les tems & tous lieux. Regardez, je vous prie, un boeuf ou un ane, & voyez si de ces animaux lourds, malpropres, stupides, un homme de bon sens pourra jamais faire une allusion raisonable & élégante à un Héros ou à un Dieu. Mais supposé que ces comparaisons & ces images eussent été nobles & brillantes du tems d'Homère, elle ne le sont sûrement pas de nos jours. Je permets aux Contemporains de ce Poëte de les avoir trouvées sublimes, pourvu qu'on me permette de ne pas les trouver telles trois mille ans après, & que vivant dans des tems plus éclairés, & sous d'autres moeurs, j'ose dire que je n'y trouve ni amusément ni instruction. Il me semble qu'en faisant intervenir des Dieux & des Héros dans un Ouvrage de quelque nature qu'il puisse être, dans quelque Religion ou dans quelque siècle qu'on puisse l'écrire, il ne faut point les faire radotter, ni leur attribuér des moeurs de forçats, des maniéres de porte-faix, & des sentimens de pirates ou de flibustiers. Mad. Dacier a raison de remarquer qu'un Poëte ne sauroit faire parler aux Dieux

Dieux que le langage des hommes, parce que nous n'en connoiſſons point d'autre; mais au moins ne faut-il pas leur faire tenir le langage du plus bas peuple. Il faut les faire parler comme Mrs. Corneille, Racine, Voltaire, Crebillon, Fenelon & quelques autres ont fait parler leurs Héros & leurs Demi-Dieux.

M. de Voltaire dit, dans ſon Eſſai ſur le Poëme épique „ Quant à ce qu'on
„ appelle groſſiéreté dans les Héros
„ d'Homère, on peut rire tant qu'on
„ voudra de voir Patrocle au neuviéme
„ Livre de l'Iliade mettre trois gigots
„ de mouton dans une marmite, allumer
„ & ſouffler le feu, & préparer le di-
„ ner avec Achille: Achille & Patrocle
„ n'en ſont pas moins éclatans. Charles
„ XII. Roi de Suede a fait ſix mois ſa
„ cuiſine à *Demir-Tocca* ſans perdre rien
„ de ſon héroïſme, & la plupart de nos
„ Généraux, qui portent dans un camp
„ tout le luxe d'une cour efféminée, au-
„ ront bien de la peine à égaler ces Hé-
„ ros qui faiſoient leur cuiſine eux-mê
„ mes &c.

Je conviens qu'Achille & Charles XII. feroient toujours des Héros très reſpectables.

tables quand même le premier auroit mis des gigots de mouton dans la marmite, & le second des chappons à la broche, mais si un de ces grands hommes devoit me fournir le sujet d'un Poëme héroïque, je me trouverois très ridicule si j'y mettois des anecdotes si petites & peu intéressantes sur leur vie privée, & je permettrois à tous mes lecteurs ou de rire à mes dépens, ou du moins de s'ennuyer en lisant de pareils traits.

Il me semble encore que Mad. Dacier & les autres admirateurs d'Homère, n'ont pas toujours le tact assez fin pour distinguer dans leur Poëte le gigantesque du sublime. Quand Jupiter par un seul éternuement fait trembler tout l'Olympe; quand un autre Dieu, pour se transporter d'un lieu à un autre, fait trois pas, & qu'au quatrième il arrive au bout de la terre, je ne vois là rien de plus sublime que dans les contes des Fées, où l'homme à la barbe bleue avoit des bottes, avec lesquelles il faisoit sept lieues à chaque enjambée. Dans la plupart de ces traits, qui passent pour si sublimes, & en général dans plusieurs des plus belles inventions d'Homère, le vraisemblable & même la possibilité physique ou

morale me paroiſſent être violés. Liſez, je vous en conjure, la deſcription qu'il fait au Livre XVIII. de l'Iliade du bouclier d'Achille, & jugez s'il eſt poſſible que toutes les avantures qu'il débite aient pu être gravées ſur un bouclier, quelque grand qu'on ſe le figure; & quand par l'art de Vulcain la choſe auroit été poſſible, un pareil bouclier, gravé en pieds de mouches, pour être vu de loin auroit fait une pièce d'armure de fort mauvais goût & fort ridicule. Il faut avoir l'imagination ou trop ſtérile, ou trop échauffée pour placer ſi mal les Hiſtoires qu'on veut rapporter, & les ornemens dont on veut embellir ſon ouvrage. Voyez avec combien plus de goût & de vraiſemblance le Taſſe a placé la peinture des Amours d'Achille, d'Hercule & d'Omphale, d'Antoine & de Cléopatre &c. ſur les portes du Palais d'Armide, par leſquelles Renauld étoit obligé de paſſer pour arriver à ce cabinet ou l'attendoit ſon amante.

J'aurois encore beaucoup d'autres remarques à vous faire ſur Homère, mais je ceſſe, parce que mon deſſein n'eſt ni d'entamer une diſpute, ni d'écrire une diſſertation. Je n'en ai peut-être déjà

que

trop dit. Permettez-moi de finir par la seule réflexion, qu'il faut toujours se défier un peu du mérite foncier d'un Auteur, qui met ses partisans si fort en frais de subtilités, & qu'il faut tant d'art à justifier. Il est clair du moins que la beauté de son ouvrage n'est pas frappante, ni universelle aux yeux de tout le monde, & les inégalités manifestes qui se trouvent dans les Poëmes d'Homère ont donné naissance, depuis long tems, à ce proverbe si connu.

Interdum dormitat bonus Homerus.

De tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire jusqu'ici contre ce Poëte, n'en concluez pas, cher Ami, que je vous veuille le moindre mal de m'avoir recommandé cette lecture. Bien au contraire je vous en ai une grande obligation; je suis charmé de connoître lés arts dans leur origine, & avec leurs premières imperfections. Il faudroit d'ailleurs être dépourvu de goût & de discernement, pour ne pas trouver une infinité de beautés réelles dans Homère. On doit en convenir avec la même bonne foi qu'on doit remarquer ses défauts. J'ad-

mire

mire les endroits sublimes que je rencontre dans ce Poëte, j'en suis enchanté, mais je me moque de l'enthousiasme de ses adorateurs aveugles, qui cherchent à pallier tout ce qu'il y a de repréhensibles, & qui réfusent ouvertement l'esprit & la probité à ceux qui ne veulent pas prendre le mauvais & le médiocre pour du beau & du magnifique. Dites-moi, de grace, si j'ai tort ou raison. Votre jugement a tant d'autorité sur mon esprit que vous me trouverez prêt à m'y soumettre. Je conviendrai volontiers que l'erreur est l'apanage de l'humanité, & surtout d'une humanité aussi novice que la mienne.

J'ai l'honneur d'être en attendant votre reponse.

MONSIEUR.



LETTRE XVII.

A M. LE BARON DE PÖLLNITZ A BERLIN.

à Hannovre le 6 d'Août 1740.

MONSIEUR.

VOilà donc le Roi de retour de Konigsberg en Prusse! Je vous rends bien des graces de la relation que vous avez eu la bonté de m'envoyer du voyage de sa Majesté. Je l'ai fait lire ici à quelques personnes de mérite, qui ont été enchantées des marques de clémence & de grandeur d'ame que le Roi a donné par tout, & de la manière ingénieuse dont vous racontez tous les faits & toutes les cérémonies remarquables, qui ont accompagné la prise des hommages. Cette description intéressante est presque une suite de vos Mémoires, qui font les délices des gens du monde. On n'est plus surpris de ce que le Roi ne se soit

pas fait couronner. Frederic premier Roi de Pruſſe eut de bonnes raiſons pour s'aſſervir à cette cérémonie; mais ſes Succeſſeurs reçoivent la couronne des mains de la Providence, & ne la prennent pas de celles de leurs ſujets. Ils ſe contentent de faire prêter aux troupes, à la nobleſſe, aux peuples le ſerment de fidélité. Mrs. Dacier, Médailleurs de Geneve, viennent de frapper une très belle & grande médaille qui ſe rapporte à cette idée. Elle eſt en bronze; on y voit d'un côté le buſte du Roi avec l'inſcription ordinaire de *Fridericus II. Rex Boruſſiæ*. Et dans l'exergue la Diviſe de S. M. *Pro patria & pro gloria*. Le revers repréſente la Ville de Konigsberg, au deſſus de laquelle un Aigle plane dans les airs, avec ces mots: *Rex natura*.

Le Roi, qui n'aime pas les cérémonies, eſt, je crois, fort charmé d'être débarraſſé de celle-ci; mais il en eſſuyera encore quelques unes dans ſon voyage de Weſtphalie, de Cleves & de Weſel. Tous ces voyages forment autant de ſemeſtres pour vous autres Courtiſans. Votre eſprit, votre corps & vos jarrets doivent ſe trouver aſſez bien de ces

inter-

intervales de repos. Pour amuſer votre loiſir permettez, Monſieur, que je vous faſſe un petit récit de notre ſéjour d'Hannovre. Il ne ſçauroit vous être tout à fait indifférent, puiſque vous vous intéreſſéz à mon ſort, & que vous connoiſſez les principaux Acteurs qui brillent ſur ce théatre.

A peine Frederic Guillaume avoit-il fermé les yeux que nous vîmes, s'il vous en ſouvient, arriver à Berlin M. le Baron de Munchhauſen, premier Miniſtre du Roi d'Angleterre, dans ſon Electorat d'Hannovre, pour s'acquiter, de la part de S. M. Brittannique, d'un compliment de condoléance & de félicitation au nouveau Roi, ſur ſon avènement au trône. Cette arrivée étoit ſi ſoudaine, que M. de Munchhauſen n'en pouvoit avoir reçu l'ordre de Londres dépuis le décès du feu Roi. Nous jugéames donc, que l'Envoi de ce Miniſtre avoit été ordonné, auſſitôt qu'on avoit ſu en Angleterre la maladie dangereuſe du Monarque de Pruſſe, & cette attention ſi marquée faiſoit conjecturer, que la Cour de Londres cherchoit à prévenir la nôtre par tant de politeſſe, pour effacer juſqu'au ſouvenir de cette inimitié perſon-

 nelle

nelle qui avoit ſubſiſté dès la première jeuneſſe entre Frederic Guillaume & le Roi de la Grande Brétagne, & qui avoit mis ſouvent leurs Miniſtres dans de grands embarras. On m'a raconté que cette antipathie naturelle, qui eſt pire que la haine, a ſouvent donné lieu à de ſi grands éclats, qu'un jour les deux Monarques, à l'exemple de l'Empereur Charles-Quint & du Roi très Chrêtien, François premier, conçûrent le deſſein ſingulier de ſe battre en duel; que le Roi George avoit déjà choiſi le Brigadier Sutton, pour ſon Sécondant, & le Roi de Pruſſe le Colonel de Derſchau; que le territoire de Hildesheim avoit été choiſi pour le lieu du Rendez-vous, que S. M. Britannique ſe trouvoit alors à Hannovre, & que S. M. Pruſſienne étoit venue juſqu'à Saltzdahl, près de Brunſwick; que le Baron de Borck, qui avoit été Miniſtre de Pruſſe à Londres, & qu'on venoit de renvoyer de cette Cour d'une manière fort diſgracieuſe, étant arrivé auprès du Roi ſon Maître à Saltzdahl, le trouva dans une colère ſi violente, qu'il ne jugea pas à propos de la heurter de front, mais que, pour gagner du tems, il feignit d'approuver le combat ſingulier

lier que ce Prince projettoit, qu'il s'offrit même d'être porteur du cartel; mais qu'étant rentré une heure après dans l'appartement du Roi, il prit la liberté de lui dire „ Sire, je conviens que la querelle de votre Majesté ne doit se vuider que par un duel, &, s'il m'est permis de le dire, de gentil-homme à gentil homme, mais votre Majesté sort d'une maladie dangereuse, sa santé a encore tous les symptomes de la convalescence; si le malheur vouloit qu'Elle eut une rechûte la veille du combat, ou au moment de l'action même, que diroit le monde, & quel triomphe pour le Roi d'Angleterre; comment n'empoisonneroit-il pas cet accident; quel soupçon odieux ne pouroit-il pas jetter sur la valeur de V. M. & ne croit-elle pas qu'il vaudroit mieux d'attendre une quinzaine de jours pour bien raffermir sa santé? Le Roi, dit-on, goûta, quoi qu'avec peine, ces raisons, le cartel ne fut point envoyé, les Ministres de part & d'autre gagnerent du tems, la colère s'évapora mutuellement, & la brouillerie fut appaisée l'année d'après.

Je puis vous assurer, Monsieur, que

nous n'avons pas rencontré ici les moindres vestiges de cette ancienne animosité entre les Maisons de Prusse & d'Angleterre ; il semble qu'elle ait été enterrée dans la tombe de Frederic Guillaume. Nous ne trouvons à Herrenhausen que politesses & prévenances. Il semble qu'on cherche à s'unir étroitement & sincèrement avec nous, &, si je ne me trompe, on seroit charmé de serrer ces nouveaux liens par un mariage, entre le Prince de Prusse & la Princesse Louise d'Angleterre, dont on ne parle qu'avec ravissement.

A peine avions nous mis pied à terre à l'Hotel de Londres, où nous trouvâmes nos appartemens préparés, que M. le Comte de Trouchses envoya le Capitaine de Queis à Milord Harrington, Secretaire d'Etat d'Angleterre, & à M. de Munchhausen pour leur faire annoncer son arrivée. Ce dernier vint une heure après faire visite à toute l'Ambassade, parla avec beaucoup de cordialité à M. le Comte, lui conseilla de ne point déployer son caractère d'Ambassadeur, dont il avoit le créditif en poche, pour ne pas s'asservir à un cérémonial trop génant, mais de se tenir une couple de

jours

jours tranquille chez lui, d'y recevoir les visites de toute la Cour, & de se préparer à son audience publique, qu'il lui promit pour le troisième jour. Le Comte suivit son conseil. Le lendemain nous prîmes nos habits noirs, & nous reçumes en effet la visite de tous les Ministres, Généraux, Courtisans, & de tout ce qu'il y a de distingué à Hannovre. Nos chambres ne désemplissoient point: c'étoit une procession continuelle: j'en fus excédé. Le jour même de l'audience S. Ex. Mr. de Munchhausen vint nous prendre avec les Carosses du Roi qui étoient magnifiques. Il s'assit avec M. le Comte de Trouchses dans le premier; dans le second étoient deux Cavaliers Hannovriens. Le grand Carosse drappé du Comte suivoit attelé de six chevaux, & précédé de deux Coureurs. Les Pages étoient sur le devant, & deux de nos Cavaliers d'Ambassade dedans. Puis venoit le second Carosse drappé du Comte avec le troisième Cavalier, & enfin le mien dans lequel je m'ennuyois seul. Quelques Carosses vuides des principaux Ministres fermoient la marche. Aux portes de la Ville & de l'entrée de la Cour du Château de Herrenhausen, les

gardes prirent les armes, les Officiers saluèrent & firent battre aux champs.

On nous conduisit dans une Antichambre, où nous trouvâmes toute la Cour assemblée dans un deuil presque aussi profond que le nôtre. M. le Comte de Trouchses avoit une perruque immense, & un manteau noir trainant de plusieurs aunes, ce qui donnoit, à cette machine haute de six pieds, l'air le plus lugubre & le plus singulier qu'on puisse se figurer. Au bout d'un quart d'heure, Milord Harrington vint nous introduire à l'audience. Les portes de la salle s'ouvrirent & nous y vîmes le Roi de la Grande Bretagne dans toute sa gloire. Il portoit un habit violet, & son grand ordre de la jarretiére. Le Comte de Trouchses lui fit son compliment, & lui remit son crédidif avec beaucoup de grace, & d'un air de dignité, mais il n'eut pas le tems de haranguer beaucoup; car le Roi l'interrompit, & lui répondit avec toute la bonté possible, & lui parla ensuite d'un air de cordialité qui enchanta tout le monde. Sa Majesté ne put assez admirer sa contenance grave & sérieuse; & Elle lui dit tout bas en souriant: *M. le Comte, à vous voir dans cet accoutrement*

ment, on diroit que vous êtes au désespoir de la mort de votre Maître. Nous fûmes présentés ensuite au Roi, qui nous dit à chacun quelque chose de gracieux & d'obligeant. En sortant de la salle d'audience, M. le Comte quitta son manteau & peu après on se mit à table. M. le Comte eût l'honneur de manger avec sa Majesté, & pour nous on nous servit un excellent diner à la table du Maréchal. Le Roi s'étant levé, on nous fit rentrer, dans la Salle à manger de S. M. où nous trouvâmes une foule de Courtisans les plus qualifiés, qui nous reçurent le verre en main. Le grand Echanson étoit à son poste, c'est-à-dire, au buffet & exerçoit les fonctions de sa Charge, en nous accablant de la meilleure grace du monde d'une infinité de rasades. Après cette cérémonie germanique on nous présenta le caffé, & ensuite on nous mena dans le grand & beau jardin. Ce jardin est plus superbe que gracieux. Les allées en sont larges & les charmilles, hautes & belles. Il y a des fontaines, des bassins, & des jets d'eau admirables. Le grand jet d'eau du milieu est le plus beau du monde entier; il a 2 pieds de diametre, & s'éleve ordinairement à 80

pieds de hauteur; mais quand toutes les pompes agissent, on peut le porter à 120. pieds d'élevation. J'en ai été témoin oculaire, le jour que le Roi montra à Mad. la Duchesse de Dorset cette gerbe unique, qui pousse ses eaux avec une impétuosité extrême en l'air, & les fait retomber comme une montagne liquide & transparente, surtout dans les jours calmes. Le bassin, quoi que grand, n'est pas d'une étendue assez proportionnée; il règne dans les jardins trop d'uniformité, & ils n'ont point de vue. Le théatre de verdure en forme une des plus belles pièces.

Après la promenade, il y eut Comédie Françoise. La troupe est fort bonne. Mlle. la Vois, Mlle. Amoche, en sont les meilleures Actrices, & Mrs. Serigni & du Clos les meilleurs Acteurs.

Au sortir de la Comédie le Roi alla faire encore un tour de promenade. Toute la Cour le suivit. Nous soupâmes à Herrenhausen, & vers minuit nous retournâmes à Hannovre, fort satisfaits de l'accueil gracieux que le Monarque & toute sa Cour nous avoient faits.

Les jours se passent ici dans une uniformité presque semblable à celle d'un

couvent. On va tous les matins à onze heures, & tous les soirs vers six à Herrenhausen par une Allée de tilleuls, qui ne finit point, où la chaleur est excessive, & où deux fois par jour, nos habits noirs & nos Carosses drapés sont abimés par une nuée de poussière. Le Roi mange à tour de rôle avec les mêmes visages, fait tous les soirs une partie d'hombre avec les mêmes personnes, & soupe & se couche. Il y a deux fois par semaine Comédie Françoise, & les autres jours sont consacrés au jeu dans la grande galerie; de manière que si S. M. restoit constamment à Hannovre, on pourroit faire une espèce d'Almanac pour dix ans, & prédire d'avance les plats qui seroient servis chaque jour sur sa table, les occupations qu'elle auroit & les amusemens auxquels elle se destineroit. Malgré cela je ne m'ennuye pas un instant ici. Les premiers jours se sont passés à recevoir & à rendre des visites. Je suis fort souvent invité à diner ou à souper chez les principaux de la Ville; je me promène, je mange, je bois, je dors, je lis, j'écris, je fricasse l'amour, je négocie, je fais mes relations, je chiffre & déchiffre. Ajoutez à cela nos

courses de Herrenhausen, & vous verrez qu'il y a bien là dequoi occuper un honnête homme.

Je trouve d'ailleurs, parmi les Courtisans d'ici, un assez bon nombre de gens d'esprit & de mérite, dont la conversation me plait & m'instruit. Il n'y a outre cela ni grand, ni petit Prince en Allemagne, qui n'envoye à S. M. Britannique un Ministre, pour la complimenter sur son heureuse arrivée dans ses Etats héréditaires. Les étrangers abordent aussi de tout côté, mais ce sont la plupart des oiseaux de passage, qui disparoissent au bout de quelques jours, de manière que Herrenhausen ressemble à un colombier, ou si vous voulez à une lanterne magique, où les objets se succèdent & passent rapidement devant les yeux du Spectateur.

On fait en général très grande chère à Hannovre, mais surtout chez M. le Grand Drossart de B. C'est un grand homme, bien fait, d'un extérieur agréable, qui a beaucoup d'esprit & encore plus de richesses. Il fut employé autre fois, comme Envoyé du Roi d'Angleterre pour l'Electorat d'Hannovre à Paris. Au retour de son Ambassade il eut le

mal-

malheur qu'un cheval par une ruade lui creva un œil. Le coup avoit été si violent, que les nerfs & les muscles de l'autre œil furent foulez en même tems. Cette correspondance lui fit souffrir des douleurs inexprimables, & il se vit obligé, par ordre des Médecins, de tenir un régime de vie très exact, qui lui fut plus pénible que ses souffrances mêmes. Le bon œil malgré cela périclitoit de jour en jour, & enfin son oculiste lui déclara qu'il étoit impossible de sauver cet œil, qu'il alloit perdre en peu tout à fait la vue, mais qu'il seroit délivré de ses douleurs, & qu'il pourroit jouir alors des plaisirs de la table comme à l'ordinaire. Cette nouvelle le mit au comble de la joie, il règla toutes ses affaires tant qu'il voyoit encore, se fit montrer toutes les curiosités, accommoda & meubla sa maison, & attendit l'éclipse totale de sa vue avec la même impatience, qu'un autre en auroit attendu le recouvrement. Enfin ses vœux furent exaucés. Il perdit son autre œil avec ses douleurs, & dès ce moment il recommença à jouir de la vie. Se trouvant sans femme & sans enfans, il destina une grande partie de ses revenus à sa table. Elle est réguliére-

 ment

ment de douze couverts, & servie avec autant d'abondance que de délicatesse. Il semble que par la perte de sa vue ses autres sens se soient fortifiés. Il a le tact, l'ouie & le goût d'une subtilité étonnante. Son grand plaisir est de porter des santez & des grands verres à ses convives, & ceux-ci sont obligés de lui faire raison. Ses domestiques lui apportent toujours ce grand verre, avant que de le présenter aux convives, il le touche extérieurement du bout des doigts, & par un certain degré de froid, qui pénétre à travers des pores du cristal même, il distingue parfaitement jusqu'à quelle hauteur le verre est rempli. S'il n'y a pas assez de vin, il en fait ajouter. Il retient exactement le menu de sa table, l'arrangement des plats, les places des convives, au point qu'on seroit tenté souvent de croire qu'il voit clair. Il parle beaucoup & agréablement; il se promène à cheval avec un écuyer à son côté; il s'habile avec goût & propreté. Enfin on diroit que la perte de la vue est un objet de peu de conséquence pour lui, & qu'il a eu autrefois les deux yeux presque de trop.

Je

Je m'amuſe quelques fois à voir les curioſités de Hannovre & des environs. La Bibliothèque eſt nombreuſe & fort bien choiſie; les écuries du Roi ſont belles & les chevaux ſuperbes. Le tombeau des anciens Electeurs, dans l'Egliſe du Château, mérite d'être vu. Le corps du Roi George I. qui mourut à Oſnabruck en 1728. y eſt dépoſé dans un cercueil d'argent fort bien travaillé. Le Château, quoi qu'aſſez vaſte, n'eſt que de charpente. Les appartemens n'en ſont que médiocres & les meubles d'un goût antique. Les jardins du Comte de Platen, à Linden tout près de la Ville, ſont delicieux. La ſalle d'Opera eſt charmante. On dit que nous y aurons un bal maſqué dès que le Roi ſera rentré en Ville. Les revues des troupes ne ſe feront qu'apres la récolte des grains. C'eſt un effet de la bonté du Roi, & de ſa ſolicitude paternelle pour ſes Sujets de la campagne. On attend la Cour de Caſſel vers ce tems à Hannovre. Tu Dieu que nous alons avoir de plaiſir! Autant vous en pend à l'oreille, Mon cher Baron, dès que le Roi notre maître ſera revenu de ſes courſes; car on dit que Berlin va être d'un brillant infini

ces

cet hyver. Qui ſait ſi les ordres de S. M. ne m'y rappelleront point vers ce tems? Je ſerois charmé de pouvoir vous y embraſſer, & vous témoigner de vive voix toute l'eſtime que je vous porte; mais, ſi je n'ai pas cette ſatisfaction, permettez moi de vous aſſurer de tems à autre par écrit, que perſonne au monde n'eſt plus parfaitement que moi.

MONSIEUR.



LETTRE XVIII.

A MADAME DE BR. . . A BERLIN.

à Hannovre le 19. *Août* 1740.

MADAME,

J'Ignore quel fut le grand homme qui inventa les postes, mais je sai que le genre humain lui a les plus insignes obligations. Sans ce secours quel seroit, par exemple, le sort d'un galant homme, qui est forcé par sa destinée de vivre éloigné de l'objet qu'il adore? C'est au moins un lénitif pour le désespoir amoureux. Je conviens cependant que le remède est bien foible, & que tout amant qui aime dans les règles peut dire avec M. de Voltaire à sa Maitresse.

Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un souris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,

Qui

Qui meurt d'amour, qui te plait, qui t'adore
Qui pénétré de cent plaisir divers,
A tes genoux, oubliant l'Univers,
Parle d'amour & t'en reparle encore:
Mais malheur à celui qui sent cet aiguillon,
Et ne peut t'en parler que par le postillon!

Mais je n'oserois, Madame, faire une application générale de ces vers à la situation ou je me trouve vis à vis de vous. Je suis bien ce mortel amoureux, qui ne peut vous exprimer ses tendres sentimens qu'à l'aide d'une valise, mais je n'ai jamais été ce fortuné mortel qui ait eu le bonheur de vous plaire, & auquel vous ayez permis d'oublier l'Univers à vos genoux. Tout ce que j'ai pu faire c'est de l'oublier en lisant votre charmante Lettre, qui est divinement bien écrite, & à la quelle il ne manque pour être parfaite que quelques nuances de tendresse humaine.

Vous voulez, Madame, que je vous fasse le portrait de Miladi Yarmouth, & que je vous dépeigne les principales beautés d'Hannovre. Soyez persuadée qu'il n'en est point, dont les charmes ayent pu effacer de mon cœur les traits que j'ai emporté de Berlin, & qui y restent

tent profondément gravés. Il faut cependant vous faire un aveu. S'il étoit permis aux mortels de convoiter les biens que possedent les Dieux, je ne crois pas qu'un homme, qui a un cœur sensible & du goût, put s'empêcher d'aimer la Comtesse de Yarmouth. Ce n'est ni une beauté printanière, ni une beauté parfaite; mais elle possède des attraits, qui sont au dessus de la beauté même. Elle a le visage rond, les yeux grands, d'un beau bleu & fort touchans, le nés & la bouche bien formés, de même que le menton, la dentelure réguliére, le rire doux & agréable, le tein blanc & uni, pas trop de couleur, les cheveux cendrés; la gorge admirable, les mains belles & potelées, les pieds petits. Elle est très bien faite, sa taille est précisément médiocre, mais si je ne me trompe elle incline à prendre un peu d'embonpoint. Le tout ensemble fait une femme dont la figure plait au premier coup d'œil, mais son ame me paroît encore infiniment plus belle que sa figure. Elle a dans l'esprit de la finesse & de la gaieté, mais en même tems de la modestie, ce qui fait que cet esprit ne cherche point à pri-

mer

mer faſtueuſement, & que ſa gaieté ne ſe répand point en grands éclats. Sa converſations n'en eſt pas moins agréable & elle parle le François, l'Anglois & l'Allemand dans une égale perfection. Il me paroît que le Roi l'eſtime autant qu'il la chérit, & qu'en revanche elle eſt autant & plus attachée à la Perſonne de Sa Majeſté qu'à ſa Royauté. Exemple bien rare dans une favorite; Elle pourroit ſervir de modèle à toutes les autres. En ſe contentant de la penſion honnête que le Roi lui donne, elle n'accable point ce Prince par des ſollicitations indiſcretes, ſoit pour elle même ſoit pour des parens, ſoit pour ſes créatures & ſes cliens. On ne voit point éclore des fortunes immenſes dans ſa famille, ni les plus grandes & les plus lucratives Charges de l'Etat occupées par des hommes obſcurs, qui lui appartiennent où qui feignent de lui appartenir. Elle ne cherche point à s'ingérer dans les affaires publiques, ne réduit point par ſes mauvais conſeils les ſujets du Roi dans l'indigence, ni ne met, par vengeance ou animoſité perſonnelle, l'Etat à deux doigts de ſa perte. Elle n'a point à ſe reprocher que le ſang des troupes coule

à

à grands flots par ses insinuations, & que les premières familles du Royaume soient en deuil pour l'amour d'elle. Elle n'introduit point un luxe excessif & un esprit de frivolité dans la nation. En un mot elle n'est ni vindicative, ni vaine, ni altière, quoi qu'elle soit comblée à Hannovre d'honneurs & de distinctions. On lui fait la Cour comme à une Princesse, elle dine & soupe régulièrement avec le Roi, & fait tous les soirs sa partie d'hombre. Au Spectacle elle est placée dans un fauteuil à côté de celui de sa Majesté, tandis que toutes les autres Dames les plus qualifiées ne sont assises qu'à une certaine distance derrière elle. Ses attentions pour le Roi sont infinies. Elle ne quitte Herrenhausen & ne vient à Hannovre que pour voir Madame la Générale de Wendt, sa Mère, ou Madame de Steinberg, sa Sœur. Elle prend même rarement un repas chez ces parentes. Cependant elle dina l'autre jour chez la dernière, & il lui arriva quelque chose d'assez plaisant. Parmi les convives il se trouva un étranger qui apparemment connoissoit fort mal la carte du pays, & qui sur la fin du diner s'avisa de porter à Miladi la santé de Mon-

sieur

ſieur le Comte de Yarmouth. Jugez de l'embarras de cette Dame, & de la contenance du reſte de la Compagnie. Les diſtinctions que la Comteſſe reçoit ici ne paſſent pas au reſte la mer, & ne l'accompagnent point à Londres. On m'aſſure que les Dames Angloiſes ſont piquées de voir des charmes Hannovriens adorés de père en fils par leurs Rois. Cette indifférence pour les beautés nationales eſt, je l'avoue, piquante; mais l'Amour eſt un enfant capricieux, qui ne ſe laiſſe pas gouverner par la Politique. Miladi Yarmouth eſſuye les déſagrémens de cette jalouſie; on lui ſuſcite des diſputes de rang & tant d'autres difficultés, qu'elle ne voit à Londres que Madame de Steinberg, & les Epouſes des Miniſtres étrangers. Elle ne ſi-montre point au Cercle du Roi, & vit preſque *incognito* dans le Palais de St. James.

Parmi les autres Dames d'Hannovre il y en a de fort aimables, mais aucune qui brille d'un éclat diſtingué. Elles ſont froides à la glace envers les étrangers. Les Hannovriennes ſont comme les Iſraëlites; elles ne ſe marient que dans leur Tribu, les plus jolies Demoiſelles,

qui

qui ornent le cercle de Herrenhaufen, font toutes deftinées, dès le berceau, à quelque mariage de famille. Cette efpèce de prédeftination fait qu'elles n'ont des yeux que pour des Courtifans, des Confeillers ou des Officiers de leurs parens, & qu'elles ne jouent qu'avec eux à la Cour. Les parties font toutes règlées dès le matin a Hannovre par les mères & les tantes. Il faut ou une effronterie fans égale, ou un bonheur fingulier pour être admis à une de ces parties, & je vois tous les foirs les étrangers de la première diftinction promener leur ennui en long & en large dans la grande galerie, y admirer les buftes, ou fe placer derrière une table, & demander d'un ton indolent: *Madame pert-elle! Mademoifelle gagne-t elle?* Converfation intéreffante! Le Malheur eft qu'il n'y a ici ni Reine, ni Princeffe, & par conféquent ni grande Gouvernante, ni Dames d'honneur payées pour être polies. Cependant je conviens que, quand une fois on a l'avantage d'être bien connu de ces Dames, qu'on les voit en Ville & qu'on eft introduit dans les familles, elles ne manquent ni d'agrémens, ni de favoir vivre. L'amour a de tout tems exercé

fes

ſes droits ſur le cœur de quelques unes d'entre elles, & toutes les feuilles du livre de la Chronique ſcandaleuſe d'Hannovre ne ſont pas en blanc. Je Vous en conterai des Anecdotes aſſez curieuſes lors quej'aurai le bonheur de vous revoir à Berlin, & que vous voudrez bien y accepter mes hommages. En attendant j'ai l'honneur d'être plus que perſonne au monde.



LETTRE XIX.

A MONSIEUR DE HAGUEDORN,
A HAMBOURG.

à Hannovre le 26. d'Août 1740.

MONSIEUR.

VOtre ami, M. Liscow, n'avoit pas besoin d'une Lettre de recommandation pour s'attendre à un accueil prévenant, & à toutes sortes de services de ma part. Il n'est pas dans le cas de ces voyageurs qui, pour se procurer l'entrée des bonnes maisons, sont obligés de se munir d'un grand nombre de ces espèces de passeports. Les porteurs de tant de Lettres de recommandation me sont toujours suspects, les gens d'un certain ordre sont connus dans le monde, & le nom célèbre de l'Auteur des Satyres les plus ingénieuses, qui aient parues depuis la mort du Docteur Swift, est son meilleur introducteur. J'ai présenté M.

Lifcow à tous mes amis. Il a captivé la bienveillance de tout le monde, & furtout de M. le Comte de Trouchſes, qui lui a offert un logement dans ſa maiſon de Berlin, & qui promet de lui procurer une bonne place à notre Cour. C'eſt un eſprit bien vif, bien orné & bien cauſtique, que celui de notre Ami. Il m'a fait l'honneur de m'accompagner dans une excurſion que nous venons de faire à Hildesheim. Jamais je n'eus plus de plaiſir. Meſſieurs les Tréfonciers étoient tous enchantés de lui. Dès le matin ils lui faiſoient viſite & l'invitoient à diner. Il profitoit de leur bonne chère, buvoit leur excellent vin ; & les badinoit le plus joliment du monde. Il m'a remis auſſi le Volume de la nouvelle Edition de vos Fables. Il faudroit Monſieur, que j'euſſe la même fécondité d'idées, & la même facilité à m'énoncer que vous avez en partage, pour vous exprimer toute l'admiration que m'inſpirent vos Poéſies. Nous n'avons rien de mieux penſé, ni de mieux dit dans notre Langue, vous joignez, à la naiveté du narré de la Fontaine, une érudition immenſe que vous avez l'art de rendre agréable, en la dégageant du pédantiſme.

Je

Je souhaiterois, n'éanmoins, que vous eussiez fait un peu moins de notes. Elles interrompent trop le fil de l'attention du Lecteur, que la curiosité entraîne malgré lui à y jetter les yeux à chaque instant. Il est, j'en conviens, des faits, des points d'histoire, des anecdotes & des allusions qui demandent des éclaircissemens, mais quand on les multiplie trop, il semble qu'on blesse l'amour-propre du lecteur en lui supposant trop peu de connoissances. C'est la seule critique que je puis faire de votre Ouvrage : elle est de peu de conséquence. Pardonnez la liberté avec laquelle j'ose vous dire mon sentiment. Vous l'avez voulu.

Je viens de renouveller ici la connoissance d'un de nos anciens Amis communs. C'est M. le Docteur T*** autrefois Ministre de l'Eglise Angloise de Hambourg, & maintenans Aumonier du cabinet de Sa Majesté Britannique. Vous connoissez l'esprit, le cœur & les talens de cet habile homme, vous savez combien il a eu de part à l'Ecrit hebdomadaire, qui paroissoit il y a quelques années à Hambourg, sous le titre du *Patriote*, qui vient d'être si magnifiquement

 réim-

réimprimé en corps d'Ouvrage, & qui eſt traduit en pluſieurs Langues. Une bonne partie des pièces morales, philoſophiques & théologiques, contenues dans cet excellent livre, ſont de lui. En quittant Hambourg, il avoit commencé par obtenir une Cure à Londres, mais la réputation de ſes talens pour la chaire perça bientôt juſqu'à la Cour. Il fut nommé un des douze Prédicateurs, qui prêchent devant le Parlement, tandis qu'il eſt aſſemblé. Vous ſavez que le Docteur Swift fut chargé autrefois de la même fonction pour le Parlement d'Irlande à Dublin, & que prêchant un jour ſur la *Vanité*; il remarqua que l'homme en général a quatre objets dont il peut s'enorgueillir 1. de ſa naiſſance & de ſon rang 2. des biens de ſa fortune, 3. de ſa figure & 4. de ſon eſprit. Sur cette réflexion il partagea ſon ſermon en quatre parties, & après avoir expliqué les trois premiers objets, il finit par dire, „ Nous
„ devrions paſſer maintenant à l'examen
„ de notre quatrième point, mais com-
„ me, dans cette Aſſemblée Chrétienne,
„ il n'y a perſonne qui ſoit dans le cas
„ de pouvoir tirer vanité des avantages
„ de ſon eſprit, il ſeroit inutile pour

„ vo-

„ votre édification, Mes très chers Frè„ res, de nous y arrêter, & nous termi„ nerons ce discours par une courte ap„ plication". Ce trait, dont la causticité n'étoit pas enveloppée du voile de la politesse, fit perdre au Doyen de Partrick sa place. Le Docteur T*** bien plus sage que lui, flatta beaucoup son Auditoire & surtout le Roi, qui le choisit pour le suivre en qualité d'Aumonier dans son voyage d'Hannovre. Cette commission vaut ordinairement un Evêché à celui qui l'obtient. Aussi l'autre jour sa Majesté dit elle à M. T*** „Docteur, vous n'êtes „ pas heureux, il ne meurt point d'E„ vêque pendant votre séjour d'ici, mais „ comme le Doyen de Peterborough „ vient de quitter ce monde, je vous „ donne sa place en attendant que je „ puisse faire mieux". Ainsi le voilà Doyen, & en bon chemin pour parvenir aux premières dignités de l'Eglise Anglicane. C'est un homme bien aimable & d'un caractère excellent, indépendamment de son savoir & de ses talens; mais je n'ai rien vu de ma vie d'aussi distrait que lui. Il a eu des absences qui ont échappé à la Bruyère & à Régnard. Il

oublia le jour qu'il devoit ſe marier, & ſon domeſtique l'en fit ſouvenir en lui préſentant un habit neuf & une perruque bien poudrée. Un jour, en parlant à quelqu'un, un moucheron vint le piquer juſqu'au ſang à la jambe; le Docteur ſe baiſſa & gratta pendant quelques minutes la jambe de ſon voiſin, qui le laiſſa faire en riant, tandis que l'inſecte continuoit toujours à le ſucer. Une autre fois il fit partie avec trois amis, preſque auſſi diſtraits que lui, d'aller de Londres à Windſor. Dans le caroſſe ils ſe mirent à diſputer ſur des points de philoſophie. Environ à la moitié du chemin ils s'apperçurent que le cocher menoit lentement. Mr. Deſmaiſeaux, qui étoit de la compagnie, mit la tête à la portiére & cria, *Allons donc*, *Allons donc*. Le cocher crut qu'il diſoit *à London*, *à London*, & repondit en tournant ſes chevaux: *If yow pleaſe Gentleman*, *comme il vous plaira Meſſieurs*. La diſpute continua dans le caroſſe, & les quatre Savans diſtraits, ne s'apperçurent qu'à la barriére de Londres que leur conducteur avoit rebrouſſé chemin, & qu'au lieu de ſe trouver à Windſor, où le diner les attendoit, ils étoient de retour à l'endroit d'où ils étoient par-

tis

tis quelques heures auparavant.

Mais, Monſieur, en vous racontant quelques petits échantillons de la diſtraction de M. le D***, je tombe preſque dans le même inconvenient, & je ne m'apperçois pas de la longueur de ma Lettre. Dans la crainte de vous ennuyer je vais la finir, en vous aſſurant de ma parfaite amitié & de mon attachement inviolable.



LETTRE XX.

A MON FRERE A PARIS.

à Hannovre le 2. Sept. 1740.

JE ſuis charmé, Mon très cher Frère, de vous ſavoir heureuſement arrivé à Paris. Votre voyage d'Eſpane nous avoit fort allarmés. Cependant je ne blâme nullement votre curioſité: elle eſt ſi naturelle à l'âge où vous êtes; il ne s'agit que de lui donner de juſtes bornes, & de la renfermer dans celles que mon Père juge à propos de mettre à votre dépence. Vous avez fort bien fait de ne pas nous prévenir ſur votre deſſein, car vous ſavez,

——— *que pour être approuvez.*
De ſemblables projets veulent être achevez.

La relation que vous me faites de votre voyage eſt charmante, & la deſcription des Pyrénées véritablement curieuſe. J'aurois aimé vous voir, au couvent de St. Ignace, votre inquiétude lorſ-

lorſque Meſſieurs les Jéſuites vous conduiſirent dans ces chambres ſouterrraines, où eſt le tombeau du fondateur de leur Ordre; votre ſurpriſe extrême lorſqu'ils tirèrent un grand rideau pour vous montrer, à la clarté des flambeaux, le portrait du fameux St. Ignace de Loyola en grandeur naturelle, & enchaſſé dans une bordure toute garnie du haut en bas de brillans & de pierres précieuſes. Un pareil ſpectacle, en effet, ne peut être qu'éblouiſſant, & je crois bien que vos yeux n'en purent ſoutenir l'éclat. On peut dire, au pied de la Lettre, que dans ce monument, *l'habit vaut mieux que le moine.* Il eſt ſingulier que St. Pierre ait été obligé de prendre un poiſſon, de lui ouvrir la gueule & d'en tirer un dénier pour payer l'écot de ſon maître, & que les Réligieux, qui prétendent aujourd'hui être de la Compagnie de Jeſus, enſeveliſſent dans des caveaux des richeſſes capables de faire la fortune d'un Empire, & décorent l'image d'un moine dégoutant de Diamans, plus précieux que tous ceux qui ornent les couronnes des Rois. Cette magnificence eſt bien mondaine; mais il ſemble auſſi que, dépuis que le Luxe s'eſt introduit dans l'Egliſe, le don

de faire des Miracles s'y soit perdu. Pour moi je préférerois de voir un Pape ou un autre saint Personnage, tirer au besoin du ventre d'une carpe une seule obole, que de trouver dans les caveaux des Jésuites tous les Diamans de l'Inde & du Bresil; ces trésors n'étant au fond que la moëlle de l'opulence des peuples chrétiens. Passez moi, mon cher Frère, ces réflexions; vous savez que je suis un peu raisonneur de mon naturel.

Vous avez pensé voir à Paris une curiosité, bien plus grande que tous les brillans & que tous les fondateurs d'Ordres religieux, c'est le Roi de Prusse. Je doute qu'il obtienne jamais le titre de *Saint*, mais je suis sûr qu'il méritera celui de *Grand*, pourvu que la Providence prolonge ses jours. Dès sa plus tendre jeunesse il a eu une curiosité extrême de voir la France, & de connoître par ses yeux une Nation qui a produit de si excellens Ouvrages d'esprit. Etant en dernier lieu à Wesel il a profité de la proximité pour se rendre à Strasbourg, & son intention étoit de pousser jusqu'à Paris. Mais, comme une Majesté ambulante fait une figure assez singulière & devient fort génante, dès qu'elle sort des li-

mites de ses propres Etats, le Roi a jugé à propos de laisser la sienne sur ses frontières, & de voyager sous le nom de Comte du Four. Le Prince Guillaume, Frère de sa Majesté, a pris celui de Comte de Schaftgotsch. La suite a été fort petite & deux carosses ont suffi pour la transporter. En arrivant à Kehl, l'Aubergiste avertit M. Frederstorff, premier Valet de chambre du Roi, que M. le Comte du Four auroit besoin d'un passeport après avoir passé le pont du Rhin. Frederstorff en fabriqua un, le fit signer du Roi & y apposa ses armes étant muni du cachet de sa Majesté. L'Hôte, qui se tenoit caché dans un cabinet voisin, vit avec étonnement signer le nom de Frederic & sceller d'un Sceau Royal; il dit en sortant à Frederstorff; *Monsieur le Comte du Four est Roi de Prusse, j'ai vu sa signature.* Celui-ci fut obligé d'en convenir, mais il ferma avec un baillon d'or la bouche à l'Aubergiste, qui garda fidèlement le secret.

Etant arrivés à Strasbourg, le Comte du Four se logea au *St. Esprit*, & le Comte de Schaftgotsch au *Corbeau.* Au moyen de cette précaution ils espérèrent de rester inconnus. Leur premier soin

fut de se pourvoir d'habits à la françoise. Vers le soir le Roi alla au Caffé & y fit bientôt connoissance avec cinq ou six des Officiers qui lui parurent les plus aimables. Il leur proposa de venir souper avec lui. Ils ne se firent pas longtems tirer l'oreille, mais se rendirent à son invitation en disant, *Allons, voyons donc ce que c'est que ce Comte Bohème.* Je vous l'ai déja dit, mon cher Frère, je ne connois pas d'homme si aimable à table que le Roi. Il a quelques chose de si liant, une conversation si brillante, une politesse si aisée & si naturelle, que ses nouveaux cunvives trouvèrent que M. le Comte du Four avoit beaucoup d'esprit pour un Allemand, & qu'il parloit fort bien François. Le souper fut gai & le lendemain matin Messieurs les Officiers eurent l'attention pour leur nouvel Ami de revenir, & de lui demander le Chocolat. Un d'entr'eux fut même assez poli pour l'inviter à souper à son tour; mais le Roi trouva moyen de s'en excuser.

L'après diner il alla voir la parade. C'est là qu'on prétend qu'il fut reconnu par un Soldat de la garnison, qui avoit servi autrefois dans les Troupes Prussiennes, & que celui-ci en avertit tout de

suite

ſuite M. le Maréchal de Broglio, Gouverneur de Strasbourg. En effet, le Roi lui ayant fait demander viſite, ſous ſon nom emprunté, il l'accepta & le reçut poliment en qualité de particulier, mais lui fit ſentir, dans la converſation, qu'il n'ignoroit pas de parler à un Monarque, & laiſſa même échapper le mot de Majeſté. Le Roi fut piqué de cette imprudence; car dès que le Maréchal ſavoit que c'étoit le Roi de Pruſſe, il ne devoit naturellement pas le recevoir en viſite, mais le prévenir par toutes les marques poſſibles de ſon profond reſpect. En ſortant de chez le Gouverneur le Roi fut à la Comédie Françoiſe, & revint ſouper à ſon Auberge.

Le troiſième jour il ſe répandit dès le matin un bruit ſourd que le Roi de Pruſſe étoit à Strasbourg. Le tailleur même, qui avoit fait les habits, n'en voulut point de payement, & dit à M. Frederstorff qu'il étoit trop glorieux d'avoir travaillé pour un ſi grand Monarque. On lui fit un beau préſent & on le pria de ſe taire. Le Roi vit ce jour là la Citadelle & toutes les curioſités de Strasbourg. Vers le ſoir il y eut des feux allumes dans pluſieurs rues de la ville, le peuple crioit

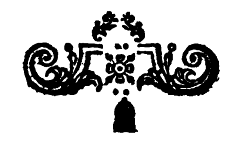
parci, par là, *vive le Roi de Prusse*. Il y eut un concours extraordinaire de beau monde à la Comédie, & on attendit fort tard pour la commencer, espérant que S. M. y viendroit. Mais le Roi qui ne vouloit pas donner lieu à de pareilles scènes, & qui d'ailleurs sentoit déjà un levain de cette fièvre, dont il a été attaqué dépuis résolut de rébrousser chemin, de remettre le voyage de Paris à une meilleure occasion, & de retourner à Wesel. Il partit donc le lendemain de bon matin. J'aurois souhaité, pour plus d'une bonne raison, que le Roi & Messieurs les Parisiens eussent pu se voir mutuellement.

Vous savez au reste que, pendant le séjour de S. M. à Wesel, Elle a eu des différens avec M. l'Évêque de Liège, au sujet de la Baronnie de Herstal, qui forme le Fauxbourg de la ville même de Liège Ce Prélat a eu l'insolence de faire arrêter M. le Colonel de Kreytzen, que le Roi lui avoit envoyé; mais S. M. a fait entrer dans l'Evêché quelques Compagnies de Grénadiers qui y vivent à discretion, & j'apprends que M. le Baron de Horion avec un autre Tréfoncier sont nommés, pour venir à Berlin faire au Roi les soumissions de l'Evêque, &

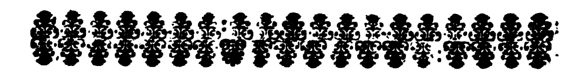
ter-

terminer l'affaire par un accommodement. Qui ſait ſi, par ce petit acte de vigueur, le Roi ne prélude point à de plus grands travaux militaires.

Repondez-moi bientôt, mon cher Frere; je doute que nous reſtions encore longtems ici. Dès que S. M. Brittannique quittera ce pays, pour rétourner à Londres, nous reprendrons le chemin de Berlin, où je vous prie d'adreſſer vos Lettres. Je vous embraſſe tendrement.



LET-



LETTRE XXI.

A M. DE STUVEN A HAMBOURG.

à Hannovre le 6. d'Octobre 1740.

MOn très cher Ami, nous vivons dépuis huit jours comme des Salamandres au milieu du feu. Le Roi d'Angleterre a fait la revue de son Armée Hannovrienne. Ces Troupes sont fort belles & font l'exercice très bien à leur manière. Il y a eu d'ailleurs un concours extraordinaire d'étrangers ; & nous avons vu, dépuis quelques semaines à Herrenhausen, S. A. R. Madame la Princeſſe d'Orange, de même que S. A. R. Mad. la Princeſſe Héréditaire de Heſſe-Caſſel, avec Mgn. le Prince son Epoux, & Madame la Princeſſe Marie fille du Landgrave régnant. La Cour à été fort brillante à cette occasion, & le Roi leur a donné de belles fetes, entre autres un bal en masque, au théatre de verdure des jardins de Herrenhausen, qui

qui étoit superbe. Tout ce théatre & une grande partie du jardin étoient illuminés par des lampions de différentes couleurs; ce qui formoit un coup d'œil charmant. La Cour étoit presque toute en *Dominos*, la plupart blancs, & ces *Dominos* se promenants à la clarté des lampions dans les Allées, faisoient ressembler le jardin aux Champs élisées. On soupa à trois grandes tables dans la gallerie, le Roi étoit de très bonne humeur, après souper on reprit la danse, & je ne retournai à Hannovre qu'à 5. heures du matin, c'est-à-dire au grand jour.

Quelques jours après, nous eumes une belle redoute dans la Sale de l'Opera à Hannovre, qui étoit très bien éclairée en bougies blanches. L'affluence des masques y étoit extraordinaire. Le Roi avoit pris un habillement Turc, dont le turban étoit orné d'une magnifique aigrette de brillans. Ce masque paroît fort convenable pour un Prince qui est sur le retour, parce qu'il déguise bien & qu'il impose. Milady Yarmouth étoit en Sultane. Mais parmi tous les Masques, il n'y en avoit pas de plus galant, ni de meilleur goût que celui de Madame la Princesse de Hesse. Cette Prin-

cesse

ceſſe eſt grande & faite à peindre. Elle avoit pris un habillement de jardinière, de ſatin blanc, orné de guirlandes de fleurs d'Italie. Cet habit étoit fait en forme de juſte, & marquoit admirablement bien la taille, en laiſſant entrevoir, autant que la modeſtie pouvoit le permettre, une gorge raviſſante. Ajoutez à cela, qu'elle ſemble être pêtrie par les mains des Graces, & qu'elle danſe dans la perfection, & vous jugerez aiſement que ce Maſque ſe faiſoit remarquer fort avantageuſement dans la foule, qu'il fixoit les yeux de toute l'aſſemblée, & qu'il auroit excité beaucoup de jalouſie parmi les femmes, & bien des deſirs chez les hommes, s'il n'avoit été d'abord reconnu.

Si Madame la Princeſſe d'Orange, fille ainée du Roi d'Angleterre, ne peut pas entrer en comparaiſon avec cette Princeſſe, pour l'élégance exterieure de la figure; ſon corps, d'un autre côté, eſt animé par un eſprit qui répare abondamment ce qui peut lui manquer aux agrémens exterieurs. Elle a une façon de penſer mâle & vigoureuſe, beaucoup de connoiſſances & infiniment de talens. Le Roi lui a donné un beau Concert à Herrenhauſen, où elle a chanté

té avec goût, & joué du claveſſin dans la perfection. Son ſéjour ici n'a été au reſte que de courte durée; elle a paſſé devant nous comme un éclair, & il m'a été impoſſible de bien approfondir ſon caractère.

Le Roi, qui a eu cet Eté de fréquens accès de fièvre, des inflamations aux yeux, va, par le conſeil de ſes médecins, quitter inceſſamment Herrenhauſen, pour venir ſe loger au Château d'Hannovre. Je ſuppoſe que ſon retour en Angleterre n'eſt pas fort éloignée, & qu'il ne s'expoſera pas aux dangers de la mer dans une ſaiſon trop avancée. Nous avons ordre, M. le Comte de Trouchſes & moi, de retourner à la Cour dès que S. M. Britannique ſera partie d'ici, & de nous rendre auprès du Roi notre Maître à Rheinsberg, où S. M. compte de paſſer les premiers mois de l'Hyver. Vous pourrez, Cher Ami, m'adreſſer déſormais vos Lettres à Berlin. Je ſuis plus que je ne ſaurois l'exprimer.

LET-

LETTRE XXII.

A SON ALTESSE ROYALE MGNR. LE PRINCE DE PRUSSE A BERLIN.

à Hannovre le 25. Sept. 1740.

MONSEIGNEUR.

LOrſque j'entrai hier au ſoir dans la Galerie de Herrenhauſen, je trouvai tous les viſages allongés, & l'accueil que me firent les Courtiſans d'un froid à glacer. On chuchotoit, on ſe parloit à l'oreille. Je m'informai de la cauſe de cette eſpèce de perpléxité. Après bien des queſtions inutiles, l'Envoyé de *** me dit, qu'il venoit d'arriver un Courier de Saltzdahl avec la nouvelle que Votre Alteſſe Royale s'y étoit promiſe ſolemnellement avec S. A S. Madame la Princeſſe Louiſe Amélie de Brunswick-Wolffenbuttel, ſœur de S. M. la Reine régnan-

régnante, & que cette illustre union s'accompliroit sous les auspices du Dieu d'hymen, l'Hyver prochain à Berlin. En vérité, Monseigneur, Votre Altesse Royale me joue là d'un tour bien sensible. L'Isle fortunée d'Albion nourrit dans son sein une autre Louise, Princesse accomplie en tout sens, que les voeux de la Nation Britannique, & si je ne me trompe, les desirs du Roi son pére, destinoient à Votre Altesse Royale. La Hesse lui offroit sa Princesse Marie, Niéce du Monarque de Suède, & fille d'un Prince à tous égards digne du trône. Elle se trouve actuellement ici, & fait l'admiration de tout le monde par l'éclat de sa beauté, & les charmes de son esprit. Tout ce qui appartient à l'Ambassade de la Cour de Berlin, ne pouvoit que trouver un accueil bien favorable à la Cour d'Angleterre & de Hesse, tant que le choix de l'héritier présomptif de la Couronne de Prusse n'étoit pas encore fixé. Que de petites distinctions, que d'attentions imperceptibles, que de coups d'œil gracieux je vais perdre dépuis ce jour! Cependant, comme il est dans l'ordre des choses, que je sacrifie sans murmure mes intérêts à ceux de Votre Altesse Royale,

& que tous ceux qui ont l'honneur de connoître Madame la Prince Louise de Brunswick, m'en font les plus grands éloges, & me la représentent comme une Princesse capable de faire le bonheur de Votre Altesse, je profite de la permission qu'Elle m'a accordé de lui écrire, pour lui présenter aujourd'hui mes félicitations & mes vœux les plus respectueux, au sujet de sa prochaine union. Puisse-t-elle devenir, pour Votre Altesse Royale, une source féconde de joye & de contentement, & de félicité pour l'Etat, en lui procurant une suite de Princes qui vous ressemblent & qui, par leur talens & leurs vertus, puissent donner un nouvel éclat à la Couronne qu'ils seront destinés à porter.

Je ne pouvois obéir aux ordres de Votre Altesse Royale, & commencer ma correspondance à une plus belle occasion, mais je prévois que le départ prochain de S. M. Britannique pour l'Angleterre, convertira le bonheur de la continuer en celui de faire ma cour à V. A R. en personne, & que notre retour à Berlin me mettra à même, de lui témoigner de vive voix le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

LET-

LETTRE XXIII.

A M. LE BARON D'O*** A HAMBOURG.

à Hannovre le 20. *d'Octobre* 1740.

NOtre ami commun, M. de Stuven, qui vient de me remettre la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a ſurpris fort agréablement par ſon arrivée en cette Ville. Je l'ai vu entrer inopinément dans mon cabinet, dans le tems que je le croyois ſoupirant aux pieds de ma ſœur, ou bien chantant la guittarre à la main ſon douloureux martire ſous ſes fenêtres. Il faut avouer que c'eſt un homme bien aimable & dont l'eſprit eſt fort orné. Quoi qu'il ſoit deſtiné à devenir mon beau frère, je ne ſaurois lui réfuſer cette juſtice. Nous l'amenons avec nous à Berlin, & nous tâcherons de l'y fixer.

Les progrès que vous faites dans la peinture me ſurprennent. Vous deſſiniez déjà bien correctement, mais votre coloris s'embellit tous les jours. Le portrait de

de M. le Comte de Baar, que vous avez eu la bonté de m'envoyer, eſt d'une reſſemblance frappante. Je vous rends mille graces de ce beau préſent, dont je fais un cas infini, & qui va bien orner mon cabinet. J'ai trouvé au deſſous de ce buſte une place vuide, que vous deſtiniez ſans doute pour une inſcription : j'ai achevé votre idée en la rempliſſant par ces quatre lignes:

Sous ces traits, que traça d'un ami le pinceau,
Reconnois le rival d'Horace & de Boileau.
A faire ſon éloge, un jour ſi tu t'exerces,
Dis, c'eſt l'Illuſtre Auteur des Epitres diverſes.

Ces Epitres diverſes ſont en effet toutes farcies d'eſprit. Ce ſont des tableaux continuels, d'une compoſition hardie, bien grouppés, très correctement deſſinés, d'un coloris fort, mais un peu dur. Bien loin cependant de vouloir critiquer cette petite rudeſſe du ſtyle & de la verſification de notre ami, je m'étonne au contraire qu'un Allemand ait pu ſe rendre aſſez Maître de la Langue, pour faire d'auſſi bons vers François; & je ne crois pas que dépuis M. le Comte

An-

Antoine Hamilton jusqu'à M. le Comte de Baar, il y ait d'exemple qu'un étranger ait si bien réussi dans la Poésie Françoise. Je ne permettrai aux François de censurer la versification des Epitres diverses, qu'après qu'un Poëte de cette Nation aura fait d'aussi bons vers en Allemand, ou dans quelque autre Langue étrangère.

Mais à propos de vers, j'ai fait ici la connoissance d'un Médecin également habile dans son Art, & dans celui de la Poésie. C'est M. le Docteur Werlhoff. C'est un Emule en tout sens du célèbre Haller, Professeur en Médecine, & un des meilleurs Poëtes Allemands que nous ayions. Il semble qu'il y ait une espèce de sympathie, de relation cachée entre ces deux Arts, & que ce ne soit pas sans raison que les Anciens faisoient Apollon Dieu de la Poésie & de la Médecine. J'ai connu plus d'un fils d'Esculape rival d'Horace. Voici en même tems, Monsieur, quelques morceaux des Poésies de M. Werlhoff qui me paroissent charmans, & qui vous feront juger de ses talens.

Au reste, cher Ami, en me régalant du Portrait de M. de Baar, vous voulez que je vous fasse en échange celui

du Roi d'Angleterre. C'eſt m'impoſer une tâche bien difficile. J'ai le bonheur, il eſt vrai, de voir tous les jours ce Monarque à ſon cercle, & je puis juger de ſon ame par les actions que je lui vois faire, a peu près comme un Médecin juge de l'état intérieur du corps humain, par les ſymptomes extérieurs; mais je crois, que pour bien caractériſer un grand Prince, il faudroit plus d'expérience & un jugement plus formé que le mien. Mes crayons ne valent pas vos pinceaux. Les Rois d'ailleurs ſont ſi difficiles à pénétrer. L'éclat de la Majeſté éblouit nos yeux & nous ne diſtinguons pas bien les traits de l'homme qu'elle couvre. Cependant malgré ces réflexions, il faut, Monſieur, vous obéir. Mon eſquiſſe au moins ſera faite d'après nature, & ne reſſemblera pas à cet égard aux portraits d'imagination que nos hiſtoriens modernes font des Princes, des Héros & des grands hommes de l'Antiquité, qu'ils n'ont jamais vus ni connus.

George II. Roi de la Grande Bretagne, eſt d'une taille au deſſous de la médiocre, mais fort bien pris dans ſa petite taille. Il a la jambe faite au tour, & comme elle eſt d'ailleurs couverte de la jar-

jarretière de ſon ordre, il l'avance preſque toujours pour ne point la cacher. Il ſe tient fort droit, mais la plupart du tems dans une attitude un peu trop contrainte. Son port en général eſt différent de celui d'un homme ordinaire. Ses Courtiſans l'appellent majeſtueux. Il a auſſi quelque choſe de particulier dans ſes traits. Ses grands yeux bleus ſont plutôt en eſpèce de relief qu'à fleur de tête. Le nez eſt bien deſſiné, la bouche un peu trop grande & formée en croiſſant. Il porte une grande perruque à noeuds, qui eſt toujours bien accommodée, mais on voit à ſes ſourcils que ſes cheveux ſont d'une couleur cendrée tirant ſur le blond. Il a le fond du teint livide, mais les jours qu'il ſe porte bien il prend d'aſſez belles couleurs. Son front eſt ouvert, le menton & le contour du viſage fort réguliers. Quoique ce ſoit l'ame d'un Monarque qui me reſte à vous peindre, je ne crois pas pouvoir la mieux caractériſer, qu'en employant une expreſſion qui fait honneur à l'humanité en quelque rang qu'elle puiſſe ſe trouver, & je vous dirai que ce Monarque eſt un homme d'eſprit, & un parfaitement honnête homme, quoi qu'il

ait quelques foibleſſes, dont les mortels les plus ſages & les plus honnêtes gens ne ſont pas toujours exempts. Il a un eſprit droit & orné de connoiſſances; ſurtout de celles qui ſont relatives au Gouvernement de l'Etat, & un jugement ſain. Toutes ſes reparties ſont ſages & juſtes, quelques fois mêmes très ingénieuſes, & je ne crois pas qu'il lui ſoit jamais échappé un mot irraiſonnable. Il réduit en ſiſtême l'art de régner & en fait la principale, pour ne pas dire l'unique occupation de ſa vie. Il s'éveille de grand matin & lit dans ſon lit tous les papiers Anglois, quoi qu'ils contiennent ſouvent des critiques amères de ſon Gouvernement. Auſſitôt qu'il eſt levé, il fait en particulier & ſans oſtentation ſes priéres, déjeune, s'habille, lit ſes Lettres & les relations de ſes Envoyez, & fait entrer ſes Miniſtres pour conférer ou travailler avec eux. Il eſt bon Roi, il aime ſes peuples, eſtime ſes ſujets & croit que les Anglois & les Hannovriens valent la peine d'occuper tous les ſoins de leur Monarque. Il eſt juſte, fidèle à ſes engagemens, inébranlable dans ſes réſolutions, ami zélé de ſes Alliés & même de ſes Miniſtres Généraux ou Cour

tiſans

tisans qu'il honore de ses bontés. Mais d'un autre côté ce caractère ferme le rend sévère dans l'exercice de la justice, & irréconciliable dans sa haine. Sa conduite envers le Prince de Galles son fils & les Rebelles d'Ecosse peut en servir de preuve. Il est extraordinairement altier, & sa hauteur paroît même dans les momens où il dispense des faveurs & veut être gracieux. Lorsqu'il entre au Parlement, revêtu de ses habits royaux qu'il monte sur le trône, & que les Officiers qui portent les signes de la royauté sont prosternés à ses piéds, ou que les différens Corps de l'Etat lui font des complimens & lui présentent des *adresses*, on démêle sur son visage le contentement & la fierté. On l'a vu sujet à de violens emportemens; il n'a jamais donné de grandes marques de générosité à ses Enfans, ni au reste de sa famille. On prétend même qu'il a supprimé le testament du Roi George I. par lequel ce Prince faisoit un leg considérable à S. M. la Reine Douairiére de Prusse sa fille; & en général on est fondé de dire qu'il pousse l'œconomie au delà des bornes que devroit se prescrire un Roi de la Grande Bretagne. Mais, Monsieur, con-

templons toujours d'un œil d'admiration les vertus des Rois, & jettons un voile respectueux sur leurs foiblesses. Ils sont hommes & la perfection absolue est une prérogative que s'est réservée la Divinité.

S. M. partira dans quelques jours pour l'Angleterre, & nous retournerons à Berlin, d'où j'aurai l'honneur de vous donner de mes nouvelles.



LET-

LETTRE XXIV.

A MON PERE A HAMBOURG.

à Berlin le 30. *Novembre* 1740.

VOus aurez déjà appris, Mon cher Père, par la Lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à ma Mère, que je suis arrivé heureusement à Rheinsberg après avoir quitté la Cour d'Hannovre, très satisfait de l'accueil gracieux qu'on a daigné m'y faire.

J'ai trouvé ici non seulement le Roi & la Reine avec toute leur Cour, mais aussi Mgnr. le Marckgrave & Madame la Marckgrave de Bareuth, & Madame la Marckgrave d'Anspach. Leur suite est brillante & nombreuse. Le Château, la Maison des Domestiques & les Pavillons sont si remplis, que je n'ai pu y trouver de place, mais on m'a assigné un logement à la poste.

Le Roi lutte depuis un mois contre une fièvre violente & opiniâtre ; ce qui ne rend pas son humeur trop gaie, ni la

Cour bien animée. Toutes les fois que S. M. eſt dans l'accès de la fièvre il règne dans le Château un morne ſilence, & un air de langueur ſur toutes les phiſionomies; mais aux bons jours elle tient concert dans ſon appartement, ſe montre en public, dine & ſoupe avec la Reine & avec Meſdames ſes Sœurs & donne quelques fois le bal. Nous avons même tenu Loge dans l'appartement du Roi, où S. M. a fait Elle même la réception de Monſeigneur le Marckgrave de Bareuth ſon Beau-Frère. C'eſt un Prince gracieux & aimable en tout ſens.

Le Roi avoit deſſein de paſſer une partie de l'hyver dans cette douce retraite, d'y jouir de quelques plaiſirs tranquilles & d'y bien rétablir ſa ſanté. Mais il ſemble que la Providence en ait diſpoſé autrement. Un évenement auſſi grand qu'inopiné vient de déranger tout ce beau plan, & nous met peut-être à la veille d'une Epoque très remarquable dans l'Hiſtoire. Voici ce qui vient de ſe paſſer à cet égard ſous mes yeux.

Je m'étois levé mercredi dernier d'aſſez bonne heure, & en prenant mon déjeuner je m'occupois à écrire quelques Lettres, lorſque tout à coup j'entendis heur-

heurter fortement à ma porte, & je fus fort surpris en ouvrant de voir entrer chez moi M. le Comte de Trouchses, M. le Comte de Finckenstein, Aide de Camp général du Roi, & M. le Baron de Pöllnitz. Ils étoient tout habillés & avoient l'air consternés. Je fus surpris d'une visite si matinale, d'autant plus que j'étois toujours logé à la poste assez loin du Château. Ils me dirent avec empressement que M. de Borck, Envoyé du Roi à Vienne, venoit d'envoyer son valet de Chambre en Courier porter à S. M. la la nouvelle, que l'Empereur Charles VI. y étoit mort le 29. d'Octobre d'une indigestion, causée par des champignons, dont ce Monarque avoit mangé avec excès. Ils ajoutèrent enfin que le Roi se trouvoit dans un accès violent de fièvre, qu'on étoit fort embarrassé pour lui annoncer cette grande nouvelle, & ils me priérent de m'habiller vite, de monter avec eux au Château, & de concerter ensemble les moyens pour informer Sa Majesté de l'arrivée du courier, d'une manière propre à ne pas faire une impression trop forte & trop soudaine dans son esprit naturellement vif, & plus agité

encore par la chaleur de la fièvre. Leur discours, Mon cher Père, me causa une étrange émotion, mille idées confuses rouloient dans ma tête, & je prévoyois bien des révolutions. J'étois frappé de l'idée d'avoir sur vécu à l'extinction de cette Auguste Maison d'Autriche, qui depuis l'année 1273. c'est-à-dire, depuis Rodolphe de Hapsbourg avoit donné une suite de seize Empereurs à l'Allemagne, dont il ne restoit plus que les deux Archi-Duchesses, Marie Thérése & Mariane & sur laquelle on venoit à la vérité d'enter la Maison de Lorraine, mais dont la nouvelle union n'a point encore produit de rejettons. Tandis que je prenois mes habits M. Jordan entra. Il étoit dans le même embarras que les autres & plus inquiet qu'eux. Nous nous rendîmes au Château. La Ville de Rheinsberg avoit été consumée en grande partie l'année auparavant par un cruel incendie. En traversant la grande place, & en contemplant les mazures qui n'avoient pas encore être relevées, M. le Comte de Finckenstein me dit „ avant que nous „ ayons un nouvel Empereur, je suis sûr „ qu'il y aura encore bien des chapeaux „ de

„ de reſte, & beaucoup de Villes réduites „ dans l'état où vous voyez celle-ci (*). Pluſieurs réflexions ſemblables nous menèrent jusques dans l'Anti-chambre du Roi, où nous trouvâmes Mgnr. le Prince de Pruſſe, M Frederstorff & le Courier. On tint conſeil & on réſolut de ne rien dire à Sa Majeſté qu'après que l'accès feroit paſſé. Elle étoit déjà dans la tranſpiration, & en effet une heure après Frèderstorff entra, & trouva moyen de préparer doucement le Roi à lire la dépêche de M. de Borck, & à entendre les particularités de cet évenement de la bouche même du Courier. Il ne fit point paroître extérieurement de grande émotion; mais ce qui eſt arrivé depuis me fait connoître qu'il poſſede l'art de compoſer ſon viſage & que la ſcène s'étoit paſſée en dedans; car il ſe leva peu après, & fit appeller M. Eichel, Conſeiller privé & Secretaire du Cabinet, & lui ordonna d'écrire à M. le Maréchal de Schwerin & à M. de Podewils, Miniſtre de affaires

(*) *Cette prédiction ne s'eſt que trop vérifiée; & cet aimable & digne Cavalier a été le premier qui a perdu la vie à la Bataille de Mollwitz, en combattant ſous les yeux de ſon Roi.*

faires étrangéres, pour les faire venir incessamment à Rheinsberg. Ces Messieurs ne tardèrent point d'arriver, & ils eurent tous les jours de longues & fort secretes conférences avec S. M. On diroit quelques fois que les Souverains commandent même à leurs infirmités. La fièvre se montra docile aux desirs du Monarque, & le quitta après deux legers accès. Il nous fit avertit que son intention étoit de retourner à Berlin, & que nous eussions à nous préparer au départ. En effet nous partîmes de Rheinsberg environ quinze jours après, que la nouvelle de la mort de l'Empereur y étoit arrivée, nous couchâmes à Orangebourg, & le lendemain nous arrivâmes à Berlin.

J'ai oublié de vous dire, mon cher Père, que M. le Comte de Trouchses a été nommé, d'abord après notre retour, Gouverneur de S. A. R. Monseignr. le Prince de Prusse. Cette charge l'oblige de loger au Château & par conséquent nous voilà séparés. J'ai pris un logement joli & commode en Ville, où j'attends tranquillement quelle tournure prendront les affaires publiques, & quel sera mon sort particulier, sur lequel le

Roi

Roi n'a encore rien décidé : mais je prévois que mon inaction ne ſera pas longue, & qu'étant une fois engagé dans le tripot des affaires, je dois m'attendre à quelque nouvelle courſe; d'autant plus, qu'en arrivant à Berlin, je me ſuis apperçu d'une grande agitation dans tout l'Etat. Les Régimens ont ordre de faire leurs équipages & de ſe tenir prêts à pouvoir marcher. On forme des Magazins à Franckfort ſur l'Oder & à Croſſen. On prépare des trains conſidérables d'Artillerie, & le Roi a de fréquens entretiens avec ſes Généraux.

Je ne manquerai point, mon cher Père, de vous informer de tout ce qui m'arrivera en particulier; car vous ſeriez le premier à me blâmer, ſi je vous entretenois d'affaires publiques. La fidélité que je dois au Roi me le défend, & je me ſuis fait une loi de ne jamais faire le Nouvelliſte ſur des affaires qui peuvent intéreſſer l'Etat.

Votre goutte me déſole & je ſuis au déſeſpoir d'apprendre que vous languiſſiez toujours. Donnez moi bientôt la conſolation de recevoir une Lettre écrite de votre main, & qu'elle ſoit un témoignage de votre entière convaleſcence.

LETTRE XXV.

A MA SOEUR AINE'E A HAMBOURG

à Berlin le 15. *Decembre* 1740.

J'Ai préſenté, ma très chère Sœur, votre Epoux futur à S. A. S. Mgnr. le Marckgrave de Bareuth, qui a été ſi ſatisfait de ſon eſprit, de ſon ſavoir, de ſes talens & de ſes manières, qu'il vient de l'engager à ſon ſervice, & qu'il l'amenera avec lui à ſa Cour. Je vous fais quitter notre Patrie, je vous enleve du ſein de la famille, mais je crois vous rendre ſervice. Ceux qui penſent trouvent leur Patrie là où la fortune fixe leur ſéjour, & les honnêtes gens forment pour ainſi dire ſur la terre une ſeule famille, dans laquelle ceux qui en ſont, s'introduiſent aſſez facilement par tout où le ſort les appelle. Quand une fois vous connoîtrez le Maître que votre Amant va ſervir, & le pays que vous habiterez, je crois que vous m'aurez quelques obligations.

Pour moi je ſuis comme un volant que

les

les Rois de Prusse & d'Angleterre mettent sur la raquette pour se l'envoyer tour à tour. J'étois avant hier au soir à l'assemblée, qui est ici une espèce de bal, où l'on va en Domino, mais sans masque sur le visage. La Reine s'y trouvoit avec toute la Cour. Vers les huit heures le Roi y parut aussi. S. M. ayant apperçu M. de Guydekins, Ministre d'Angleterre, Elle l'aborda, le conduisit dans l'embrasure d'une fenêtre, & s'entretint seul avec lui pendant plus d'une heure. Je jettois de tems à autre un regard dérobé sur cette conversation, & il me parut qu'elle étoit fort vive. Un moment après, étant justement à danser avec Madame la Comtesse de *** je me sentis tirer par le Domino, & en tournant la tête je fus fort surpris de voir que c'étoit le Roi, qui me prit à l'écart & me dit, *Bielfeld vos bottes sont elles graissées?* Je lui répondis, *Sire, elles le sont toujours pour le service de votre Majesté.* Il me répliqua, *eh bien, il faut donc que vous partiez après demain avec le Comte de Trouchses pour l'Angleterre. Allez trouver M. de Podewils qui vous en dira d'avantage, & venez ensuite me parler à Charlottenbourg, où je vais passer une couple de jours.* Ceci fut

fut dit comme un éclair. Sa Majesté passa ensuite dans un autre appartement & moi j'allai finir mon menuet avec la Dame, qui paroissoit toute aussi interdite de m'avoir vu disparoître à ses yeux au beau milieu de la danse, que je l'étois du discours que le Roi venoit de me tenir.

Je me retirai chez moi le plus vite que je pus, & je fis sur le champ quelques arrangemens préalables pour un si grand voyage. Je dormis peu la nuit, & le lendemain de grand matin je fus trouver M. le Comte de Trouchses & M. de Podewils, Ministre du Cabinet. Ce dernier me dit, que M. de Guydekins avoit demandé, au nom du Roi son Maître, que M. le Comte de Trouchses & moi fussions envoyés en Angleterre, pour entamer une négociation capable de prévenir la guerre qui est prête d'éclater, ou du moins d'en arrêter les progrès, que Sa Majesté y avoit consenti, & qu'Elle venoit de me nommer son Conseiller de Legation, qu'on travailloit à force à nos Instructions, & que je n'avois qu'à me préparer à un prompt départ. Il ne me reste d'autre parti à prendre qu'à obéir; quoi que la célérité du voyage, la rigueur de la saison, les mauvais chemins jus-

qu'en Hollande, le paſſage de la mer, la difficulté de la négociation, & l'importance de ſes objets me faſſent faire des réflexions bien inquiétantes, mais je m'abandonne à la Providence en ſuivant ma vocation.

Vous concevez facilement, ma très chère Sœur, que je ſuis dans un vrai tourbillon d'affaires & de diſtractions. J'abandonne à mes domeſtiques le ſoin d'arranger mon bagage. J'ai déjà pris congé du Roi à Charlottenbourg, je fais mes viſites & mes adieux, & je m'entretiens tant que je puis avec Meſſieurs les Miniſtres du cabinet. Communiquez tout ceci, je vous en ſupplie à mon cher Père & à notre digne Mère. Vous aurez de mes nouvelles de la Haye & je vous prie de m'écrire à Londres.

Notre Armée ſe met de tout côté en marche. J'ai vu partir la plupart des Régimens qui compoſent la Garniſon de Berlin. Rien n'eſt ſi leſte, ni n'a l'air ſi formidable que ces troupes. Ce ſeroit dommage que de ſi beaux hommes fuſſent tués. La guerre eſt du fruit nouveau pour la plupart de ces guerriers. Lorſque le dernier ordre pour la marche vint, un vieux Capitaine qui n'étoit pas

forti

forti de sa Garnison dépuis la paix du Nord s'écria en se grattant l'oreille: *encore marcher!* je vous avoue que je suis fort curieux de voir ce que fera notre armée, si tant est qu'elle en vienne à des combats bien sérieux. Presque tous nos soldats sont levés ou par force ou par adresse, & il y en a très peu qui aient jamais vu le feu. Je me flate, que la discipline & l'adresse dans le maniement des armes, repareront le défaut d'expérience. Mais je vous parle là d'une matière qui n'est guère de votre ressort. Cette petite réflexion au bout du compte est pour mon Père, auquel je vous prie de la lire.

Adieu, ma chère Sœur, soyez heureuse jouissez d'une santé parfaite & n'oubliez pas votre tendre & fidèle Frère.



LET-

LETTRE XXVI.

A MADAME DE B... A BERLIN.

à Berlin le 16. Decembre 1740.

MADAME,

Je pars. Ainsi le veut la fortune ennemie,
Et perds en vous quittant le bonheur de ma vie.

JE n'ai pas le courage ni de vous faire mes adieux, ni de partir sans prendre congé de vous. Si je vous revoyois, je n'irois sûrement point en Angleterre, & quand la Politique viendroit en personne elle ne m'arracheroit pas de vos pieds. Je ne m'y fie point. Quoi que vous soyez aussi belle, que la tête de Méduse étoit hideuse, un seul de vos regards pétrifieroit tout mon individu, & au lieu de courir par mer & par terre après les Négotiations, je resterois plus dur & plus immobile que le marbre vis à vis de vous. En vérité vous auriez là une

le peu qu'ils valent eux-mêmes pour se contenter d'un partage de faveurs. Le caractère distinctif d'une femme honnête & d'une coquette est, que la dernière se plaint toujours de la jalousie de son amant, parce qu'elle y donne lieu à chaque instant, & que la première trouve que son amant en a toujours trop peu, parce qu'elle aime de bonne foi & qu'elle sait que.

„ *Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.*

Enfin, Madame, vous savez par vous même que la candeur & la sincérité sont les marques d'un caractère respectable, & que la duperie des coquettes n'est digne que de mépris, & que c'est le salaire infaillible qui les attend dans leur veillesse.

Je n'exige point que vous me juriez une fidélité constante jusqu'à mon retour. Vôtre cœur, que je connois, m'en sert de caution. Soyez persuadée, en revanche, quand toute l'Isle d'Angleterre seroit peuplée d'Anges, & les mers qui l'environnent de Sirénes, que je les regarderai d'un œil d'indifférence, parce que votre image me suivra partout, & qu'à mes yeux tous les charmes disparoissent là où les vôtres sont présens.

Re-

Recevez donc par ces lignes mes plus tendres adieux; prenez toujours ſoin de votre ſanté, & conſervez moi les ſentimens que vous avez daigné me vouer. Je les mériterai en ne ceſſant d'être juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

MADAME,



LET-

LETTRE XXVII.

A SON EXCELLENCE M. DE P***
MINISTRE D'ETAT ET DU CABINET DU ROI A BERLIN.

à Londres le 6. Janvier 1741.

Votre Excellence m'a ordonné de lui écrire, & de lui faire une relation circonstanciée de notre voyage. Je lui obéis comme à mon Chef, & je lui obéis volontiers comme à mon Protecteur.

Jamais voyage n'a été plus désastreux ni plus fatiguant que le nôtre. A peine étions nous sortis des portes de Berlin, que nous fûmes surpris par une pluye continuelle qui tomba toute en verglas. Ce verglas s'attacha sur tout aux branches des arbres qui sembloient être enduites de cristal. Ce spectable étoit beau mais dangereux. Les branches des saules plioient sous ce poids & pendoient jusqu'à terre, ce qui les faisoit ressembler à des palmiers ou autres arbres, tels qu'on en voit dans les peintures chinoises.

ses. Les chênes, les hêtres & les sapins au contraire, dont le bois est dur & cassant, en furent fort endommagés: La pésanteur en arracha des branches de la grosseur d'un homme, avec un bruit & un fracas, capable de faire frémir le voyageur le plus intrépide. En passant par les forêts nous vîmes tomber continuellement à droite & à gauche de ces gros bras, qui nous auroient écrasés, s'ils avoient atteint notre voiture. Nous nous recommandâmes à la Providence, & poursuivîmes notre route jusqu'à Gardeleben, sur les bords de l'Elbe, où nous nous arrêtâme, tant pour nous refaire de nos propres fatigues, que pour donner quelques repos à nos pauvres domestiques qui étoient excédés, & tous confits de glace dépuis les pieds jusqu'à la tête. Notre humanité & le besoin que nous avions d'être servis, nous fit pratiquer au dessus de leurs siéges des couverts de toile cirée, doublés de grosse frise, ce qui les mettoit parfaitement à l'abri des injures de l'air. Nous fûmes faire toutes les réparations nécessaires à nos carosses, & après nous être bien délassés, nous continuâmes notre route. Non loin d'un village nommé Steimke,

qui n'est qu'à environ 5 milles d'Allemagne de Hannovre, nous trouvâmes la petite rivière *d'Ocker* tout à fait débordée. La Campagne, autant que la vue pouvoit porter, étoit inondée & couverte de glace, ce qui empêchoit de reconnître le chemin & abimoit les pieds des chevaux, qui étoient obligés de casser cette glace tranchante. A un endroit l'eau étoit si haute qu'elle nous entroit dans le carosse par les fenêtres des portiéres. Nous pensâmes périr dans cette espèce de ravine, mais, ayant gagné avec beaucoup de peine une éminence, nous y fîmes halte pour nous orienter du moins, & nous vîmes que le village n'étoit éloigné de nous qu'à trois ou quatre mille pas. Cette découverte nous rendit le courage. Nous fîmes dételer deux chevaux: M. le Comte de Trouchses se mit sur l'un, tenant devant lui sa cassette avec l'argent, & moi sur l'autre avec le gros Portefeuille qui renfermoit nos papiers. De cette manière nous arrivâmes moitié en marchant, moitié à la nage & toujours environnés de glaçons jusqu'au village, qui étoit tellement submergé que les habitans s'étoient retirés dans les seconds étages & aux greniers. Le Curé

nous

nous accueillit fort honnêtement, nous reçut chez lui, & nous céda deux chambres hautes assez commodes. A force de priéres & d'argent nous engageames quelques paysans à faire avancer nos voitures, qui arrivèrent enfin avec mille peines; mais il ne fut pas possible de penser à faire un pas plus loin. Tous les ponts étoient couverts d'eau & rompus en partie. Nous fûmes donc contraints de camper deux jours & deux nuits chez cet honnête Curé, qui étoit un homme fort jovial & qui se trouva très bien de l'embarras de ses hôtes. Notre cuisinier malgré le mauvais gîte eut l'adresse de nous faire faire bonne chère, & nous étions pourvus d'excellent vin. Le premier soir, après que M. le Comte se fut rétiré, il me prit fantaisie de griser mon bon Curé, qui s'y prêta de la meilleure grace du monde, & qui avala une rasade après l'autre: en tournant dévotement les yeux & en disant *Allons, buvons encore ce coup au nom du bon Dieu.*

Le bruit de nôtre désastre étoit venu jusqu'à Hannovre, & le troisième jour nous vîmes arriver de grand matin M. le Drossart de Bothmer, que S. Ex.

 Mr.

Mr. de Munchhausen avoit envoyé à notre secours, & qui étoit suivi d'une centaine de paysans, lesquels trouvèrent moyen de faire écouler une partie des eaux, de raccommoder les ponts, & de nous faire arriver le même soir à Hannovre. Nous y fûmes reçus avec toute la politesse & toutes les attentions possibles de la part des Ministres, des Généraux & des principaux Officiers de la Cour, qui nous prêtèrent tous les secours dont nous avions besoin pour continuer notre chemin. On fit réparer de nouveau nos voitures, on les remplit de nouvelles provisions de bouche, & de vin; & comme M. le Comte de Trouchses étoit pressé d'arriver à Hervorden; nous repartîmes d'Hannnovre le surlendemain. Je croyois avoir surmonté les malheurs & les mauvais chemins, mais je m'apperçûs bien-tôt, que ce qui nous attendoit en Westphalie étoit mille fois pis que ce que nous venions d'essuyer. Nous ne pûmes gagner Minden, à 5 milles d'Hannovre, en un jour, & nous restâmes embourbés au milieu de la nuit à une lieue de cette Ville. Il geloit à pierre fendre & bientôt notre voiture fut inébranlable comme un rocher. Nous ne résistâmes qu'a-

vec

vec peine au froid excessif. Nos Lacquais n'en pouvoient plus. Les postillons furent obligés d'aller chercher du secours à Minden, qui arriva enfin, & à 3. heures du matin nous fîmes notre entrée dans cette Ville. Nous en repartîme à six & n'avions que deux milles d'Allemagne à faire pour gagner Hervorden. Douze chevaux de relais étoient attelés à chacune de nos voitures, & pour le moins douze paysans marchoient à côté. Néanmoins les chemins étoient si abominables, que nous pensâmes rester embourbés à tout bout de champ, & qu'à midi nous n'avions fait qu'un mille. Ce fut pour lors que le Comte de Trouchses s'impatienta, qu'il se mit à cheval, & qu'au risque de s'estropier, il fit l'autre moitié du chemin en postillon. Il me laissa le soin de suivre comme je pourrois, ne comptant de me revoir que le lendemain. Il avoit fort maltraité les hommes & les chevaux: je pris un parti différent. Nous étions près d'une forge. Je fis distribuer de l'eau de vie à mes paysans & du foin aux chevaux. On raccomoda le carosse & les traits, on engraissa les roues, on se mit en chemin & je fis si bien par la dou-

ceur, que le Comte fut fort ſurpris de me voir arriver à Hervorden une heure après lui. On me logea dans un bel appartement à l'Abbaye, & dès que j'eus changé d'habits, je fus préſenté à S. A. R. Madame la Marckgrave Philippe, Sœur du vieux Prince d'Anhalt-Deſſau, & Abbeſſe de ce Chapitre. Elle étoit parée comme un Autel. Beaucoup de Diamans & des dentelles ſuperbes. Sa robe étoit d'une étoffe fort riche à fond gros bleu avec des fleurs d'or. Malgré la magnificence, & l'art de ſa parure, ſon viſage, ſa gorge, & ſes mains, ne montroient que des charmes qui en étoient à leur dernier crépuſcule, & de ſes anciens appas il ne lui eſt reſté qu'un très grand air, un port admirable, des manières infiniment gracieuſes, toute la dignité convenable à ſa naiſſance, beaucoup d'eſprit, l'uſage du grand monde, & un ton de converſation charmant. Ce ſont là des prérogatives que la beauté fonciére, & le mérite réel ne perdent jamais, & qui plaiſent dans tous les rangs & à tout âge. Des mazures d'une vieille Abbaye, elle a trouvé moyen de faire un Palais fort commode, & qui eſt meublé avec tout le goût poſſible. Sa Salle d'audien-

dience est tapissée de Damas cramoisi avec un Dais de la même étoffe, le tout galonné d'argent & tous les meubles d'argent massif. Hors des portes de la Ville, elle a un beau jardin avec un hermitage délicieux. Sa Cour est assez bien composée, & les Chanoinesses du Chapitre aussi bien que les Officiers du Régiment de Mgr. le Prince Thierry d'Anhalt, qui est en Garnison à Hervorden, & parmi les quels il y en a de fort aimables, concourent à rendre cette Cour brillante. Nous y fûmes accueillis comme des Souverains. Avec un Introducteur tel que M. le Comte de Trouchses, on pouvoit espèrer d'etre bien recu par tout. Nous y séjournâmes trois jours, au bout desquels nous éprouvâmes les sort des voyageurs, & fûmes obligés de nous séparer de notre gracieuse hôtesse, pour poursuivre notre route. Nous partîmes à l'issue du diner & arrivâmes la nuit à Bielfelt. Le malheur, qui me poursuivoit, voulut que notre second carosse, occupé par M. le Secretaire Schuler, versa dans l'obscurité & fut précipité dans un large fossé. Personne heureusement ne fut endommagé

par cette chûte, mais j'eus la fatalité qu'un de mes coffres, qui renformoit cinq habits riches tomba dans l'eau bourbeuse de ce fossé, & que ces habits se trouverent abymés lorsque le carosse arriva à Bielfelt. Mes domestiques furent occupés toute la nuit à les secher & le lendemain nous poussâmes notre chemin jusqu'à Lippstadt, où le premier Bourguemaître nous régala splendidement. Entre Lippstadt & Hamm, je sentis de violentes atteintes d'une espèce de fièvre accompagnée de maux de tête & de douleurs insupportables dans tous les membres. Le mal augmenta si fort que je ne crus jamais atteindre Hamm, où nous n'arrivâmes qu'à 4 heures du matin. Je fus obligé de me mettre tout de suite au lit, & je pris des transports au cerveau avec des rédoublemens de chaleur si cruels que le médecin qu'on appella, craignit une fiéve chaude formelle. Il me donna d'abord des remèdes qui me soulagerent beaucoup. M. le Comte de Trouchses, qui étoit pressé de gagner Wesel, partit dans le premier carosse & me laissa le second avec son Valet de Chambre, & mes propres domestiques. Le lit, la tranquillité, & les remèdes me precurèrent

rent une transpiration copieuse, je passai une très bonne nuit, & le lendemain je me sentis tellement soulagé que je resolus de suivre le Comte. Je me mis en robe de chambre dans le carosse, entourré de coussins & de pélisses, le valet de chambre à côté de moi, & dans cet équipage j'arrivai passablement bien remis en deux jours à Wesel. Il étoit minuit lorsque je me trouvai aux portes de cette Ville; on les ouvrit & on me conduisit chez M. le Général de B. . . qui avoit eu la bonté de me préparer un Logement. La joie de me trouver dans cette Ville & les beaux yeux de Mademoiselle de . . . achevèrent ma guérison.

Les chemins de Wesel en Hollande étoient absolument impraticables. Le Rhin étoit débordé par tout. M. le Comte de Beauveau qui revenoit de son Ambassade de Berlin pour s'en retourner en France, avoit pensé y périr. Les Maîtres de poste nous en avertirent & tout le monde nous conseilla de nous embarquer sur le Rhin. Nous louâmes un gros batteau pour nous conduire jusqu'à Rotterdam; mais comme il sembloit que nous étions destinés à essuyer des malheurs

jusqu'au bout; il s'éleva une tempête si forte qu'après beaucoup de travaux & mille dangers, nous fûmes obligés de rélâcher à Arnheim & d'y mettre pied à terre. M. le Général Hoeft van Oyen y commandoit pour les Etats Généraux. Il nous reçut avec une politesse & des attentions, dont je ne saurois faire assez d'éloges: il eut soin de nous procurer un logement commode, nous donna deux Grénadiers pour sentinelles, régla les comptes de notre hôte Hollandois, & nous procura de bonnes voitures, qui nous menèrent le plus agréablement du monde jusqu'à Utrecht. Là nous prîmes la barque qui part le soir pour la Haye, on nous fit un lit dans la Cabine, & le lendemain matin nous fûmes rendus dans cette dernière Ville. M. de Raasfeldt, Ministre du Roi notre Maître, nous envoya d'abord son carosse & nous logea dans son Palais, si connu sous le nom de la vieille Cour. Nous reçumes les visites de tous les Ministres étrangers. M. le Marquis de Fénelon, M. Trevor, M. le Comte de Gollofkin, M. le Général Desbrosses, M. le Comte de Chavannes, M. le Baron des Spörcken & plusieurs autres Ambassadeurs & Envoyés nous comblèrent

blèrent de politesses. Nous conférâmes aussi avec M. le Grand Pensionnaire van der Heym & avec M. le Greffier Fagel, Ministres de la République. Votre Excellence aura vu le Résultat de ces conférences par le Duplicat de ma Relation à Sa Majesté. Enfin, comme nous avions perdu beaucoup de tems en route, nous en étions d'autant plus pressés d'arriver en Angleterre, & ayant abrégé le plus qu'il fut possible notre séjour à la Haye, nous partîmes pour Rotterdam. Là notre bagage fut mis à bord d'un navire qu'on nomme la Chalouppe de passage, & nous prîmes la route de Helvoetsluys dans un Yacht de Messieurs les Etats. L'Agent d'Angleterre, M. Wolters nous y accompagna. Comme le Paquet-boot étoit prêt à partir, nous prîmes un petit diner à Helvoetsluys, & nous nous embarquâmes à cinq heures du soir. Le vent devint tout à fait favorable. Je fus fort malade en mer & je ne pus bouger de mon lit. Le Comte de Trouchses souffroit encore plus que moi. Je m'endormis cependant à minuit, & à la pointe du jour le Mousse entra dans la Cabine pour nous annoncer qu'on voyoit terre. Je me précipitai hors du lit, je mon-

 tai

tai sur le tillac, & en effet je vis assez distinctiment les clochers de Harwich, où nous arrivâmes deux heures après. Il sembloit que cet heureux trajet nous dédommageoit de toutes nos fatigues passées, & le plaisir de voir cette mer que nous avions tant craint derrière nous, & de nous trouver presque au bout de notre pénible carrière, nous rendit d'une humeur extraordinairement gaie. Ce rivage si exhaussé & si beau de l'Angleterre, la propreté qui règnoit dans la Ville de Harwich, & jusques dans l'Auberge ou nous logions, la façon attentive & adroite de servir, l'abondance variée des provisions, & la manière de les apprêter, tout nous faisoit plaisir & augmenta chez le Comte de Trouchses l'envie de voir bientôt la capitale d'un pays si délicieux. La bonté des grands chemins nous surprit encore plus agréablement, nous payâmes volontiers les droits modiques, qu'on nous demandoit à chaque barrière, & nous ne pûmes nous empêcher de blâmer plus d'une fois notre Nation Allemande, qui, par un reste de barbarie, souffre encore dans ses plus belles provinces, & sur les routes les plus fréquentées l'horreur des chemins

tels que nous venions d'en passer. Enfin nous arrivâmes heureusement à Londres, où M. d'A *** Ministre Résident du Roi nous accueillit avec toute la politesse & toute la cordialité possibles. Il nous fit trouver une maison jolie & commode, & prit soin de nous procurer un bel équipage. Ce sont les deux Articles les plus essentiels, mais aussi les plus dispendieux à Londres.

Nous trouvons ici de grandes difficultés à surmonter, & des occupations sans nombre. Nos rapports serviront à informer votre Excellence des mesures que nous prendrons pour faire réussir, autant qu'il dépendra de nous, les affaires au gré des intentions de S. M. & j'employerai les intervales de mon loisir à lui marquer les anecdotes les plus remarquables de la vie privée que nous allons mener ici. Trop heureux si mes efforts pouvoient mériter son approbation! J'ai l'honneur d'être avec un respect infini.

LETTRE XXVIII.

A M. LE BARON DE K*** A BERLIN

à Londres le 20. Janvier 1741.

NOn, Mon très cher Ami, n'allez pas croire que toute le Nation Angloise ressemble dans sa façon de penser, dans ses mœurs & dans ses manières a certains Anglois étourdis que vous avez rencontré dans vos voyages, ni à ce polisson de Maréchal ferrant de Potsdamm, dont les saillies naïves & boufonnes nous ont fait rire si souvent. Tout ce que je vois & tout ce que j'entends ici, me prouve fortement le contraire. On diroit que cette Isle est le siège du Bon sens. Il règne dans la forme du gouvernement & de toutes les branches, dans tous les grands établissemens nationaux, dans le commerce, dans la Littérature, & dans tout ce qui constitue le caractère dominant d'un peuple. Le gros de

de la Nation conserve à la vérité un ton national qui lui est particulier; mais le goût des Anglois pour les voyage, & la proximité de la France attire presque tous les Lords & autres Seigneurs pour quelque tems à Paris. Lorsqu'ils en reviennent on les en voit rapporter les mœurs & les usages des François. Je conviens qu'on s'apperçoit encore de l'ancienne façon de vivre Angloise parmi le Peuple, chez les Artisans & même chez quelques gros & bons Négocians de la cité; mais j'observe que la manière de vivre des gens de qualité est à peu près égale dans tous les pays policés de l'Europe. Ici le Seigneur s'habille, se meuble, fait servir sa table, s'abreuve, & arrange son équipage absolument à la Françoise. Je lis actuellement les Lettres de M. L'Abbé le Blanc sur les Anglois. Elles me paroissent fort bien écrites & semées de reflexions ingénieuses; mais je ne puis comprendre en quelle compagnie cet Auteur a vécu à Londres, ni de quel œil il a envisagé les objets. La plupart de ses observations ne sont pas justes. En voici un seul exemple. Il prétend que les Jardins Anglois sont collifichets, & ressemblent

à

à des jeux d'échecs. Je ne sai si on l'a conduit dans quelque jardin d'Apoticaire, où les petites pyramides & figures taillées en ifs ou en buis, pouvoient ressembler à un échiquier rangé, mais je crois que tous les voyageurs conviendront qu'il n'y a point de jardins en Europe, dont les plans soient plus vastes, ni les desseins plus en grand, que les Jardins & les Parcs des Anglois. Le terrein qui formeroit ailleurs une terre est souvent occupé ici par un parc taillé en Allées & routes. Je me souviens que, dans mon premier voyage d'Angleterre, je fis un tour dans le Comté de Yorck dans le tems des Courses de chevaux, c'est-à-dire, au milieu de l'Eté. Je fus surpris de la grande quantité de Maisons de campagne & de superbes jardins que je rencontrai, non seulement sur ma route, mais aussi dans la province d'Yorck même. Le jardin qui me frappa le plus alors, fut celui de Mr. *Aislabie*, fameux sous le nom de *Studley Park* près de Rippon. Ce riche particulier avoit fait une fortune considérable, l'année 1720. aux Actions de la Compagnie du Sud. Il réalisa à tems, & se trouva avec des biens immienses. Possesseur d'une terre très bien

bien située près du rivage de la mer, il conçut l'idée d'y faire des Jardins, qui pussent former un monument de sa fortune. Pour cet effet il fit percer une montagne assez haute par le milieu. Cette opération véritablement Romaine, lui donna un vaste terre-plein, bordé des deux côtés d'éminences ou coteaux très élevés & coupés en pente ou talut. Au milieu du terre-plein on creusa un beau & large canal, dont les eaux se répandent d'une nappe dans une autre par de petites cascades. Les bords, extraordinairement larges de ce canal, sont plantés de quatre rangées de tilleuls avec des boulingrins au milieu, ce qui forme des promenades charmantes. De ces Allées on voit à chaque côté les coteaux qui les environnent. Ceux ci sont plantés & ornés de manière que l'art y est entièrement caché sous les traits de la Nature: on diroit que c'est elle qui a formé ce paradis terrestre. On n'y trouve ni symmétrie ni régularité. Ces éminences sont couvertes de chênes, de hêtres, de pins & d'autres arbres de toute espèce, grands & petits. Une espèce d'Allée serpente tantôt en montant & tantôt en descendant à travers de ces bouquets

de

de bois, qui ſont ornés par des cabinets, des pavillons, des bains, des temples, des grottes, des obéliſques, des pyramides, des vaſes & des ſtatues placés de diſtance en diſtance avec goût & réflexion. Par ci par là on rencontre des petites cataractes, dont les eaux tombent du ſommet de ces éminences écumant ſur des morceaux de rochers & ſe perdent en ſuite ſous terre. L'extrêmité de ce jardin n'eſt bornée par rien, mais au lieu de point de vue on y découvre la pleine mer, ſur laquelle on voit à tout moment paſſer des vaiſſeaux qui font route vers l'Orient où l'Occident, ce qui forme le plus grand ſpectacle & le plus beau coup d'œil que l'imagination puiſſe ſe figurer, ſur tout dans ces momens délicieux ou le ſoleil, comme diſent les Poëtes, ſort dans ſon plus bel éclat du ſein de Thétis ou s'y replonge. On arrive au Palais qui eſt placé à l'entrée de ces magnifiques jardins, à travers d'un beau Parc taillé en routes, & peuplé de bêtes fauves. Je conviens que tous les jardins des Anglois ne ſont pas préciſément faits avec autant de goût, mais en général ils me paroiſſent plus en grand que ceux de France & de toutes les au-

tres

Nations. On eſt ici dans l'idée qu'un jardin ne doit pas reſſembler à un déſert, mais à une belle campagne embellie par l'art. C'eſt ſur ce principe que les Anglois travaillent, c'eſt par là qu'on voit chez eux peu d'arbres & de haies taillés au ciſeaux, mais en revanche beaucoup de bouquets de bois, de grandes avenues, des boulingrins ſuperbes, des pièces d'eau &c.

Je trouve aſſez fréquemment de ces petites erreurs dans les réflexions de M. l'Abbé le Blancs. Il faut une impartialité abſolue, il faut avoir eu des liaiſons intimes avec les premiers de l'Etat pour peindre le caractère d'une Nation; puiſqu'il importe peu à des lecteurs d'un certain ordre, les ſeuls pour leſquels on doit écrire, de connoître les mœurs, la façon de penſer & de vivre du peuple, & que dans les claſſes inférieures des Citoyens il y a rarement des exemples à imiter. Quant à moi, cher Ami, je ne ſaurois encore vous donner une idée bien ſuccincte de l'Angleterre. Notre bagage, que nous avions embarqué à Rotterdam à bord de la Chaloupe de paſſage, vogue encore ſur les ondes. Ce retardement nous jette dans un cruel em-

barras,

ras, & nous empêche de nous répandre dans le monde. Je fais faire des habits, puisqu'aussi bien les miens ont été abymés entre Hervorden & Bielfelt. Le lendemain de notre arrivé Monsieur de Bussy, Ministre de France en cette Cour, nous fit inviter à faire les Rois chez lui, & sachant quel contre tems nous étoit arrivé il fit offrir à M. le Comte de Trouchses toute sa garderobe & ses chemises. Vous noterez, s'il vous plait, que M. de Bussy est d'une taille fort petite, tandis que M. le Comte a six pieds de haut. Nous rîmes beaucoup de cette saillie, & nous fûmes à la Cour des Rois Mages en habits de voyage. Comme ils sont Orientaux, ils ne s'en formalisèrent point, & leur fête fût célèbrée avec plus de gaieté qu'on n'a coutume d'en avoir en habits de Gala. C'est au reste un homme bien aimable que cet Envoyé de France. On ne sauroit avoir plus d'esprit ni plus d'enjouement. Il fait ici les plus grandes affaires en badinant. Les intérets, comme vous savez, de la France & de l'Angleterre se trouvent souvent en opposition, & S. M. Britannique, en tenant son Cercle, n'aborde pas toujours le Ministre de France d'un air trop gra-

cieux

cieux ni avec un front trop ſerein : mais on a remarqué qu'elle ne quitte jamais qu'en riant M. de Buſſy, qui trouve toujours moyen de l'égayer par quelques ſaillie plaiſante.

Nous trouvons ici outre cela M. le Comte d'Oſtein, Miniſtre de Vienne; M. le Marquis de Caravalho, Miniſtre de Portugal; M. le Chevalier Oſorio, de Sardaigne; M. le Baron de Solenthal, de Dannemarck; M. de Waſemberg, de Suéde; M. de Hop, d'Hollande; M. de Haſlang, de Baviere & quelques autres Miniſtres étrangers encore, qui, indépendamment de leurs talèns pour la Négociation, ſont auſſi très aimables dans la ſociété, ont beaucoup d'eſprit & infiniment de politeſſe.

Je vous en dirai plus une autre fois, mon cher Baron, d'autant plus que ce que je pourrois vous dire encore aujourd'hui, ne ſeroit que ſuperficiel.



LET-

LETTRE XXIX.

AU MEME A BERLIN.

à Londres le 7. Fevrier 1741.

JE commence, mon très cher Baron, à m'orienter à Londres. Nous avons eu une audience du Roi, je vais assez souvent à la Cour & je m'introduis dans les bonnes maisons. La Cour est ici la résidence de l'ennui. Le vieux Palais de St. James, où loge le Roi, tout délabré, tout enfumé & tout malpropre inspire par lui-même des idées mélancoliques. Une troupe d'Anglo-Suisses, qu'on nomme *Toman of the gard*, & par dérision *Roast beaf* ou *Beafeaters*, c'est à dire, *Mangeurs de Boeuf*, remplissent la Salle des Gardes & en font les fonctions, dont la principale est de se ranger en haie, de tapper de la hallebarde, & de crier *rangez vous*, lors qu'ils voyent arriver un étranger ou autre personne de distinction; ce qui leur vaut de la part de ceux-ci quelques étrennes

nes au nouvel An. Leur quarrure ne dément pas le ſobriquet qu'on leur donne, & ils ſont marqués en écreviſſe, c'eſt à dire, vêtus de rouge depuis les pieds juſqu'à la tête. Depuis la mort de feu S. M. la Reine Caroline, le Roi n'a point mangé en public, Sa Majeſté dine & ſoupe tout ſeul dans ſon appartement, & s'y fait ſervir à table par deux valets de chambre. Le Prince & la Princeſſe de Galles avec leurs Enfans ne logent ni ne paroiſſent à la Cour. Le Duc de Cumberlandt & les trois Princeſſes Amelie, Caroline & Louiſe mangent également en particulier, ſans admettre qui que ce ſoit à leur table, pas même des ſpectateurs. Cette vie de retraite perpétuelle rend la Cour languiſſante au poſſible, ou plutôt il n'y en a point. On ne voit S. M. & la famille Royale qu'à la Chapelle pendant le ſervice divin, & deux ou trois fois par ſemaine dans la Salle d'Audience au cercle, où elle reçoit les reſpects des Miniſtres étrangers & des perſonnes les plus qualifiées de l'un & de l'autre Sexe. Vers les huit heures du ſoir les Princeſſes ſe mettent au jeu; on peut y aſſiſter & les voir jouer ſi l'on veut, mais ce n'eſt que de

loin;

loin ; car leurs tables ſont placées dans une chambre ſéparée, dont il n'eſt permis au prophane vulgaire d'approcher que juſqu'au ſeuil de la porte. Tout cela forme un triſte plaiſir, auſſi ne vois je point que la preſſe y ſoit trop grande. Pour de diners & de ſoupers il n'en eſt point queſtion, & je ne crois pas que dépuis bien des années, à l'exception des Domeſtiques du Roi & de ſa famille, & de ceux qui ſont domiciliés à la Cour, perſonne y ait mangé une cotelette. Les fêtes y ſont proſcrites, & l'on n'y célèbre que le jour de naiſſance du Roi, qui eſt le 10. de Novembre vieux ſtyle. Mais, ſi la Cour eſt languiſſante, la Ville eſt d'autant plus animée. Vous ſavez à quel point Londres eſt naturellement peuplé. Les divertiſſemens de l'Hyver & la tenue du Parlement y attirent la plupart des Lords & autres perſonnes de qualité, qui font leur réſidence ordinaire à la Campagne ; de manière qu'on peut dire que toute l'Angleterre eſt preſque condenſée dans ſa Capitale. On voit rouler des équipages ſans nombre, mais la plupart d'un goût déteſtable. La coupe des caroſſes Anglois reſſemble à celle des boutiques de

nos

nos Savetiers d'Allemagne. Les maisons même celles qui sont habitées par les plus grands Seigneurs, n'ont extérieurement qu'une apparence fort chétive, & la fumée du charbon leur donne un air noir & dégoûtant: mais il n'en est pas de même de l'intérieur. Il y régne une propreté extraordinaire, une simplicité élégante, un goût charmant & qui a toujours pour objet la plus grande commodité possible & une magnificence plus intrinséque qu'éclatante. Chaque meuble est parfait dans son espèce. De ce que je viens de dire contre l'extérieur des maisons de Londres, j'en excepte néanmoins quelques Palais qui occupent les plus belles places de Londres & qui sont bâtis par le célèbre Innigo Jones, un des plus grands Architectes qui aient jamais été sur la terre, par le Chevalier van Brough & par quelques autres habiles personnages de cette espèce. Je vous ai déjà dit que la table des gens de qualité est servie absolument à la Françoise. Jamais il ne s'est bu tant de vin de Champagne & de Bourgogne que dépuis que le Gouvernement en a rehaussé les droits

J'ai été présenté entre autres chez le Duc de Richmond. Ce Seigneur tient

une des meilleures maiſons de l'Europe: l'entrée en eſt ouverte à toute heure du jour à la Nobleſſe Angloiſe & aux étrangers, connus pour n'être point avanturiers. Le Duc lui-même eſt d'une figure très élégante, d'une politeſſe infinie, & d'un commerce charmant. Sa fille, qu'on nomme Lady Caroline Vitzroyal, paſſe pour une des premières beautés de l'Angleterre. Vous pourriez croire que l'amour auroit guidé mon pinceau, ſi je vous faiſois ſon Portrait d'après nature. Mais, mon cher Ami, je n'ai garde de me donner de ces airs là. Je me contente de l'admirer; & de porter fort ſouvent ſa ſanté en *toaſtant* (*) avec les Anglois.

Si vous voyez Madame la Générale de E. je vous ſupplie de lui témoigner ma vive reconnoiſſance de la Lettre, qu'elle m'a donnée pour Monſieur le Général de St. Hippolite, ſon Oncle, qui m'a fait un accueil des plus gracieux & me comble tous les jours de politeſſes.

Dans le premier voyage que je fis à Lon-

(*) Cérémonie que les Anglois obſervent en buvant, où chacun porte à tour de rôle la ſanté d'une Dame favorite.

Londres en l'année 1736. j'y trouvai deux Opera Italiens. Le célèbre M. Hendel en tenoit un, & avoit pour voix principales M. Conti-Giziello, & le Signora Strada, avec une Basse admirable. Son Opera brilloit d'ailleurs par le fond de la Musique, dont la composition étoit parfaite. Cet Orphée de l'Angleterre en dictoit lui-même les accords. Mais il luttoit contre un rival rédoutable, qui étoit M. Heidegger, Entrepreneur d'un autre Opera au théatre du *Hey-market*. Celui-ci offroit sur la Scène les plus excellentes productions de Mrs. Hasse & Porpora, & les faisoit exécuter par Mrs. Farinelli, Senosino & Madame Guzzoni. L'habileté si fameuse des compositeurs, le mérite extraordinaire des voix, l'émulation dans l'exécution, tout cela formoit alors de Londres le siège de la Musique. Mais aujourd'hui il semble qu'Euterpe ait abandonnée les rives d'Albion, & il ne nous reste qu'un *Oratorio* ou espèce de concert spirituel que M. Hendel donne quelques fois.

La Comédie est sur un pied d'autant plus brillant. Il y a deux Théatres, l'un à *Common Yarden*, & l'autre à *Drury-Lane* qui cherchent l'un à l'envi de l'autre

à captiver les suffrages du Public. Lorsque je vis représenter pour la première fois une Tragédie Angloise, les gestes des Acteurs me parurent monstrueux, & leur ton de voix formoit à mon oreille des hurlemens épouvantables. Mais, quoi que je trouve encore leur déclamation en général trop outrée, elle ne me choque plus tant; j'y découvre quelques fois même de la vérité, & toujours une force extraordinaire, qui, dans les endroits les plus pathétiques de la pièce, ne laisse pas que de faire un grand effet. Je souhaiterois cependant qu'ils voulussent varier un peu plus leur ton, se rapprocher par là de la Nature, & éviter une certaine Monotonie dans la déclamation à laquelle je ne me ferai jamais. La Comédie Angloise fait mes délices. J'y trouve une vivacité & un Naturel admirable, que l'asservissement trop scrupuleux des autres Nations aux règles de l'art, les empêche de saisir. Les Acteurs sont très bien vêtus, & les Chefs des deux troupes ne négligent rien pour plaire & pour varier leur spectacle. Nous avons à celui de *Common Tarden* une jeune Hébé, qui est Venus pour la beauté & Terpsichore même pour la Danse. C'est Made-

demoiselle Barberine, née en Italie & arrivée depuis peu en Angleterre. Je ne saurois vous en dire assez de bien; je m'abstiens d'aller dans les chauffoirs, parce que je crois qu'il seroit dangereux d'examiner de trop près ses yeux, sa figure & ses graces. Elle danse le sérieux & le comique noble. On voit au Théatre de *Drury-Lane* M. Faussan & sa femme qui excellent dans le haut-comique. Elle est d'une taille & d'une figure charmante, & lui léger comme un oiseau. Il fait les pas les plus difficiles & les sauts les plus surprenants avec propreté & exactitude. Leurs entrées & leurs ballets sont très bien composés.

On nous donne aussi quelques fois des Operettes charmantes. J'ai vu l'autre jour celle de *Comus* & jamais je n'eus tant de plaisir. Les paroles & la Musique en sont admirables, & je vais en apprendre tous les airs par cœur, d'autant plus qu'ils ne sont pas difficiles à chanter.

Malgré tous ces efforts de la part des Entrepreneurs des spectacles, l'inconstance de la Nation Angloise les faisoit languir. M. Rich tenoit celui de *Common Yarden* & y faisoit luimême le rôle d'Arlequin avec le plus grand succès. C'est un homme d'ail-

leurs qui allie à beaucoup d'esprit un grand savoir, une connoissance parfaite de l'Antiquité, & qui a fait une étude profonde du théâtre. Voyant péricliter le sien, il rumina long tems aux moyens de le relever par quelque invention nouvelle, & enfin il conçut l'idée de rétablir les Mimes ou Pantomimes des Anciens, dans leur première pureté. Car vous savez, cher Ami, que ce spectacle, où l'on représentoit d'abord les actions des hommes par des gestes & des postures, sans prononcer aucune parole, fut ensuite corrompu par les Romains, qui y mêlèrent des paroles indécentes, témoins les *Mimes de Laberius*, qui étoient des Comédies licencieuses. M. Rich trouva dans ses propres talens de grandes ressources pour le succès de son projet, & il rencontra, dans la personne de M. Potier, l'homme du monde le plus propre pour le seconder. C'étoit un Maître de ballet & un Danseur fort habile, & qui possedoit merveilleusement l'art de contrefaire toutes sortes d'actions Il faisoit surtout le rôle de Pierrot dans la plus grande perfection. Ces deux hommes uniques se réunirent & associèrent à leur entreprise quelques autres Acteurs

&

& Actrices habiles. On imagina des sujets, on fit des Canevas de pièces, on composa une Musique suivie & expressive, capable de rendre ce que les gestes devoient exprimer, on employa l'art des machines dont la perfection fut presque portée jusqu'à la Magie, & on offrit enfin au Public une Pantomime parfaite dans son premier essai. Tout Londres y courut comme au feu, & je vous avoue, Monsieur, que c'est un spectacle fort divertissant aux premières représentations qu'on en voit faire; mais je doute qu'il soit fait pour se soutenir, & qu'on en puisse supporter de fréquentes répétitions. Vous sentez bien qu'une pareille pièce ne peut que représenter fort en gros une fable ou intrigue, fondée sur les passions humaines les plus fortes & les plus tranchantes, & que tout ce qui s'appelle finesse, bon mot, saillie, repartie ingénieuse, sentiment délicat, &c. ne sauroit se rendre par des gestes. La Pantomime ne parle donc uniquement qu'aux sens & jamais à l'esprit. C'est ce qui en diminue considérablement le mérite & fait qu'elle ne sauroit être vue souvent.

J'aurai l'honneur de vous parler une autre fois encore de quelques autres spec-

tacles des Anglois, que l'on peut nommer & nationaux & ſubalternes; car je m'apperçois que mon épitre n'eſt déjà que trop longue, & que je ferai bien de la finir bruſquement, en vous proteſtant.



LET-



LETTRE XXX.

AU MEME A BERLIN.

à Londres le 2 de Mars 1741.

Aimable Ami, vous me flattez bien agréablement en me disant que mes Lettres ne vous paroissent pas trop longues, & en m'en demandant la continuation. Je satisferai à vos desirs autant que les affaires sérieuses que j'ai à traiter ici me le permettront. Tous mes momens de loisir vous seront consacrés.

La nation Angloise a beaucoup de conformité avec les anciens Romains. Ceux-ci ne demandoient que *du pain & des spectacles*; il semble que les Anglois ne forment d'autres voeux. C'est pour se procurer le pain & les besoins d'une vie aisée qu'ils perfectionnent l'industrie, qu'ils font avec tant de chaleur le commerce & la navigation, qu'ils nourrissent un petit fond d'avarice qui leur fait

aimer le jeu, les paris. Les arts & les ſciences mêmes ne ſont cultivés ici que dans un point de vue d'intérêt. Leur ſecond objet capital c'eſt les ſpectacles. Ils ne peuvent aſſez les varier, ni en multiplier aſſez les eſpèces. Indépendamment de ceux dont je vous ai fait la deſcription dans ma Lettre précédente, il y a durant l'Eté par toute l'Angleterre des Courſes de chevaux, eſpèce de divertiſſement public qui réunit le ſpectacle & le pari, & pour lequel par conſéquent le goût de la Nation ne s'émouſſera jamais. J'ai vu pendant mon premier voyage ces Courſes à *Newmarket* auſſi bien qu'à *Yorck*, & je vous avoue que le coup d'œil m'en a frappé. J'admire moins la choſe même, la légéreté, la force & la vélocité des chevaux, que l'appareil dont elle eſt accompagnée, la foule innombrable de ſpectateurs, la quantité d'équipages à 6, à 4, à 2 chevaux, le nombre de domeſtiques la plupart à cheval, de chevaux de mains, de Cavaliers &c. les Tribunes remplies de Dames parées de leurs plus beaux habits & de leurs plus magnifiques diamans, & en un mot tout ce qui peut rendre un pareil ſpectacle éclatant.

Je ne vous parlerai point des Combats

de

de bêtes feroces, de taureaux, de dogues & de toutes sortes d'autres animaux qu'on voit ici. Ces Combats se donnent assez fréquemment au Peuple, qui en est fort avide, mais je ne puis me dispenser de vous dire quelques mots des Combats que les hommes font entre eux à la honte de l'humanité. Tantôt ce sont des lutteurs nuds jusqu'à la ceinture, qui s'attaquent à coups de poing, qui se portent des coups affreux, qui se meurtrissent le corps & le visage, qui se jettent à terre, que leurs secondans rélevent, essuyent, excitent de nouveau au combat comme des dogues, & qui quelques fois s'étouffent ou s'étranglent; tantôt ce sont des espadonneurs qui se battent à coups de sabre, mais auxquels on a soin d'enfermer les pieds dans des sandales attachées au plancher, de manière qu'ils ne peuvent bouger de leur place. Leurs sabres sont extraordinairement affilés & fort légers vers la pointe, de manière que les blessures qu'ils se font ne sont jamais bien profondes, mais le sang ruissèle bientôt & le peuple bat des mains. Tantôt enfin ce sont d'autres gladiateurs, armés de bâton ferrés par les bouts, qui s'assomment ou se font

des contusions énormes. Ce qu'il y a à mon sens de scandaleux c'est que ces Combats se font sous l'autorité du Gouvernement, sous les yeux d'un Officier de la police, sur un théatre public, où l'entrée se paye, ou le parterre & qui plus est les loges sont remplies d'honnêtes gens comme elles pourroient l'être à l'Opera. On m'a mené l'autre jour à une pareille scène au petit théatre du *Hey-market*. Jamais je ne vis un spectacle si dégoûtant ni si honteux pour l'esprit & le cœur humain. Mes conducteurs me donnèrent quelques mauvaises raisons pour excuser une férocité si barbare, mais elles sont si foibles qu'elles ne valent pas la peine d'être ni rapportées ni réfutées.

On diroit que les Combats des coqs appartiennent au genre de divertissement qui est réservé pour l'enfance ; mais ici c'est un spectacle sérieux, qui a ses théatres & dont des personnes considérables dans l'Etat s'amusant quelquesfois. Comme il donne lieu à des paris, il a beaucoup de partisans. Plusieurs particuliers élevent & entretiennent de ces sortes de coqs & les porteut dans les arénes publicques pour les faire combattre contre d'au-

d'autres de leurs-femblables. J'ai été fur-pris de la méchanceté & de la valeur de ces animaux. A peine les a-t-on lâchés hors de leurs facs, qu'ils s'élancent foudainement l'un fur l'autre, & fe battent fans aucun objet, jufqu'à ce que le plus foible refte étendu fur la place. Avant le combat les connoiffeurs jugent de la force & de la vaillance des coqs par leur coups d'œil, & examinent pour cet effet fort attentivement leurs yeux; après quoi les paris fe font & la bataille commence. Attiré l'autre jour par la curiofité à un pareil fpectacle, je tenois en main une orange, lors qu'un des coqs terraffent fon adverfaire l'étendit fur le carreau, où il refta un moment fans donner figne de vie. Un voifin inconnu me dit alors avec vivacité, *Monfieur, je parie quatre guinées contre votre orange pour le coq maintenant victorieux.* Je lui repondis, *Monfieur, voilà qui eft fait.* Le coq terraffé ramaffa fes forces, remonta fur fes ergots, & remporta la victoire. Je gardai mon orange, mais je refufai de prendre les 4. Guinées du parieur qui me parut également fenfible a fa perte & à ma générofité.

On m'a raconté qu'un Italien induf-

trieux s'avisa de donner il y a quelques années un spectacle singulier à Londres. C'étoit d'abord un concert de chats qu'il avoit rangés selon leur âge, leur grosseur & leur voix plus ou moins forte sur des gardins en forme d'Amphithéatre. Tous les chats étoient ajustés de fraises & de manchettes de papier. Ils avoient devant eux des pulpitres où leurs pattes étoient attachées. Chaque chat avoit devant soi une feuille de musique & deux bougies. L'on ma assuré que cette assemblée de *virtuoses mistigris* formoit un coup d'œil bien comique au moment qu'on levoit la toile, qu'il y avoit parmis ces chats des phisionomies fort plaisantes, que chacun d'eux sembloit rouler les yeux d'une manière différente, que la musique & les instrumens dont on accompagnoit leur voix, étoient également bizarres & que toutes leurs queues étant arrêtées dans des pinces, le maitre de cette chapelle singulière n'avoit qu'à serrer ces pinces pour faire miauler & crier ses chanteurs aux endroits où il en avoit besoin.

La seconde partie de ce spectacle burlesque étoit formée par des coqs d'Inde, qu'on faisoit marcher dans des espèces de

Galle-

Galleries dont le fond étoit de fer ou laiton battu. On plaçoit ſous ces Galleries des braziers allumés, qui échauffoient peu à peu le fer. Les coqs d'Inde marchoient d'abord à pas graves & meſurés au ſon d'une muſique qui jouoit des ſarabandes, des loures, &c. A meſure que le parquet s'échauffoit les coqs d'Inde doubloient le pas & la muſique alloit plus vîte, juſqu'à ce qu'enfin le fer venant preſque à ſe rougir, ces pauvres animaux ne faiſoient plus que ſauter, cabrioles & faire des contorſions qui faiſoient pâmer de rire les badeaux Anglois. On prétend que cet Italien s'eſt enrichi à Londres, par cette invention comique.

Mais que direz-vous de la fougue d'un peuple qui, ſéduit par ſa paſſion pour le ſpectacle & pour le ſingulier, ſe laiſſa perſiffler par un mauvais plaiſant, qui avoit fait afficher aux coins des rues de Londres, *qu'à tel jour, à telle heure & à tel théatre un homme ſauteroit dans une bouteille qui peut contenir une pinte.* Oui, Monſieur, les plus honnêtes gens d'Angleterre ſe rendirent à ce ſpectacle, payerent l'entrée, la ſalle étoit remplie comme un œuf, mais tous furent

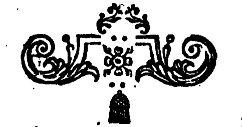
rent attrapés ; car au bout d'une heure d'attente le mauvais plaiſant ſe préſenta ſur le bord du théatre, & dit qu'on n'avoit pu trouver dans tous les cabarets de Londres une bouteille qui contint l'exacte meſure d'une pinte, qu'ainſi on demandoit pardon aux ſpectateurs, & qu'on étoit prêt à leur rendre l'argent à la porte s'ils l'exigeoient. Il diſparut au même inſtant. Le parterre ſe voyant ainſi leurré entra en fureur, fit tapage, briſa les bancs, les décorations & il y eut un tumulte ſi grand que les uns y perdirent leurs épées, d'autres leurs perruques, leurs chapeaux &c. mais l'argent ne put être rendu & le fourbe avoit trouvé moyen de s'évader ſans qu'on ait jamais pu le découvrir.

Je ne vous raconte ces babioles que pour vous faire connoître le genie du Peuple Anglois, & ſon goût décidé pour tout ce qui s'appelle ſpectacle. Il me ſemble que leur trop grande multiplicité cauſe trop de diſtraction à la Nation, & enlève trop de tems à l'induſtrie. Les Courſes de chevaux ſurtout ſont d'une dangereuſe conſéquence, parce qu'elles occupent trop la multitude & donnent aux Grands comme au peuple un certain

ton

ton de libertinage, & un éloignement pour la vie sédentaire & pour l'application aux principaux objets de leur devoir.

Je ne sai, cher Ami, si ma Lettre vous rencontrera encore à Berlin. Vous êtes sans-doute parti avec le Roi pour la Silesie; & je crois que vous suivrez son plumet blanc dans la route de l'honneur & de la gloire. Puissiez vous y cueillir des lauriers qui ne soient pas teints de votre propre sang. J'éleverai, comme Moïse, mes mains vers le Ciel sur la plus haute montagne d'Angleterre & je ferai des vœux pour votre conservation, tandis que vous jouerez des couteaux dans les plaines de Silesie.



LET-

LETTRE XXXI.

A M. JORDAN CONSEILLER PRIVE' DU ROI A BERLIN.

à Londres le 6. Mars 1741.

QUe voulez-vous, cher Ami, que je vous dise de l'état des Lettres en Angleterre? Esclave de la Politique je me trouve enchaîné à sa galère & je rame avec le reste de la chiourme. Je porte mes chaînes à la Cour, dans les audiences des Ministres, dans les conférences avec les Grands, & après m'être intrigué chez les membres du Parlement, & chez tout ce qui peut avoir quelque crédit, je retombe dans mon cabinet, & j'y passe des nuits à écrire & à chiffrer. Vous sentez bien qu'un pareil forçat n'a guère d'accès sur l'Hélicon, & qu'il ne lui reste pas assez de loisir pour fréquenter les Muses. Tout ce que je puis faire c'est d'entretenir avec elles quelques petites liaisons à la dérobée. En effet, je m'arrache deux fois par semaine

ne à mes travaux pour aller entendre chez le célèbre Docteur Desaiguilliers, Chapelain de S. A. R. Mgn: le Prince de Galles, un cours de Physique ou de Philosophie expérimentale. J'ai engagé presque tous les Ministres étrangers qui se trouvent ici à être de la partie. L'appartement du Docteur a plutôt l'air d'une salle de Congrès, que d'un Auditoire de Professeur, & comme nous le payons généreusement, on peut dire qu'en revanche il met tout par écuelle pour nous bien traiter, & pour nous découvrir tous les ressorts les plus cachés de la Nature. La Physique proprement dite, la Méchanique, l'Hydraulique, l'Hydrostatique, l'Optique, l'Astronomie tout entre dans ce Cours. Vous avez, je crois, dans votre belle Bibliothèque le livre du Docteur Desaiguilliers qui a pour titre: *A Course of experimental Philosophy &c. quarto à Londres.* Cet ouvrage forme la baze de ses lectures, mais comme il fait toutes les démonstrations à l'aide d'une infinité de machines, il semble qu'il décompose toute la Nature à nos yeux & la surprenne dans toutes ses opérations. Je vous avoue que je trouve un plaisir inexprimable à ces leçons, & que j'en sors

ch-

chaque fois tout enchanté. Dans le grand nombre de machines qu'il a, aucune n'a plus excité mon admiration que son fameux Planétaire. J'avois déjà vu à la Bibliothèque de Leyde, à celle de Berlin & ailleurs beaucoup de Sphères faites pour démontrer aux yeux le cours des corps céléstes ; je connoissois celle qu'on nomme Orirée, du nom de Milord Oriré son Auteur ; mais toutes ces machines ingénieuses avoient encore un défaut considérable, c'est de donner une idée très fausse des distances qu'il y a entre ces corps célestes, & de ne déterminer que très imparfaitement leur mouvement. Car, en plaçant le Soleil au centre, & en donnant à ce Soleil la grosseur d'une orange, pour observer du moins quelque proportion dans la grandeur des autres astres & planetes, il faudroit, pour bien déterminer les distances & les éloignemens, qu'une pareille Sphère eut un diametre au moins d'une mille d'Angleterre. M. Désaiguilliers, sentant cet inconvenient, rumina longtems aux moyens de perfectionner cette machine, & parvint enfin à inventer son Planétaire. Il y fut très efficacément secondé par M. Grayham, le plus habile & le plus célèbre

lèbre Orloger qui ait jamais exiſté. Le mouvement de ce Planétaire eſt extraordinairement compoſé, mais très ingénieux. Notre Docteur adopte, comme vous pouvez croire, le ſyſtème de Neuton & celui de Copernick, par conſéquent quand toutes ſa machine eſt montée vous y voyez le Soleil immobile au centre, & la terre, la lune, & les planetes avec leurs ſatelites qui tournent autour de ce Soleil ſur des pivots mobiles. Il commence alors à tourner une manivelle, & auſſitôt tout le Ciel eſt dans ſon mouvement naturel, & chaque corps décrit ſon orbe, ſon cercle ou ſon éllipſe. Cette première leçon ſe donne au grand jour, afin que les diſciples puiſſent obſerver bien exactement tous les corps & leur mouvement ſur l'explication que M. Déſaiguilliers en donne. Mais enſuite il met au centre un petit globe de criſtal pour repréſenter le Soleil qu'il éclaire en dedans par une lampe, & fermant alors tous les volets & remettant le Planétaire en mouvement, il fait voir dans cette ſeconde leçon quelles parties de la terre, de la lune & des planetes le Solail éclaire à chaque jour & à chaque inſtant. Notez bien que, dans ces

par

deux premières leçons, il faut faire abſtraction de l'exactitude des diſtances, qui ne ſauroit être obſervée dans une machine de quatre pieds de diametre; mais dans les Leçons ſuivantes notre Docteur décompoſe ſa machine & préſente à ſes Auditeurs le Soleil chaque fois avec une ſeule planete & ſes ſatellites, ou bien la terre qui tourne ſur ſon axe, inclinée autour du Soleil, & n'eſt accompagnée que de la lune. C'eſt alors que les diſtances y ſont beaucoup mieux obſervée & c'eſt de cette manière qu'il explique, avec une clarté & une facilité admirable, tout le ſyſtême du Ciel. Tout y eſt ſi palpable que je m'engagerois à enſeigner l'Aſtronomie à l'aide de ce Planétaire en un mois de tems à une Dame tant ſoit peu curieuſe & attentive. Mais n'a pas qui veut une pareille machine: elle a coûté plus de mille livres ſterlings au Docteur.

Au reſte, c'eſt un bien grand homme dans ſon métier que ce M. Grayham dont je viens de vous parler. Vous ſavez ce que c'eſt que le frottement dans les machines & combien il en arrête l'action & la vîteſſe. Nous lui en parlâmes il y a quelque tems chez M. Déſaiguilliers & chacun lui ayant commiqué

ſes

ses idées sur les moyens de diminuer ce frottement, il rencherit sur ces idées & vint l'autre jour nous présenter une machine qui mérita tous nos suffrages. C'étoit une roue, dont l'axe étoit attaché à son centre & dont les pivots tournoient dans des boîtes, qui leur servoient d'appui. Ces boîtes étoient garnies en dedans de petites roues ou poulies de laiton, qui tournoient elles mêmes dans le même sens que la grande roue, qui étoit suspendue perpendiculairement, & dont les pivots de l'axe reposoient sur ces mêmes poulies; de manière que le mouvement de la grande roue donnoit en même tems celui de toutes les poulies. Par ce moyen l'axe se trouvant, pour ainsi dire, emboîté dans un trou, dont les parois étoient elles mêmes mobiles, elle changeoit à chaque instant de point d'appui, les poulies concouroient à accélérer la vîtesse de son mouvement, & le degré du frottement se trouva diminué de trois quarts. Je mesurai le diametre de la roue. J'attachai, à l'extrêmité d'un des rayons, un petit morceau de papier, & ayant donné ensuite une chiquenaude à cette roue, je la fis tourner avec une vîtesse si extraordinaire, qu'ayant compté

té exactement combien de fois mon papier avoit reparu en haut, je calculai sur la périphérie de la roue qu'elle avoit parcouru plus d'une mille d'Angleterre de chemin sans s'arrêter.

J'ignore si cette invention pourra être fort utile en pratique, mais elle m'a paru très ingénieuse, & je ne vous cite cet exemple que pour vous faire juger de l'habilité de M. Grayham, dont l'attelier est un grand objet de curiosité, non seulement pour l'horlogerie, mais pour toutes les parties de la Méchanique.

Vous connoissez, sans doute, le Caffé de Procope à Paris. Nous en avons un dans le même goût à Londres, c'est celui de *Slaughters* qui sert de rendez-vous à tous les beaux esprits & à la plupart des Savans de cette Ville. Ils y tiennent leurs Assises; parlent de nouveautés littéraires, examinent les ouvrages qui paroissent, jugent quelques fois de ceux qui ont déjà de la réputation, & forment une espèce d'Aréopage dans la République des Lettres. Il ne sont cependant pas toujours d'accord entre eux, & la diversité de leurs sentimens fait souvent naître des disputes qui tantôt révoltent & tantôt amusent les Auditeurs, que la

sim-

ſimple curioſité y attire. Jugez en, cher Ami, par un exemple comique que je ne puis m'empêcher de vous rapporter. Il n'y a pas long tems que le vieux *M. Desmaizeaux*, l'ami de feu M. Bayle, l'Hiſtorien de ſa vie, l'éditeur de ſes œuvres, & de pluſieurs autres Ouvrages célèbres, homme d'ailleurs très érudit, très ſpirituel & fort gai, ſe trouva dans le même Caffé, aſſis tranquillement à prendre une taſſe de chocolat. Deux inconnus vinrent ſucceſſivement prendre place à la même table, & entamèrent une diſpute fort vive ſur un objet de littérature. Un d'eux étoit fort poli & fort modéré, parce qu'il avoit la raiſon de ſon côté, l'autre fort groſſier & fort violent parce qu'il avoit tort. Au bout d'une demie heure l'homme doux & raiſonnable, accablé par les duretés & les cris de ſon Antagoniſte, lui abandonna le champ de bataille & ſe retira. A peine fut-il ſorti que le ſavant emporté chanta victoire, s'adreſſa à *M. Desmaizeaux* & lui dit: *Monſieur, n'ai-je pas bien terraſſé mon adverſaire? Il eſt vrai*, lui repondit le vieillard cauſtique, *& ſi jamais j'avois des Philiſtins à cambattre, je me ſervirois, Monſieur, de votre mâchoire.*

Au reste, quoi qu'il y ait toujours en Angleterre un grand nombre d'habiles gens dans tous les genres, je n'y trouve cependant point actuellement de ces Génies rares que la Nature ne produit pas dans chaque siècle. *Pope* n'est plus, & ne sera vraisemblablement pas sitôt remplacé. Il n'y a point aujourd'hui de Poëte dans la Grande Bretagne dont la réputation soit vaste & solidement établie; j'en excepte néanmoins *M. Glover*, Auteur du Poëme épique de Leonidas & de plusieurs autres ouvrages charmans. J'ai eu l'honneur de faire sa connoissance & il me comble de politesses & d'amitiés. C'est un homme d'un abord sombre, mais dont l'esprit froid & engourdi se dégele bientôt, s'échauffe & se dilate dans une conversation très aimable & très vive. La disette d'Auteurs Dramatiques, soit pour la Tragédie, soit pour la Comédie, est tout aussi grande, & j'observe que, pour donner des Nouveautés au théâtre, on a recours aux traductions des meilleures pièces Françoises, surtout de celles de M. de Voltaire qui sont fort goûtées à Londres.

La chaire a ici de très habiles Théologiens & de grands Orateurs. L'Art de

par

parler avec force, avec grace & avec dignité s'exerce aussi merveilleusement bien au Parlement, surtout dans la Chambre des Communes. J'y vais quelques fois pour entendre les discours éloquens qui s'y prononcent, & j'en sors toujours enchanté. J'admire sur tout le Chevalier Robert Walpole; c'est le Démosthène de l'Angleterre. J'ai remarqué qu'il est ordinairement un des derniers qui se leve pour haranguer, & tandis que les autres parlent, qu'il se tient fort tranquille à écouter & quelques fois à manger de petites pommes. Vous croiriez voir un lion formidable qui repose au milieu de l'arène, qui laisse crier & s'épuiser ses adversaires, & qui enfin ne se remue que pour tout terrasser. J'ai vu de même plus d'une fois le Chevalier Walpole garder un profond silence pendant toute l'assemblée, se lever enfin, & par un discours mâle & éloquent entraîner toutes les voix au gré des desirs de la Cour.

L'Angleterre regorge de feuilles périodiques, de brochures, & d'ouvrages hebdomadaires, tant sur les affaires politiques, que sur les sciences & sur des matières de morale; mais tout cela est maigre & décharné, les grands traits y

ſont clair-ſemés & ce ne ſont point les *Addiſſon*, les *Steele* & les *Cheſterfields*, qui écrivent ces pièces; en un mot il n'y a plus de *Spectateur*. Il eſt vrai que l'Angleterre poſſède encore l'aimable & reſpectable Lord Cheſterfield, un des plus beaux Génies qu'elle ait jamais produit, mais il ne travaille plus au *Craftsmann* ni à d'autres ouvrages périodiques. La Chronique des Rois d'Angleterre, écrite en ſtyle de l'Ecriture ſainte, ſous le nom de Nathan Ben Saddi, eſt la dernière production de ce grand homme, & vous conviendrez qu'elle porte tout à fait le caractère d'Original. Cet illuſtre Auteur jouit de ſon vivant de toute ſa réputation, & de la ſatisfaction inexprimable de ſe voir aimé de ſa Nation. Je ne traverſe point de rue à Londres, ſans y voir ſur quelque enſeigne le buſte de ce Lord avec l'inſcription *At Milord Cheſterfields head*, & je juge qu'une tête ſi remarquable, doit avoir gagné le cœur de la multitude.

Parmi les Philoſophes Anglois il n'y a pas actuellement de Chevalier Newton, de Locke, de Clarcke &c. mais ces hommes uniques ont fait des Diſciples habiles qui marchent avec le plus bril-

brillant succès sur leurs traces, & en général l'esprit philosophique est fort répandu dans cette Nation. Le fameux *Halley* professe ici les Mathématiques & surtout l'Astronomie avec beaucoup d'applaudissement. On m'a promis de me mener au premier jour à son Observatoire de Greenwich, qui est un bâtiment admirable dans son espèce. Un de nos amis nous conduisit aussi il n'y a pas long tems chez M. le Chevalier Hans Sloane, Président de la Société Royale des Sciences. Il nous reçut avec la plus grande politesse du monde & nous montra lui-même son cabinet de Curiosités pour l'histoire naturelle, de médailles & d'antiquités. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose de plus complet, de mieux choisi & de plus précieux en ce genre dans l'Europe entière. Il faudroit écrire un Volume entier pour vous en faire la description.

Enfin, Monsieur, il y a ici dans la Colonie des François réfugiés & parmi ses Pasteurs des sujets fort habiles & de très beaux esprits. Le hazard m'a donné entre autres la connoissance d'un de vos anciens amis. C'est M du Missy, Ministre du St. Evangile & fort savant

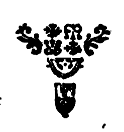
en plusieurs genres de littérature. Il a donné une belle édition des Oeuvres de Rabelais avec des Notes fort curieuses & instructives sur cette Auteur si difficile à entendre, & qui dans ses facéties fait allusion à tout moment à des anecdotes, à des jeux, à des modes, & à des usages dont nous n'avons presque plus de connoissance. J'ai vu d'ailleurs des morceaux de Poësie charmans de la façon de M. du Missy, & entres autres une Cantate qui a pour titre Leandre & Hero, & qui ne le cède point à celles de l'incomparable Rousseau.

Vous aimez ces sortes de matières, ainsi je ne crains point de vous ennuyer par la longueur de ma rélation. Quelque envie que j'aie de l'abréger, je ne puis me dispenser de vous parler encore de la perfection des instrumens de Mathématique, d'Optique, d'Astronomie & de l'Art nautique qui se font ici. Il faut voir l'attelier d'un pareil Artiste pour s'en former une idée. Les lunettes à longue vue & les Telescopes Anglois n'ont pas de leurs pareils au monde, & les ouvriers François, quelques habiles qu'ils soient d'ailleurs, ne sauroient atteindre à la perfection des quarts

de

de cercle faits à Londres. Ceux dont M. de Maupertuis s'eſt ſervi dans ſes Obſervations au Pole & M. de la Condamine ſous l'Equateur, pour déterminer la figure de la terre, & M. de Lalande pour meſurer la Parallaxe de la Lune, avoient été faits en Angleterre. Ces grands inſtrumens y ſont à la vérité d'une cherté exceſſive, mais auſſi d'une exactitude & d'une préciſion qui ſurpaſſe toute imagination.

J'écrirai une autre fois à M. le Baron de Knobelstorff pour lui parler de l'état des beaux arts dans ce pays. Il ne m'en reſte pas le tems aujourd'hui. A Dieu, cher Ami, continuez à jouir d'une ſanté parfaite & d'aſſez de loiſir pour donner bientôt quelque ouvrage au Public.





LETTRE XXXII.

A. M. LE BARON DE KNOBELSTORFF, INTENDANT GE'NE'RAL DES BATIMENS DU ROI, A BERLIN.

à Londres le 10. *Mars* 1741.

J'Ai remis au Capitaine d'un navire, prêt à partir pour Hambourg, un paquet qui contient tous les Ouvrages sur l'Architecture du célèbre Innigo Jones, que vous m'avez demandés ; & j'ai adressé ce paquet à M. de Destinong, Résident du Roi au Cercle de la Basse Saxe. Je ne doute point qu'il ne prenne tous les soins possibles pour vous le faire parvenir. Vous y trouverez des plans superbes & des idées aussi neuves que brillantes : mais ne croyez pas, cher Ami, que tous ces desseins aient été exécutés. Le magnifique Palais des Rois d'Angleterre, dont les plans, les élevations & les profils ornent cet Ouvrage, n'a

n'a jamais exiſté que dans l'imagination de l'Architecte. Il n'y a qu'un ſeul bâtiment, qu'on nomme ici *la Maiſon des banquets* (*) & qui devoit former un des pavillons de ce Palais, qui en ſoit achevé. C'eſt un morceau d'Architecture qui fait regretter le reſte; je n'ai rien vu de plus régulier ni de plus élégant en deçà des Alpes. En attendant les Rois de la Grande-Bretagne ſont logés au Palais de *St. James* comme des Invalides, & les Invalides de l'Armée & de la Marine comme des Rois à *Chelſea* & à *Greenwich*. Ces derniers bâtimens ſont vaſtes & ſuperbes; peut-être pêchent-ils par trop de magnificence, puiſque leur décoration exterieure annonce plutôt un Palais de Souverain qu'un Hôpital.

Au reſte je vous ſupplie, cher Ami, de me dire votre ſentiment ſur les deſſeins d'Innigo Jones que je vous ai envoyés. Vous êtes le meilleur juge que je connoiſſe ſur cette matière. Comment trouvez-vous ſurtout les Plans qu'il a propoſé pour le Palais Royal? Quant à moi, la façade m'en paroit belle & majeſtueuſe, mais ce que j'en admire le plus

(*) *The banquetting Houſe.*

plus ce sont les deux Cours, l'une environnée d'une colonnade & l'autre d'une galerie soutenue par des Cariatides & des Termes. C'est un Chef d'œuvre d'imagination à mon avis, & je n'ai rien trouvé dans les livres d'Architecture, depuis Vitruve jusqu'aux plus modernes, qui m'ait plu d'avantage. Colonnes, Termes, Balustrades, proportions, dispositions tout y est élegant & *svelte*. Mr. Jones étoit le Palladio de la Grande-Bretagne. Si ce Palais avoit pu s'achever, l'exécution en auroit fait un honneur infini à une Nation opulente telle que l'Angloise.

J'ai vu dans mon premier voyage le fameux Château de Blenheim situé près d'Oxford. C'est un monument que la Nation a fait ériger pour éterniser la mémoire de la bataille de Hochstedt ou de Blenheim, & dont elle a fait présent à Milord Duc de Malborough, qui commandoit à cette journée en Chef pour les Anglois. On a fait des censures bien sévères de ce bâtiment, & je conviens qu'il n'est pas entièrement à l'abri d'une critique raisonnable, étant un peu trop chargé de colonnes & d'ornemens pesants. Mais, si l'on considère que M.

le

le Chevalier van Brough, avoit a travailler pour l'éternité, que la Nation vouloit qu'il ne mit point de bornes à la dépenſe, qu'il n'en pouvoit jamais faire aſſez, & qu'on demandoit un édifice capable d'en impoſer & de frapper la vue même dans le lointain, on excuſera cet Architecte d'avoir ſacrifié en quelque manière l'élégance de ſon bâtiment à la multiplicité & à la grandeur des ornemens. Toutes les parties au reſte ſont exactement calculées, toutes les règles de l'art bien obſervées, & cet immenſe édifice rappelle au premier coup d'œil la Majeſté & le goût de ceux de la Grèce & de l'ancienne Rome. De loin on croit voir non pas un Palais, mais une Ville entiére. On y aborde par un très grand pont formé d'une ſeule arche, & qui eſt un vrai Chef d'œuvre. J'ai contracté une amitié fort étroite avec le fils de ce célèbre Chevalier van Brough, qui vient d'obtenir une Compagnie dans les gardes à pied, & qui eſt un jeune homme d'un mérite ſolide. Il m'a fait voir non ſeulement tous les deſſeins de feu ſon père, mais auſſi deux maiſons que celui-ci a bâties l'une à Londres près de *Whitehall*, & l'autre à Greenwich. Ce ſont de

N 6 vraies

vraies bicocques, des eſpèces de vuide-bouteilles, mais malgré le petit terrein qu'il a eu pour l'emplacement, on y découvre partout le grand homme dans l'exécution. Les critiques ordinaires y trouvent trop d'ornemens, trop de colonnes; les vrais connoiſſeurs voyent que tous ces ornemens y ſont tournés en commodités, & que le génie créateur y éclate de tout côté. Le même Chevalier van Brough eſt Auteur de beaucoup de Comédies Angloiſes, qui ſont à la vérité écrites d'un ſtyle trop libre, mais qui toutes pétillent d'eſprit & de vivacité. Tant il eſt vrai que le génie ne ſe renferme point dans les bornes d'un ſeul objet, mais ſe manifeſte dans tous ceux qu'il embraſſe. Le fils de cet homme habile a hérité de l'eſprit de ſon père, mais comme les occaſions font les hommes célébres, je doute que la guerre lui fourniſſe ſitôt celle de ſe faire connoître dans le monde d'une maniére auſſi diſtinguée (*).

Parmi les maiſons de Plaiſance & les Châ-

(*) *Il fut bleſſé mortellement à la bataille de Fontenoy en 1746. & expira ſur le Glacis d'Ath où on le porta la même nuit.*

Châteaux des Seigneurs répandus par toutes les Provinces d'Angleterre, il y en a un grand nombre dont l'Architecture est très belle, & l'ameublement superbe. Je rencontre par tout ou des Bibliothéques nombreuses & bien choisies, ou des Cabinets de statues de bustes, & de bas reliefs antiques ou des galeries de tableaux admirables. Sans parler des sept fameux Cartons de Raphaël qui se trouvent dans la galarie du Roi à Hampton-court, il est certain que les richesses de l'Angleterre ont pour ainsi dire écrémé l'Italie de ses plus beaux morceaux de peinture, & des plus précieux restes de la sculpture des Anciens. Je n'ignore pas qu'on trouve dans la fameuse galerie de Florence, dans plusieurs Jardins, Couvents, Eglises & Palais de Rome, & des autres principales Villes d'Italie quelques tableaux des plus grands Maîtres de cette Nation, & peut être une douzaine de statues parfaites de l'ancienne Grèce, comme la Venus de Médicis, le Gladiateur, la Bergère Grecque, le Milon de Crotone, le Faune &c. que vraisemblablement on ne laissera jamais sortir hors de l'Italie, parce que ces modèles forment des puissants appas pour attirer

dans ce pays, non ſeulement des voyageurs curieux de toutes les nations, mais auſſi des Artiſtes qui viennent y faire des études; outre qu'ils ſervent à perfectionner le deſſein des Elèves Italiens mêmes & leur inſpirent de l'émulation. Mais tout ce qui a pu s'obtenir à prix d'argent en Italie, les Anglois l'ont enlevé. On prétend que leurs emplettes allèrent ſi loin ſous le règne du Pape Clément XI que les Magiſtrats de Rome ſe crurent obligés d'en avertir ſa Sainteté, & de lui demander une défenſe de faire ſortir à l'avenir ces morceaux uniques, mais qu'Elle répondit: *Laſciate fare, non ci piglia-ranno l'aria.* Le Pontife croyoit que la perfection des arts dépend du climat & de l'air. Cette opinion cependant ne me paroît pas tenir de l'infaillibilité.

J'ai vu dans mon premier voyage une ſalle de bal ou de redoute à Yorck qui formoit un très bel édifice. La façade ou plutôt le fronton en étoit admirable. L'interieur de cette ſalle immenſe étoit decoré de deux rangées de colonnes franches d'ordre Corinthien, entre leſquelles on avoit élévé des gradins pour les ſpectateurs; de manière que les danſeurs occupoient le milieu de la ſalle, les Dames ſpec-

ſpectatrices l'eſpace entre les colonnes, & les Cavaliers ſe promenoient dans l'emplacement qui reſtoit derrière cette colonnade & les murs de la ſalle, qui étoit encore entourée de pluſieurs chambres de diverſe grandeur, deſtinées à prendre des rafraichiſſemens ou même des petits ſoupers. Vous jugerez, Monſieur, de la grandeur de ce vaiſſeau, ſi vous faites attention que pendant les 8. jours que durèrent alors les Courſes de chevaux à Yorck, il y avoit tous les ſoirs 700. perſonnes de qualité des deux Sexes qui s'aſſembloient dans cette ſalle, qui y danſoient & qui y étoient fort au large.

A Londres même les redoutes ſe donnent dans la ſalle de l'Opera. C'eſt M. Heidegger qui en eſt l'Entrepreneur. Le fond du parterre s'élève juſqu'au niveau du théatre, & le tout enſemble forme alors un grand & beau vaiſſeau. Il y a outre cela une ſeconde ſalle beaucoup moins vaſte, qui eſt tendue de tous les quatre côtés de damaſt bleu mourant, gallоné en or, ſur un beau deſſein d'Architecture. On n'y voit point de fenêtres; ce qui fait un effet ſingulier. Tout eſt bien éclairé, la Muſique eſt belle, &

dans

dans plusieurs appartemens séparés on trouve des pyramides garnies de tous les dons de Bacchus & de Comus, qui sont offerts *gratis* à tous ceux qui ont payés une guinée pour l'entrée. C'est un homme bien singulier que ce M. Heidegger: l'histoire de sa vie mériteroit d'être écrite. Né dans les montagnes de la Suisse, au milieu de la plus grande simplicité des mœurs, la nature lui a donné tout le penchant, tout le goût & toutes les dispositions possibles aux plaisirs les plus éclatans & les plus raffinés. Il est venu porter en Angleterre ces heureux talens qui auroient conduit tout autre à sa ruine, mais qui pour lui sont devenus la source d'une fortune brillante. On peut dire que la Nation Angloise l'a établi Directeur de ses plaisirs, & ce poste lui a valu souvent jusqu'à cinq mille Livres sterling par année. Il a été Entrepreneur de l'Opera, des redoutes & de tous les principaux divertissemens de Londres. Il est très-bien venu à la Cour & lié d'amitié avec les principaux Seigneurs. Se trouvant un jour à souper en très grande compagnie, la conversation tomba sur les prérogatives des differents peuples & l'on agita la

ques-

question, *quelle Nation de l'Europe pourroit passer en général pour la plus spirituelle.* Les sentimens furent partagés entre les Italiens, les François & les Anglois. Après quelques petites contestations, on demanda l'avis de M. Heidegger, qui repondit *c'est la Nation Suisse.* On fit de grands éclats de rire, mais le vieillard continua ainsi: *Voici, Messieurs, la preuve de ma décision. Je suis né Suisse, je suis venu sans fortune en Angleterre, je trouve moyen d'y gagner par ma pure industrie cinq mille pièces par an, & qui plus est de les y dépenser: or je défie au plus habile Anglois d'aller en Suisse, de s'y faire un pareil revenu & de l'y manger, d'où je conclus que le Suisse l'emporte sur l'Anglois en fait de génie.* L'argument fut trouvé plaisant mais ce seul exemple ne persuada pas pour la généralité de la Nation. Au reste, si la nature a doué M. Heidegger d'esprit & de talens, elle lui a bien mis ces avantages en ligne de compte en formant sa figure, qui est d'une laideur presque choquante. Il est le premier à en badiner, & il paria un jour une somme considérable contre Milord Chesterfield, qu'on ne trouveroit pas dans tout Londres un visage plus hideux que le sien.

On

On établit des juges, & Milord trouva avec beaucoup de peine & après bien des recherches, une vieille femme si affreuse qu'il crut pouvoir la présenter devant ce tribunal. En effet les juges au premier coup d'œil décidèrent que M. Heidegger avoit perdu sa gageure, mais celui-ci appella de la sentence en soutenant que le pari n'étoit point égal, vu la différence de l'habillement; il mit les cornettes de la vieille & lui endossa sa perruque, & alors les juges trouvèrent sa laideur si décidée & si triomphante, qu'ils condamnèrent Milord Chesterfield à payer le pari.

Au reste, cher Ami, l'Angleterre n'a jamais produit de grands Peintres, de Sculpteurs, de Graveurs, de Musiciens ou d'autres Artistes d'une réputation extraordinaire. Le Chevalier Gottfried Kneller qui excelloit dans le portrait, & qui est enterré dans l'Abbaye de Westminster à côté du tombeau des Rois, étoit Allemand, M. Hendel, dont je viens de vous parler, l'est de même. Il y a cependant aujourd'hui à Londres un Dessinateur & Graveur fort fameux & fort admiré de la Nation. Il s'appelle *Hoggart* & il est auteur d'une quantité d'e-

d'eſtampes fort recherchées ici, auſſi bien que dans les pays étrangers. Telles ſont *le Rack's Progres*, *le Harlots Progres*, *la Midnight modern Converſation* (*) & pluſieurs autres. Il faut convenir que M. Hoggart poſſède une imagination extraordinairement juſte, vive & féconde qu'il compoſe ſes ſujets avec beaucoup de génie, & une vérité preſque inimitable, qu'il deſſine dans la perfection & grave aſſez bien, que ces tailles douces méritent par conſéquent beaucoup d'approbation; mais je ne ſuis pas auſſi content des ſujets qu'il choiſit & de la manière qu'il les traite. Il y préſente trop ſouvent des objets hideux, révoltans, dont un ſpectateur délicat voudroit détourner la vue, comme par exemple un Hôpital de foux, un appartement où les Elèves de la faculté de Montpelier exercent, ſous les auſpices du Dieu Mercure, leur art à guérir des maladies & des infirmités honteuſes &c. Il me ſemble que c'eſt avilir les beaux arts que de les em-

(*) *Le Trein de vie du Débauché*, *le Train de vie d'une fille abandonnée. La Converſation moderne de table après minuit &c.* *Chaque ſujet occupe cinq ou ſix feuilles ſeparées.*

employer à prendre des objets dégoûtans. Je crois vous l'avoir dit ailleurs, plus un Artiste possède de talens à imiter parfaitement la Nature, & moins il en doit abuser pour représenter des choses, dont l'aspect fait des impressions facheuses dans une Ame sensible. Un Marsias écorché par Apollon, un Martir dans les souffrances, un St. Laurent sur les gril &c. sont des sujets très déplaisans & qu'on ne devroit souffrir nulle part. Les beaux arts ne sont faits que pour donner du plaisir. La morale & la prédication doivent corriger les mœurs & inspire la dévotion,



LETTRE XXXIII.

A MR. LE C. P. JORDAN A BERLIN.

à Londres le 26. Mars 1741.

MONSIEUR,

Chez nous les Profeſſeurs en Médecine, pour encourager leurs Diſciples à l'étude de l'art Galenique, on coutume de dire, *Dat Galenus opes*, & en effet ils n'ont pas tort, car en Allemagne les Fils d'Hypocrate & de Galien ſont ſeuls bien payés. Le Théologien Proteſtant jouit d'un revenu tres modique & n'a point de perſpective. l'Avocat eſt obligé de ſe damner tous le jours pour gagner de quoi vivre. Le Philoſophe meurt de faim en inſtruiſant les hommes & en leur enſeignant les moyens de parvenir au bonheur. Ce n'eſt pas la même choſe en Angleterre. La partie la plus éclairée du genre humain n'eſt pas la moins avan-

avantagée de la fortune & chaque talent y produit son salaire. L'Homme d'Eglise peut devenir Doyen, Evêque & Archevêque; l'Homme de Loi Juge, Grand-Juge, Chancelier; le bon Philosophe est préféré pour les premiers emplois de l'Etat, & s'il n'y parvient ou n'y aspire point, il trouve le moyen de s'enrichir en écrivant pour l'impression. On m'a assuré que M. Middelton s'est fait une fortune honnête par un seul Ouvrage, qui est la vie de Ciceron. C'est un grand encouragement pour les sciences; aussi voit-on beaucoup de jeunes gens s'y appliquer. La Philosophie en général est l'étude favorite des Anglois; & il y a ici des Philosophes de toutes les couleurs & des partisans de tous les systêmes. Les Neutoniens dominent, mais ils sont tolérans. Dans cette foule de Philosophes j'en ai rencontré quelques uns qui semblent former une secte particulière, & qui se piquent de penser tout différemment du reste des humains, en combattant sans cesse les notions les plus communes & les plus universellement reçues. Ce sont de vrais Esprits paradoxes. Un d'eux m'aborda l'autre jour au Caffé *de Slaughters* & me dit,

Mon-

Monsieur, je vous prouverai comme deux & deux font quatre, qu'un peuple barbare est infiniment plus heureux & plus respectable qu'un peuple policé; que les arts, les sciences & le commerce n'ont fait & ne font encore que rendre les mortels infortunés, & que l'état de la pure nature est le seul qui convienne à l'homme: & celu par telles & telles raisons. Il me submergea alors par un torrent de sophismes & m'emporta à cent lieues de la vérité. Je l'écoutai pendant long tems, mais enfin ma patience s'échappa & je lui répondis: *Monsieur, je vous prouverai comme deux & deux font quatre que la fièvre quarte vaut mieux que la santé, si vous voulez me permettre de me servir de vos argumens & de les employer comme vous faites.* Mon homme resta assez interdit, fronça ses larges sourcils & me demanda ce que je trouvois donc de répréhensible & de défectueux dans son raisonnement? Au moment que je me préparois à lui répondre un Colporteur entra, lui offrit ses marchandises & le Philosophe lui acheta une nippe qui lui fit un plaisir extrême. Dès que les premiers transports de son contentement furent un peu calmés, je continuai ainsi mon discours:

Pour

Pour prouver la thèſe hétérodoxe que vous venez d'avancer, Monſieur, vous vous êtes répandu en ſpéculations vagues, en raiſonnemens abſtraits & vous les avez appuyés par des exemples particuliers, qui ne prouvent rien pour le général, & dont l'application n'eſt pas même exacte: mais vous ne voulez jamais conſulter la Nature & décompoſer, pour ainſi dire, l'homme pour examiner ſon ame, ſes propriétés & ſes paſſions naturelles. Nous avons une qualité inhérente à notre être, une eſpèce de paſſion que l'on peut appeller innée qui eſt *un dégoût pour l'uniformité & un penchant à la variation.* Il eſt de la nature humaine, de l'eſſence de notre être de nous ennuyer à la vue conſtante des mêmes objets, de la jouiſſance des mêmes choſes & de la répétition des actions tout à fait ſemblables, lorſque ce ne ſont pas des beſoins abſolument eſſentiels à notre conſervation, comme le boire, le manger, le ſommeil &c. Dans pluſieurs de ces beſoins mêmes l'uniformité eſt encore inſupportable: elle tue l'homme preſque en tout. Plus l'Etre ſuprême l'a doué d'eſprit, plus il eſt ſujet à l'ennui, & l'ennui eſt un ver rongeur qui ne le quit-

te

te point, qui le fait languir, & qui sûrement ne contribue point à lui faire passer une vie heureuse.

L'Expérience de tous les âges & de tous les jours confirme ici, ce que l'examen philosophique a commencé à trouver. Figurez-vous un Paradis aussi agréable que votre imagination peut le concevoir, placez y nos premiers Parens dans leur état primitif & voyez s'ils y pourront tenir. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit *qu'il n'y a pas d'éternelles amours*, la plus belle femme perd ses attraits à nos yeux, dès que nous la voyons & en jouissons sans cesse. Les mêmes alimens nous deviennent insipides à la longue & nous ne saurions soutenir de manger *tous les jours des perdrix*. Faites entendre à un homme continuellement le même Opéra, le même Concert, faites lui voir la même Tragédie, la même Comédie; quelque belle qu'elle soit, vous l'ennuyerez à la mort. Il en est de même de tous les plaisirs de l'esprit. La vie champêtre, qui d'ailleurs a tant de charmes, veut être variée par l'étude, par le jeu, par la société & même par des intervales de séjour en Ville. Elle seroit même tout a fait insupportable sans la dif-

férence des Saisons; & l'Eté tout brillant, tout gracieux qu'il soit, fait desirer l'Automne, l'Hyver & le Printems. Cette succession continuelle des Saisons est un bienfait du Créateur, qui sous l'Equateur même donne des Saisons pluvieuses aux habitans des contrées brûlantes pour varier le climat.

De froids moralistes & des poëtes enthousiastes, nous ont dépeint & chanté la vie des bergers, comme la plus délicieuse & la plus désirable. Mais les poëtes sont faits pour nous tromper en tout, & ils s'égarent presque toujours lorsqu'ils font parler la philosophie par l'organe d'Apollon. Cette vie pastorale, qui approche en effet le plus de l'état de nature, est la plus insipide & la moins heureuse qu'on puisse s'imaginer. C'est le comble de l'ennui pour tout être qui pense. Il faut bien aimer la gourmandise, le besoin purement naturel & honteux de travailler à la réproduction de notre espèce, l'indolence, la paresse & l'ignorance pour chercher le bonheur dans une vie de fainéans, telle que seroit la nôtre si les arts, les sciences & les besoins ne venoient pas au secours de l'homme contre l'assommante uniformité.

Selon

Selon votre fyftême, Monfieur, les fauvages font les mortels les plus heureux, & par une conféquence toute naturelle, ils fe font d'avantage à mefure qu'ils font plus fauvages. Mais que deviennent donc ces Sauvages? Quel rôle jouent ils fur la terre? Voyez les, ils font fous vos yeux. Ce font des efpèces d'Automates, qui naiffent, végétent, fe reproduifent mauffadement, fe font tout au plus la guerre, fe mangent, s'entretuent & meurent fans avoir joui d'aucun plaifir réel dans le monde, fans efpérance, fans renom, fans idée flateufe de la moindre gloire après leur mort. Félicité bien fingulière!

Non, Monfieur, ceux là ont été plus philofophes que vous ne croyez, ceux là ont le mieux connu l'homme & les propriétés de fa nature qui ont multiplié fes befoins. Un homme, une fociété, un peuple n'eft heureux qu'à proportion de la quantité & de la diverfité de fes befoins, & les pays qui ont le plus de ces mêmes befoins & en même tems le plus de moyens pour les fatisfaire, font affurément les plus fortunés. Voyez en deux mots combien l'introduction des arts & des fciences à donné de diver-

ſions à l'ennui, & combien d'avantages réels elle a amené à ſa ſuite.

Les idées de la connoiſſance de Dieu & de la nature ſe ſont beaucoup perfectionnée, dépuis que nous poſſédons l'art d'écrire & d'imprimer. L'homme n'a plus ſur ces objets importans & ſur tous les autres qui l'environnent la ſeule portion de ſes propres réflexions & de ſa propre expérience. Il eſt enrichi par les livres ſur chaque matière, de toutes les idées de ceux qui ont vécu avant lui, & nous avons aujourd'hui dans une Bibliothèque, non pas l'eſprit d'un homme, d'un ſiècle, mais l'eſprit de tous les âges & de tout le genre humain, pour ainſi dire, condenſé. C'eſt une ſucceſſion de penſées qui eſt venu juſqu'à nous, & nous pouvons commencer là où les autres ont fini.

Secondement, chaque connoiſſance, chaque talent que nous acquérons multiplie nos plaiſirs, & par conſéquent notre bonheur. Chaque objet que nous voyons dans le monde & que nous connoiſſons bien, nous cauſe une ſatisfaction incomparablement plus grande qu'à un ignorant. Un Peintre goûte mille fois plus de contentement, en contemplant

un

un Tableau de Raphaël ou de Rubens, qu'un homme qui n'a nulle idée de la Peinture: & les charmes de la Musique frappent bien plus vivement ceux qui s'y connoissent que ceux qui ne s'y entendent pas. Il en est de même de tous les ouvrages de l'art & de toutes les sciences. Il faut les connoître pour en juger. La vraie beauté n'est jamais sentie par un ignorant ou par un sauvage. Ce sauvage a donc beaucoup moins de ces plaisirs, de ces portions, de ces parties de la somme générale du bonheur; & comme les arts & les sciences sont en grand nombre & se multiplient tous les jours, le plaisir & le bonheur de l'homme instruit & du peuple policé, est donc par la augmenté & multiplié à l'infini. Car les besoins font naître les arts & les sciences, & les arts & les sciences les besoins, & cette action & réaction perpétuelle entretient le monde, & produit la félicité du genre humain.

Je sais, au reste, que toutes les choses d'ici bas ont leur bon & leur mauvais côté; je n'ignore pas qu'il s'est trouvé de tout tems des philosophes, ou soit disant tels, qui ont exagéré les inconvéniens attachés aux arts & aux sciences,

& qu'ils ont cherché à faire briller leur esprit aux dépends de la raison, par un tissu de sophismes pompeux rendus plausibles à l'aide d'un beau style. Mais si vous daignez, Monsieur, examiner leurs ouvrages à fond, vous trouverez que le bon sens y bronche à chaque page, & vous finirez par conclure que l'introduction des arts & des sciences dans un Etat, y amène les plus grands & les plus solides avantages pour le bonheur des hommes, & entraîne les plus petits inconvéniens.

A ces mots mon philosophe secoua la tête & me répondit qu'il alloit se retirer dans sa Bibliothèque pour réflechir à ce que je venois de lui dire, & qu'il retourneroit le lendemain au même endroit, armé de mille argumens pour combattre mon opinion. Il sortit en effet & ne revint point.

L'Envie, cher Ami, de donner du nouveau, de paroître singulier, extraordinaire, de penser autrement & plus profondément que tous les autres hommes, fait sans doute éclorre ces sortes de paradoxes. Si j'étois Législateur je n'en serois cependant guère édifié. Qu'un philosophe pense d'une manière hétérodoxe sur des

objets

objets indifférens, à la bonne heure, le mal n'eft pas grand. Mais lorfqu'un homme débite une Doctrine contraire au bonheur d'un Etat & de la fociété humaine en général, & qui cauferoit les plus grands maux fi elle étoit fuivie, il faut lui impofer un filence éternel.

Je vous embraffe tendrement & j'ai l'honneur d'être.





LETTRE XXXIV.

A M. LE CONSEILLER PRIVÉ JORDAN A BERLIN.

à Londres le 3. d'Avril 1741.

TRES CHER AMI!

MOn philosophe a reparu, il est même venu me trouver dans ma chambre pour vuider notre différent, & je crois, cher Ami, devoir vous rendre compte de quelle manière la dispute s'est terminée.

Il me fit sentir avec beaucoup de force & d'éloquence que la baze de tout le raisonnement que je venois de lui faire au Caffé étoit une pétition de principe; que le Créateur sembloit avoir formé l'homme pour l'état de nature & non pour vivre en société; qu'il n'auroit jamais contracté ce dégoût pour les choses uniformes & ce penchant au changement, s'il n'avoit quitté cet état primitif & naturel pour en prendre un qui est for-

forcé & dont ces dégouts sont une suite naturelle; que toute notre façon de penser & toutes nos passions ne sont que des effets de notre éducation, & que si la société, dans laquelle nous vivons avec d'autres humains, nous procure quelques avantages frivoles, l'état de la pure nature nous en auroit donné d'autres & de réels, qui nous eussent amplement dédommagé de la perte des premiers, comme celui de la santé, de l'augmentation de nos forces corporelles &c. &c. Je vous avoue, Monsieur, que je fus un moment ébloui par le brillant de ses sophismes, mais ayant eu le tems de réfléchir un peu, voici fort en raccourci ce que je crus devoir y répondre:

Il ne me paroît nullement prouvé que ce soit notre éducation qui nous fasse contracter l'aversion pour l'uniformité, le goût pour la variété des objets & le penchant à l'ennui. Cet argument même implique une pétition de principe. En faisant l'anatomie de notre ame je trouve que nous sommes nés avec un desir naturel & invincible de nous instruire, & de pousser toujours plus loin nos découvertes & nos lumières. Or ce desir ne sauroit être satisfait, si des objets nou-

 veaux

veaux & variés ne viennent ſans ceſſe ſe préſenter à notre eſprit & à nos ſens. Ce ſauvage, qui vit dans l'état de la pure nature, eſt talonné par l'ennui tout auſſi bien que le berger, l'habitant de la campagne, le citoyen de la Ville & le domicilié à la Cour. L'homme ſauvage que l'on trouva il y a quelques années dans la forêt de Hamelen, que l'on apprivoiſa & qui apprit à parler, s'étoit ennuyé dans ſa taniére & dans les bois tout comme il s'ennuya peut-être après. Toutes les éducations poſſible, celle du pâtre comme celle du Prince, produiſent le même effet & l'ennui eſt attaché également à tous les états, ſi la variété & la nouveauté des objets n'y vient faire diverſion.

Il n'eſt pas poſſible d'ailleurs de ſe repréſenter un état de nature abſolu, un état où l'homme vivroit tout à fait iſolé. L'inſtinct le plus naturel de tous le porteroit d'abord à chercher une compagne, il procréeroit des enfans, ces enfans brouteroient autour de lui, il les éleveroit au moins à la maniére des animaux; voilà d'abord une famille qui ſe forme, c'eſt un commencement de ſociété, & ſociété pour ſociété, la

plus

plus parfait est la meilleure. La formation même de la société civile qui s'est faite par une suite, une concaténation naturelle des choses, prouve assez ce me semble que l'homme y étoit destiné par le Créateur, & que cette société étoit nécessaire dans le *meilleur monde.*

Secondement, il me paroît encore beaucoup moins vrai que l'homme auroit acquis plus de forces corporelles dans l'état de nature que dans la société: L'expérience, je crois, prouve le contraire. Tous ces sauvages que l'on a découvert & que l'on découvre encore quelques fois; tous ces Amériquains les moins civilisés; tous nos bergers, nos habitans des forêts & des campagnes sont-ils plus fort que ne l'étoient, par exemple, les anciens Romains, ou que ne le sont nos soldats aguerris sous les armes; nos maréchaux, nos charpentiers, nos portefaix & manoeuvres? C'est démonstrativement tout le contraire. Le systême de nos os & de nos muscles prouve même que nous ne sommes pas susceptibles d'acquérir de bien plus grandes forces. Et supposé même que nous pussions en acquérir quelques petits de-

de plus, cela nous mettroit il en état de nous procurer seuls la sûreté, les besoins, les aisances les plus nécessaires & les moindres agrémens de la vie? Serions nous aussi forts que les élephants, les tigres & les lions qui viendroient bientôt s'attrouper autour de nous, ou que les chevaux fougueux, les taureaux, & plusieurs autres animaux formidables, qui nous environnent déjà & que nous savons dompter? Combien de terrein sur la terre ne faudroit-il pas abandonner aux animaux carnassiers & aux bêtes fauves, si les hommes ne vivoient pas en société & s'ils étoient sans arts & sans sciences?

Et quand nous aurions pû arracher une branche ou déraciner un arbre, à l'aide de nos simples bras, quel grand avantage nous en reviendroit-il? Nous parvenons au même but à l'aide d'un instrument ingénieux & sans efforts. Aurions nous, dans l'état de nature, pu éloigner un lion qui seroit venu attaquer notre vie, ou atteindre un oiseau qui fend les airs & le faire servir à notre nourriture?

Il y a plus. Dans l'état de la simple nature l'homme le plus méchant & le plus fort, auroit été sans contredit le

plus

plus heureux, comme parmi les animaux le plus méchant & le plus carnaſſier terraſſe tous les autres. Etat bien deſirable, n'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

Les ſimples, les plantes, les racines qui croiſſent autour de nous & au bout de la terre, croyez-vous que la nature les donne en vain & qu'elles croiſſent là pour rien ? Non, Monſieur, je penſe que tout ce qui exiſte a un but, & que toutes ces choſes nous ſont données par le Créateur pour notre conſervation & pour notre agrément. Or, ſi les hommes ne faiſoient que vivre, pour ainſi dire, l'un après l'autre, iſolés & dans l'état de nature, ſi les derniers venus n'étoient pas enrichis des connoiſſances des premiers, ſi, enfin, nous n'avions point de Botanique, l'homme connoîtroit-il, auroit-il découvert toutes ces plantes, ſauroit-il en faire l'uſage & l'application néceſſaire ? Encore un coup, Monſieur, l'état le plus parfait n'eſt ſûrement pas celui où l'on eſt obligé de ſe paſſer de tout. Liſez le Mondain de M. de Voltaire. Il y a dans cette Pièce charmante, ſous l'enveloppe d'un badinage ingénieux, plus de vérité & plus de philoſophie que vous ne penſez. Le ſeul

mot de société emporte l'idée d'une union de forces, d'une assistance mutuelle, soit pour nous défendre & nous conserver, soit pour rendre notre état meilleur & notre sort plus agréable.

Enfin, Monsieur, ne m'objectez pas ici l'exemple de quelques Peuples sauvages qui se défendent contre ces bêtes féroces & se procurent le nécessaire phisique. Je vous l'ai dit tantôt ces hommes vivent déja dans une espèce de société : ils ont déja entre eux un langage & des conditions, ou tacites ou expresses, sur lesquelles subsiste leur société, & dès qu'on a tant fait que cela il faudroit être insensé pour ne pas préférer la société la mieux établie & la plus policée. Que d'utilité, que d'agrémens, que de charmes les arts & les sciences n'ont-ils pas répandus sur la vie? La férocité naturelle de l'homme a été domptée, ses mœurs ont été adoucies, & en faisant usage des facultés de son ame plus que de celles de son corps, il s'est éloigné de plus en plus de la qualité de brute, pour se rapprocher de celle de son Créateur.

Plus on examine l'homme, (& voici mon troisième argument) plus on trouve que sa destination principale est la culture

ture de son ame. Il a quelques sens, quelques facultés de plus que les animaux, & ces sens, ces facultés ont leur but. Il seroit ridicule de vouloir s'inscrire en faux contre ce que nos oreilles entendent & ce que nos yeux observent tous les jours, & se donner la torture pour imaginer des conjectures ou pour trouver des sophismes éblouissans, capapables de trouver le contraire. Or, cette culture de l'ame est il possible qu'elle se fasse avec succès hors de la société? Suivez, Monsieur, je vous en conjure cette idée par vos réflexions; il seroit trop long de la développer en détail. Peut-être que ma société vous éclaire en ce moment & vous rend meilleur. C'est la plus forte preuve en faveur de ma thèse.

Mais encore, est-il bien prouvé (même en pure Philosophie) que nous n'ayons pas une destination pour une autre vie, pour un état plus permanent, plus parfait, pour un plus grand rôle, enfin, que ce que nous jouons dans ce monde? Je ne sache point qu'il y ait eu aucun vrai philosophe assez téméraire pour assurer positivement la négative de cette proposition. Les lumières de no-

tre raiſon ne ſuffiſent point pour nous donner la moindre certitude ſur l'avenir en quoi que ce puiſſe être. Mais il y a cinquante conjectures pour une contraire qui me font croire que notre ame ne finit pas avec la mort. Qui nous dit donc que la culture que nous donnons à cette ame dans le monde préſent, que les connoiſſances & les lumières que nous y acquérons, ne nous rendront pas plus parfaits dans l'autre, pas plus préparés, pas plus propres pour en profiter ? Tout cela pourroit-il ſe faire ſi nous voulions nous réduire volontairement à l'état des brutes & marcher à quatre pattes ? Ce dernier raiſonnement n'eſt, Monſieur, qu'une conjecture, je ne vous le donne que pour tel, mais mes premiers argumens me paroiſſent aſſez démonſtratifs.

Mon philoſophe alors ſe mit à ricanner, & ne me répondit plus que par un perſifflage. Je doute de l'avoir converti, car on ne fait pas changer un philoſophe ſi vîte de ſyſtême. Il me demanda du Ponch, breuvage raffiné, compoſé de toutes ſortes d'ingrédiens ramaſſés dans les quatre parties du monde connu. Il en but, en fit ſon bonheur & ſortit. Je ne l'ai plus revu. Croyez

Croyez moi, cher Ami, pas un de ces raisonneurs, de ces hommes à spéculations ne voudroit vivre huit jours dans cet état de la simple nature, dont ils prônent tous la perfection. Chacun d'eux passe sa vie à se donner la torture pour étendre la sphère de ses connoissances, pour apprendre le plus qu'il peut, & pour acquérir une gloire éclatante à force de débiter des paradoxes dans la société, & même dans la République des Lettres qu'il décrie. Quant à moi j'ai une espèce d'aversion pour des gens qui veulent réduire l'homme à un état où ils lui ôtent tout, jusqu'à l'espérance de pouvoir devenir heureux.

Je le serai très fort, cher Ami, lorsque le destin nous rapprochera, & que je pourrai vivre en société avec vous, car personne ne vous aime plus & n'est plus sincérement que moi.

MONSIEUR,

LET-

LETTRE XXXV.

A M. LE BARON DE K. A BERLIN.

à Londres le 18. *Mars* 1741.

TRES CHER ET DIGNE AMI.

JE ne m'accoutume pas encore à la lecture des Livres Anglois qui sont purement Enfans de l'imagination, & que l'on peut comprendre sous la dénomination générale de Livres de goût; peut être cela viendra-t-il avec le tems? J'entrepris l'autre jour celle de Pamela, mais j'avoue à ma honte qu'il me fut impossible de l'achever. Ce Roman de M Richardson est cependant très bien reçu, non seulement de la Nation Angloise, mais aussi de la plupart des autres & surtout des François. J'ai vu une Lettre écrite de Paris par un homme de génie qui en fait l'éloge & finit par dire, *que c'est le cœur qui doit lire Pamela & non pas l'esprit.* Quoique cette lecture du cœur ne

ne me présente pas une idée bien claire, je comprend cependant assez ce que l'Auteur veut dire par cette distinction; mais comme tous les cœurs ne sont pas également sensibles, j'ai éprouvé que le mien languit lorsque mon esprit s'ennuye. Le Plan de ce Roman me paroît à la vérité assez bien imaginé, & les évenemens intéressans par eux-mêmes; mais le tissu de la fable & la manière de présenter les objets dans la narration, manquent de concision & de chaleur. Ce n'est pas là amplifier ou alonger un Conte par des incidens & par des réflexions ingénieuses & brillantes; mais c'est traîner un Conte, c'est exténuer, énerver alambiquer un Récit en voulant fonder trop exactement le cœur humain & en développer tous les replis l'un après l'autre. C'est une espèce d'anatomie qui devient dégoûtante. Il y a un art à laisser au lecteur le plaisir fondé sur l'amour propre de déviner quelque chose, & de remplir par ses propres idées des lacunes qu'un Auteur habile laisse toujours dans ses ouvrages. Cette manière d'ailleurs de composer des Romans les alonge extraordinairement & on les étend à 8, 9, ou dix Volumes; Méthode plus

avan-

avantageuse aux Libraires qu'aux lecteurs, qui auroit bientôt une Bibliothèque nombreuse purement de Romans, si ce goût continue. Ces sortes d'ouvrages ont été d'ailleurs de tout tems l'aliment de l'esprit des aimables désoeuvrés & des jolies femmes. Si les longs Romans se multiplioient en Angleterre, il faudroit y supposer le désoeuvrement excessif; ce qui n'est pas assurément.

Les Critiques ont fait beaucoup de recherches sur l'origine des Romans, mais je n'en trouve pas de plus savantes ni de plus judicieuses que dans la Dissertation que le célèbre M. Huet a placé à la tête de la Zaïde de Mr. Segrais. Ce grand Littérateur dit à la vérité dès le commencement de son discours.
„ Je suis sans livres; j'ay présentement
„ la tête remplie de tout autre chose;
„ & je connois combien cette recherche
„ est embarrassante, & cependant il met tant d'art, tant de jugement & tant d'érudition dans la suite de l'ouvrage, qu'on doit supposer qu'il a eu l'esprit très libre & très rassis, & une Bibliothèque entière dans sa tête, s'il ne l'avoit pas autour
„ de lui. Il assure avec raison que ce
„ n'est ni en Provence, ni en Espagne, com-

„ comme plusieurs le croient, qu'il
„ faut espérer de trouver les premiers
„ commencemens des Romans; mais
„ qu'il faut les aller chercher dans des
„ pays plus éloignés & dans l'Antiquité
„ la plus réculée.

C'est, en effet, une erreur assez générale de se représenter les hommes en différens âges, époques & lieux, si différens les uns des autres. Je ne vous parle cependant, Monsieur, que de peuples policés; car il n'est pas question de sauvages, dont les idées ne portent que sur le nécessaire physique. Parmi ces premiers il y a eu de tout tems des honnêtes paresseux, des femmes spirituelles qui sans doute ont pris plaisir aux amusemens de l'esprit, & c'est pour eux qu'ont été inventés les Romans. Dès que nous connoissons des Nations qui avoient l'usage de l'écriture, nous trouvons aussi des Romans sous diverses formes. M. Huet dit, que les feintes & les paraboles qui étoient profanes chez les plus an-
„ ciens Peuples de l'Asie, ont été sanc-
„ tifiées dans la Syrie, & que les Auteurs
„ sacrés, s'accommodant à l'esprit des
„ Juifs, s'en sont servis pour exprimer
„ les Inspirations qu'ils recevoient du

Ciel.

Ciel. En effet, le Livre de Ruth la Moabite, le Livre de Job, le Cantique des Cantiques & plusieurs autres des Livres Sacrés tiennent en quelques sorte du Roman pour la forme ou la manière de présenter les objets. Les Orientaux en général sont fort portés pour les paroboles, les allégories & pour les autres figures semblables.

Toutes les histoires des Amours des Dieux & des Demi-Dieux de l'ancien Paganisme (& ce que l'on comprend sous le nom de fable) ne sont que de vrais Romans, soit qu'elles soient écrites en Prose ou en Vers, vu qu'un Poëme épique n'est au fond qu'une espèce de Roman en Vers, & un Roman régulier une espèce de Poëme en Prose. La Jérusalem délivré du Tasse & le Télemaque de M. de Fénelon me serviront d'exemple unique, pour prouver cette double proposition.

La vie & les faits mémorables de la plupart des Fondateurs des Peuples, tant Anciens que modernes, sont encore des Romans dans lesquels la vérité du fond est ornée par des fables & des fictions accessoires.

On prétend que Déarque, disciple d'A-

d'Ariſtote, eſt le premier Auteur des Romans: mais outre ce que je viens de remarquer, & outre ce qui nous eſt reſté des anciens Romans, qui ſait ce qui a été perdu en ce genre avant & après Déarque? Les ouvrages les plus célèbres que le tems a épargné ſont; *Les Erreurs & les Amours de Dinias & de Déocillis par Antoine Diogène; les Amours de Rhodanis & de Sinonides par Jamblique; les Avantures de Leucippe & de Clitophon par Achilles Tatius ou Statius; les quatre livres des choſes incroyables par Damaſcius; les Ethiopiques d'Héliodore* ou il raconte *les amours de Théagène & de Cariclée*; les Amours *de Daphnis & de Chloë*, & divers autres en trop grand nombre pour être rapportés dans une Lettre. On a dit a„ gréablement que du mariage de Théa„ gène & de Cariclée ſont ſortis tous les „ Romans du monde.

Quant-à Rome, cette République étoit trop barbare & trop ſauvage dans ſon origine, pour que le goût de ſes ſortes d'ouvrages ait pu s'y introduire d'abord. Les Lettres en général y étoient inconnues & profcrites dans le commencement, & en effet il eut été beau voir une troupe de brigands, ſans mœurs

&

& des femmes qui étoient venues aſſiſter à des jeux groſſiers, dont même elles n'avoient jamais vu le ſpectacle auparavant, & qui y furent enlevées par force, s'amuſer à la lecture de Romans. Les hommes en général ſe reſſentent toujours de leur origine; & depuis les premiers commencemens de la Monarchie Romaine jusqu'à ſon entière décadence, on remarque que l'eſprit de brigandage & de rapine, qui animoit les premiers habitans, s'y perpétue & perce toujours à travers des vertus empruntées qu'on y voit briller. Les Conquêtes perpétuelles & plus encore les raiſons que les Rois, le Sénat & les Empereurs donnoient pour les entreprendre, l'enlevement des Sabines, les pillages continuels des pays ennemis, le partage du butin & des terres, les diſputes & les ſoulevemens qui naquirent à cette occaſion, tout cela ne me paroît qu'une continuation des principes & des inclinations vicieuſes des premiers Fondateurs de Rome. Or l'auſtérité des mœurs qui règnent dans un Etat ſans ceſſe en armes, & ſous un gouvernement purement militaire, cette auſtérité, dis-je, ne donne point entrée aux Belles Lettres, aux arts & aux ſciences. Auſſi voyons nous que tous les

ou

ouvrages d'esprit des Romains avant les tems de César & d'Auguste, sont plats, imparfaits & grossiers. Mais les richesses immenses que les Romains voloient de tout côté, ayant introduit l'abondance, le luxe, la molesse, & le penchant aux plaisirs dans Rome, & adouci la rudesse des mœurs, le goût pour toutes sortes de productions du génie y entra à la suite de l'opulence. Ce ne furent cependant que les Grecs qui y introduisirent leurs Romans qui furent traduits en Latin; & je ne me rappelle point d'avoir jamais vu un vrai Roman écrit par un Auteur Latin. Car tous ces Contes de Lucien & de Petrone, ces Fables Miléssiennes, Sibaritiques, Saltiques &c. Ces métamorphoses & autres ouvrages d'Ovide & d'Apulée, ces allégories; & satyres de Martianus Capella &c. dont parle M. Huet ne peuvent assurément pas se comprendre sous le nom de Romans; & appartiennent à un genre tout différent d'ouvrages d'esprit.

Après la chûte de l'Empire Romain, vous savez, Monsieur, que les Lettres en général tombèrent aussi dans une décadence affreuse. Les Romains cependant avoient porté avec leurs Conquêtes l'idée

& le goût des Lettres en Espagne dans les Gaules, en Angleterre & généralement dans tous les pays de l'Europe où ils étendirent leur domination. Le goût pour les Romans s'y étoit introduit à la suite du reste, & successivement il y augmenta par celui des Arabes, des Maures & de quelques autres Peuples qui s'y répandirent & qui avoient un penchant excessif à l'amour, à la galanterie & à la Chevalerie.

On vit éclorre alors ou plutôt, vers le milieu du sixième siècle, le Roman du Roi Artus & l'Histoire de la Table ronde par *Thelesin* & par *Melkin*; & en France l'Histoire fabuleuse d'Hunibaldus *François*, qui étoit, dit on, contemporain de Clovis.

Le livre fameux des Faits de Charlemagne & du grand Roland est attribué communément comme vous savez, à l'Archevêque Turpin quoi que M. Huet en doute.

Je ne vous ennuyerai point par une énumération de tous les Romans qui parurent dans la suite des tems dans tous les pays, où l'on étoit porté à la galanterie ou à la Chevalerie & où l'on écrivoit. Je remarquerai simplement que les Romans ne commencèrent proprement à se

mettre

mettre en vogue en France que sous Philippe le Bel, & que le plus ancien Roman François, dont on ait connoissance est *Guarin de Lothérane*, comme l'assurent les meilleurs Critiques de cette Nation.

Mais, il ne faut pas croire que toutes ces Histoires amoureuses & galantes portassent anciennement le nom de Romans chez aucune Nation. Au contraire les Histoires les plus sérieuses étoient appellées *Romans* jusqu'à François I. La raison vraisemblable en est que, *Roman* signifioit autrefois le beau langage & étoit opposé à *Wallon*, qui étoit le vieux & originaire Gaulois. Il étoit composé en partie de la Langue Romaine & en partie de la Gauloise avec quelques expressions empruntées du langage des Francs. Le Roman que les Auteurs, qui ont ecrit en Latin, appellent *Romancia lingua*, fut en usage selon les ordonnances jusqu'à l'an 1539. Ce Roman étant donc le langage de la Cour & des Gens de Letrres on s'en servoit pour écrire l'Histoire comme étant susceptible d'un style poli; & comme l'Histoire de ce tems là étoit un vrai Roman par le mensonge, le miraculeux & le fabuleux que les Historiens mêloient toujours a la vérité, on s'ac-

coutuma insensiblement à confondre le faux avec le vrai, à croire que la vérité historique étoit toujours altérée par le mensonge, & enfin à nommer Histoire les faits qu'on croyoit véritables, & Romans les fictions & les contes faits à plaisir. C'est de cette manière que Roman, signifie aujourd'hui *un livre ou entièrement fabuleux, ou orné de fictions qui contient des Avantures d'amour & de Chevalerie, inventées pour divertir & amuser agréablement des lecteurs désoeuvrés.*

A mesure que les Nations modernes de l'Europe se sont policées, & que les Muses sont rentrées dans leurs droits, on a vu les Romans se perfectionner peu à peu partout.

La France a vu paroître l'Astrée de M. d'Urfé, Cirus & Clélie de Mlle. de Scuderi, Poléxandre de Gomberville, Cassandre & Cléopatre de Calprenède, Françion & Ariane; Le Télemaque de M. de Fenelon; tous les Ouvrages en ce genre de M. l'Abbé Prévôt, de Mr. Crébillon le fils, de M. de Marivaux & un nombre presque innombrable d'autres Romans charmans.

L'Espagne a commencé plus tard. Ses plus vieux Romans sont postérieurs aux

Trif-

Tristans & aux Lancelots des François. Michel de Cervantes dans son Don-Quixote en trouve à peine *six* dans le nombre immense qui méritent d'être conservés. Le reste est *livré au bras séculier de la Servante* pour être mis au feu. Ceux qu'il juge dignes d'être gardés sont les 4. Livres d'Amadis de Gaule; Palmerin d'Angleterre, que l'on croit avoir été composé par un Roi de Portugal; Don Bélianis; le Miroir de Chevalerie; Tiran le Blanc; & Kyrie Eleison de Montauban: on y pourroit ajouter la Diana. Je ne suis pas assez au fait de la Langue & de la Littérature Espagnole, pour pouvoir rendre compte des nouveaux Romans qui ont paru dans ce pays depuis le tems de Cervantes.

L'Italie a fourni un grand nombre de Romans bons & mauvais. L'Eromène de Biondi; le Combat des désespérés de Marin, les Ouvres de Loredano & de Boccacio sont les plus célèbres. On peut dire même que le Decameron ou les Cent nouvelles nouvelles de ce dernier contiennent le germe d'un nombre infini d'autres Romans & de sujets, pour des pièces Dramatiques & autres ouvrages de cette nature.

L'Allemagne n'est pas non plus restée sans Romans. Nous avons le Theurdanck en vers, Hercules & Herculisca en Prose, l'Arminius & Thusnelda de Lohenstein, la Banise d'Asie, l'Octavie Romaine du Duc de Brunswick, & parmi les ouvrages modernes la Comtesse Suédoise de M. Gellert & les Avantures du Comte de G*** Les premiers se ressentent du pédantisme qui régnoit anciennement en Allemagne, mais les deux derniers sont parfaitement bien écrits.

Les Anglois outre leurs premiers & anciens Romans, dont je viens de parler, & celui des *Douze Pairs* & quelques autres encore ont été long tems sans en avoir qui eussent acquis quelque réputation. Mr. Richardson & Mr. Fielding les font revivre aujourd'hui (*). Encore

(*) Ce que j'ai dit plus haut de Pamela & ce que je remarquerai encore, peut s'appliquer assez généralement aux autres Romans Anglois qui ont paru depuis. Nous avons aujourd'hui.

Pamela Clarisse & Charles Grandisson	de Mr. Richardson.
Joseph Andrews Tom Jones Amalia & Jonathan Wild le Grand	& de Mr. Fielding

La vogue n'en a pas duré long tems.

core un coup, Monsieur, ces deux Auteurs ont beaucoup d'esprit, d'invention & d'art ; ils connoissent parfaitement bien le cœur humain, mais ils l'épluchent, le dissèquent trop & ennuyent à la longue.

Les Hollandois ont peu de Romans, quoi qu'ils aient d'ailleurs beaucoup d'autres très bons Livres tant en Vers qu'en Prose. Je ne connois dans cette Langue que le *Don Clarazel de Gontarnos ou l'extravagant Chevalier-errant*. Ce Roman paroît être calqué sur le modèle de Don-Quixote. Le héros a une Amante nommée la *belle Donna Silviana* & un Ecuyer appellé *Gondales*, deux personnages qui paroissent devoir leur naissance à la Princesse Dulcinée & à Sancho-Pança. Il a été imprimé en 1697. Un autre Roman, qui me paroît postérieur au premier, est intitulé *le plaisant Avanturier ou la vie singulière de Mirandor*. Tous les deux sont du même Auteur qui signe son nom par ces Lettres initiales N. H& que l'on dit être Mr. Heins.

On pourroit à certains égards, y ajouter encore *l'Arcadie Batave* de Monsieur de Heemskerck.

Les Nations du Nord n'ont point de

Romans qui aient quelque réputation, mais leurs Hiſtoires mêmes, leurs Chroniques Rimées, les faits & geſtes de leurs fondateurs & de leurs héros, tout cela ne porte que trop le caractère de Romans.

En général tous les Romans ſe reſſentent de l'air du pays où ils ont pris naiſſance & contractent un caractère national.

Les Eſpagnols ſont farcis de Chevalerie d'amour héroïque, de ſuperſtitions, d'enchantemens, de Spectres, de Revenans & de rodomontades.

Les François ſont ingénieux, remplis de ſentimens délicats & épurés d'amour & d'inconſtance. J'excepte cependant de cette légéreté ceux de M. l'Abbé Prévôt, où il règne quelque choſe de ſombre, de tragique, de ſiniſtre qui penche vers le goût Anglois. Mr. de Marivaux au contraire égaie ſes ſujets en y ſemant à pleines mains, ce qu'on nomme dans le ſens le plus précis le bel eſprit, & qui me paroît tout à fait à ſa place dans un Roman. Mr. de Crébillon dans ſes *Egaremens du cœur & de l'eſprit*, tient un milieu entre ces deux, mais dans ſes autres ouvrages il donne tout à la ſatyre, & tombe quelques fois dans l'obſcène.

Les

Les Romans Allemands (au moins les anciens) sont volumineux, prolixes, froids, parsemés de réflexions mâles & belles, mais un goût pédantesque. Les Anglois sont profonds, inégaux tantôt très intéressants & tantôt ennuyeux, comme beaucoup d'autres de leurs ouvrages en général, & comme ceux de Scheakspeare en particulier, au reste assez sombres, cruels & outrés dans les passions.

Les Italiens ne respirent que l'amour & la jalousie. Les enchantemens, les causes surnaturelles, les miracles, les prédictions, la magie, en un mot les Machines & le merveilleux y revient à tout moment jusqu'au dégoût; mais d'ailleurs il y règne beaucoup de tendresse, & leurs Auteurs trouvent le moyen d'y mettre du Poétique, & d'y faire intervenir les beaux arts.

Au reste, il n'est pas surprenant que l'Antiquité Chrétienne ait eu de la peine à souffrir les premiers Romans, ainsi que les premières Comédies & les ait regardées comme des abominations. Les uns & les autres étoient licencieux, remplis d'obscénités & très propres à corrompre le cœur, ainsi que les mœurs. Mais aujourd'hui ce n'est plus la même chose.

Les bons Romans sont purgés de ces défauts essentiels, & la lecture en devient indifférente pour ne pas dire utile. La manière de composer un Roman a été même réduite en art & en systême. On y a établi à peu près les mêmes règles que pour le Poëme. On demande une action principale & unique. On prétend que l'Auteur doit faire briller les principaux héros de son Roman d'un éclat bien plus grand que tous les autres personnages qu'il fait intervenir dans le tissu de son histoire, & qu'ils doivent attirer sur eux le plus grand intérêt; que les personnages épisodiques & leurs avantures doivent tous concourir au dénouement de l'action principale, & être ramenés à son unité, qu'il doit se trouver des nuances bien moindres dans l'intérêt qu'ils peuvent inspirer; qu'il ne faut pas commencer le Roman avec la naissance des premiers héros, & les conduire par une narration chronologique jusqu'à leur mort, mais qu'il faut ouvrir la scène par une époque frappante, & amener les faits qui précèdent & qui sont nécessaires à l'intelligence du lecteur par un récit ingénieux; que la vertu recompensée ou le vice puni doit former le but d'un Ro-

Roman régulier ; qu'il faut bannir les obſcénités, les diſcours licencieux & les ſituations qui peuvent bleſſer la pudeur, qu'il faut en tout cas ſavoir les voiler, & les gazer avec un art infini, qu'il faut toujours parler le langage des honnêtes gens, ſans cependant donner dans un ſtyle recherché, trop fleuri & trop quinteſſencié. Qu'il ne faut jamais quitter de vue la Nature, ſoit pour le fond des choſes ſoit pour la manière de les raconter ; qu'il ne faut jamais faire entrer dans un ouvrage fait pour le plaiſir des cataſtrophes trop cruelles, révoltantes & ſurtout rien qui ſoit dégoûtant ; que ſi l'on ne peut s'empêcher de rapporter des évenemens fort ſiniſtres, il faut tâcher de les adoucir, que le cruel dans un Roman doit être auſſi court que poſſible, & qu'il faut toujours penſer qu'on écrit un ouvrage fait pour être lu par un Sexe, dont on ne ſauroit jamais aſſez reſpecter la délicateſſe.

Un Roman enfanté par un génie heureux & où ces Règles générales ſont obſervées, ne ſauroit qu'avoir un ſuccès brillant, puis qu'il eſt certain, comme Mr. Huet le remarque, qu'un des plus grands charmes de l'eſprit humain, c'eſt

le tissu d'une fable bien inventée & bien racontée.

Un tel Roman fait donc non seulement honneur à son Auteur, mais aussi la fortune du Libraire, vu que les livres que nos Dames lisent demandent une édition doublement plus forte, que les Ouvrages qui n'occupent que les Savans en général, ou un certain ordre de personne dans la soziété.

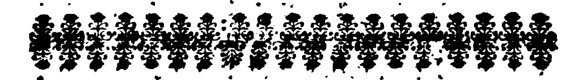
Parmi tous les Romans que je connois les François sont ceux qui me plaisent le plus. Ce n'est pas à force d'y mettre des plaisanteries, des saillies & même de l'esprit que leurs Auteurs attirent mon suffrage; mais ils connoissent l'art de rendre le fond de leurs matières intéressant, & de faire règner une certaine vivacité attrayante dans leur façon d'écrire; & en effet c'est le chef-d'œuvre de l'art d'écrire que de savoir présenter les objets (même dans les choses sérieuses & dogmatiques de manière que le Lecteur soit entraîné & se trouve presque engagé malgré lui dès la prémière page, à poursuivre sa lecture jusqu'à la fin.

Mais, cher Ami, si le goût du siècle pour le style ou la manière d'écrire continue en France, je crains bien que je ne

ne continuerai pas long tems à donner mon admiration aux Auteurs de cette Nation. Les modes y changent en tout. Les Antithèses & les Paradoxes y sont en vogue aujourd'hui. Les meilleurs Auteurs en farcissent leurs Ouvrages. C'est leur Sel attique. Les Journalistes, & même les Journalistes Anglois appellent cela esprit, *Whit*. Si j'avois une Rhétorique Françoise à composer, je mettrois le *Paradoxe* parmi les figures. Je me souviens aussi d'avoir lu une dissertation d'un Académicien François qui prétend que l'obscurité dans l'expression fait une vraie beauté dans la diction, & qu'un Ecrivain a droit de laisser beaucoup à deviner à son lecteur. Cette découverte est singulière. Il n'avoit pas puisé ce précepte chez Aristote ou Quintilien, ni pris les exemples chez Démosthène & Ciceron. Mais j'avoue, d'un autre coté, qu'il ne faut pas aussi tout dire comme les Romans Modernes des Anglois.

Faites moi le plaisir de me donner bientôt de vos nouvelles, & soyez persuadé de ma vive & tendre amitié.

Totus tuus.



LETTRE XXXVI.

A MADEMOISELLE *** A HAMBOURG.

à Londres le 25. d'Avril 1741.

MADEMOISELLE,

Après vous la Nature n'a offert jusqu'ici rien de plus beau à mes yeux, que le printems d'Angleterre. L'herbe qui pousse maintenant est ici plus touffue & plus serrée qu'ailleurs, ce qui forme un gazon plus beau que celui qu'on voit dans d'autres contrées de l'Europe. Je dirois presque que le feuillage est aussi plus verd. Ne prenez pas ceci pour une prévention illusoire; je crois pouvoir vous en donner une bonne raison. Le climat d'Angleterre n'est pas susceptible de ces tems constans qui font qu'ailleurs les campagnes sont tantôt inondées de pluie, & tantôt desséchées par un soleil ardent pendant des semaines & souvent des mois en-

entiers. Nous avons ici quelques fois quatre différens changemens de tems par jour, & presque jamais ni un froid excessif, ni une chaleur bien ardente. Cette température de l'air rend, non seulement la campagne plus fraiche & plus riante, mais elle donne aussi au laboureur une espérance plus assurée du succès de sa récolte. La moisson ne sauroit presque manquer en Angleterre à un certain point. La promena de fait maintenant mes délices. Elle contribue à ma santé, & me dégourdit après la vie laborieuse & sédentaire que j'ai menée pendant tout cet hyver. Je vais faire tous les matins un tour au Parc de St. James, qui m'offre à la fois le spectacle de la campagne, de la retraite, de la guerre, de la Ville & de la Cour. En y entrant je voix paître sur un beau tapis verd un troupeau de vaches, qui fournissent le premier ingrédient d'une boisson que les Anglois nomment *Cillibub*, & qu'ils prennent comme un remède rafraichissant. Ils arrivent en foule, chacun un gobelet à la main qui est rempli d'un tiers de vin d'Espagne. Ils le présentent à une nymphe campagnarde qui le porte sous les pis de

la

la vache, & en les trayant remplit ce gobelet d'un lait frais, & empreint des sucs les plus subtils de l'herbe tendre & des fleurs nouvelles. Je continue mon chemin & je parcours une vingtaine d'allées tantôt tirées au cordeau & tantôt serpentantes sur un terrain inégal, mais toutes entretenues avec la dernière propreté. D'un côté je vois un immense bassin couvert de canards nazillants, & de toutes sortes d'oiseaux aquatiques. Au milieu de ce bassin s'éléve une Isle ornée d'un bâtiment champêtre, mais jolie. C'étoit autrefois la demeure du célèbre St. Evremont; qui a tant contribué au bon goût de la Littérature Françoise. Il me semble le voir se promener sur la terrasse qui environne la maison, révant tantôt a un ouvrage d'esprit & tantôt aux charmes de la Duchesse de Mazarin qu'il avoit suivie en Angleterre, & dont il captiva la tendresse jusqu'à la fin de sa vie, malgré la foule des adorateurs qui venoient successivement se mettre sur les rangs pour rendre hommage à ses attraits. Je vais quelques fois cueillir les plus belles fleurs champêtres des environs de cette retraite, je les jette dans le bassin, & les voyant flotter sur les ondes, je fais une espèce

de

de libation aux Manes de ces Amans si rares & si illustres. A quelques pas de là je vois des troupes du régiment des Gardes à pied, qu'un Officier forme au maniement des armes en jurant, en suant à grosses gouttes, & en regardant l'étude & les amours comme les objets les plus frivoles du monde. Le moment d'après j'éleve mes yeux vers ces beaux bâtimens qui entourent le Parc, & je m'arrête devant le magnifique Palais de Buckingham, où le dernier Duc de ce nom mourut il y a quelques années au premier printems de ses jours, & au milieu d'une carrière qui sûrement auroit été brillante. C'étoit un génie bien rare. Vous en jugerez, Mademoiselle, par cette Epitaphe latine qu'il se fit lui-même quelques heures avant sa mort, & que je vous traduirai, quoi que très foiblement en mauvais François,

Dubius, non impius vixi,
Incertus morior, non perturbatus.
Humanum est nescire & errare:
Ens Entium miserere mei.

„ J'ai vécu dans le doute & non dans l'impiété.

„ Je

„ Je meurs dans l'incertitude mais sans crainte,
„ l'Erreur & l'ignorance sont l'appanage de l'humanité
„ Etre des Etres ayez pitié de moi.

En détournant mes pas & ma vue d'un objet qui me rappelle de si tristes réflexions, j'approche de cette grande & vaste Allée qu'on nomme le *Mail.* Il est midi & je la trouve remplie d'une foule de beau monde de l'un & de l'autre sexe qui s'y promène a grands pas Les Dames y paroissent dans une espèce de négligé, mais qui leur sied mieux que les atours les plus raffinés. Elles sont blanchies dépuis les pieds jusqu'à la tête, admirablement bien chaussées, ayant au lieu d'un grand panier des juppes courtes, un petit mantelet garni de dentelles, des habits propres, mais simples, & un petit chapeau, ou de paille, ou de Castor ou de plumes sur la tête; habillement qui leur donne un air leste & élégant. C'est dans cette promenade qu'on rencontre toujours quelqu'un de ses amis, qu'on voit souvent des Ministres, des Courtisans des petits-Maîtres & des Coquettes, qu'on apprend les nouvelles du jour, qu'on arran-

range ses parties, & qu'on reste jusqu'à l'heure qu'il faut s'habiller pour aller ou à la Cour ou au diner.

Mais il y a à l'extrémité d'un des Fauxbourgs de Londres, qu'on nomme *Marrybone*, un autre Jardin disposé depuis peu à y faire passer aux honnêtes gens les plus agréables matinées du monde. On le nomme *Rennelas*. Il est spacieux & planté sur un dessein de très bon goût. L'entrée présente une grande place ronde toute bordée de petits cabinets qui se joignent l'un à l'autre. C'est dans ces cabinets qu'on sert au choix de chacun du Thé, Caffé, Chocolat, des liqueurs, & le tout à un prix très raisonnable. Comme cet endroit commence à être fort goûté on y trouve la meilleure compagnie de Londres, & c'est un spectacle des plus amusans de voir quelques centaines de Dames & de Cavaliers en négligé très propre, dispersés dans ces différentes logettes & occupés à prendre leur déjeuner en public. Au milieu de ce rond s'élève un Pavillon ouvert de tout côté & destiné à la Musique. Quelques Colporteurs, Marchands Quincailliers & revendeuses à la toilette y viennent offrir leurs marchandises. Le

res-

reſté du jardin conſiſte en boulingrins & en grandes Allées de tilleuls & de marronniers d'Inde, fermées des deux côtés par des Charmilles & impénétrables au ſoleil. On s'y promène ſur un gravier tamiſé & bien battu comme ſur un tapis de Turquie. Il ſemble que Rennelas ſoit formé ſur le modèle de *Foxball*, autre Jardin public, mais beaucoup plus vaſte & plus en grand que le premier, ſitué dans le Fauxbourg de Southwarck de l'autre coté de la Tamiſe. Il n'eſt fréquenté que le ſoir & l'on peut s'y rendre où en voiture en paſſant le pont, ou dans des bateaux, dont il y en a toujours un très grand nombre ſur la rivière. On paye un *Schelling d'Angleterre* pour l'entrée. Les Allées y ſont fort ſpacieuſes & fort belles. Tout le jardin eſt parſemé de cabinets de treillage tous numérotés. Chaque cabinet à ſon Domeſtiques ſervant, qui y eſt affecté particulièrement & qui porte le Numero du cabinet ſur une marque de cuivre couſue ſur ſon habit. Il y a une fort grande loge exhauſſée deſtinée ou pour la Cour ou pour quelque Compagnie nombreuſe & illuſtre. Pour le reſte tout eſt confondu & il n'y a nulle diſtinction de rang

dans

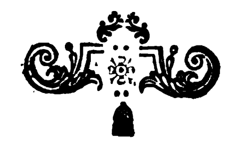
dans un endroit public ou chacun paye son écot. A l'entré du jardin, au milieu d'un vaste quarré, est placé le grand Pavillon pour la Musique, où les plus habiles *virtuoses* de Londres exécutent les airs favoris de la Nation. On peut dire que ce Concert est superbe. En entrant chaque compagnie qui veut y passer la soirée commande, ce qu'elle desire pour son souper ou pour sa collation, a un grand burreau où se tient l'Hôte, accompagné de quelques Chefs de cuisine, qui en prennent note sur le champ, ont soin de le faire apprêter & vous remettent la marque du cabinet qui vous est destiné. On en prend possession d'abord, on s'y assied pour entendre la Musique, ou bien l'on commence sa promenade. Dès que le jour tombe l'Entrepreneur se met en devoir d'illuminer son jardin. Il faut vous dire, Mademoiselle, que dans toutes les Allées, compartimens, cabinets, loges & autres parties du jardin on a place de distance en distance de grandes lanternes en forme de globe, & un nombre innombrable de petits lampions de verre. A côté de chaque lampion pend une meche d'étoupes trempée dans l'esprit de vin, & tout ayant été pré-

préparé dés le matin avec grand soin, le maître fait d'abord partir un grand coup de siflet qui avertit tous les manœuvres de se tenir prêts à allumer les meches. Chacun d'eux se rend à son poste, & au second coup de siflet ils se mettent à l'œuvre, avec une rapidité si étonnante, qu'en moins de deux minutes tout le jardin se trouve éclairé comme en plein jour. Cette illumination qui a l'air d'un enchantement, fait un effet admirable. Mais ce qui m'a frappé d'avantage encore, c'est un autre Chef d'œuvre de l'art des Machines qui met à Foxhall toutes les Dames Angloises & les hommes délicats à l'abri du serein. On ne craint rien tant en Angleterre que de gagner un Rhume, qu'on nomme *Catschcöld*, & l'on n'entend parler que des accidens funestes caussés par des réfroidissemens. L'on prend ici plus de précautions contre ce *Catschcold* que dans les pays orientaux contre la peste, ou que dans les contrées hyperboréennes contre le scorbut. Pour obvier donc à l'inconvénient de souper en plein air, l'Entrepreneur de Foxhall a imaginé de faire entourer tous ses cabinets de toile cirée. En effet, dès que neuf heures ont sonné, l'on en-

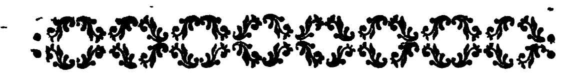
entend partir un troisième coup de sifflet, & soudainement on voit sortir comme de dessous terre des rouleaux qui en se déployant d'eux mêmes en montant, tapissent tous les cabinets de trois côtés & s'accrochent à la corniche. Tout cela est très joliment peint, avec des couleurs fort vives & éclatantes, & forme trois grands tableaux dans chaque logette qui mettent la Compagnie parfaitement à couvert du serein, des vents coulis & font un plaisir extrême à la vue. La Musique cesse pendant une heure, ou deux & chacun se met à souper. Après quoi on reprend la promenade ou l'on fait ce qu'on veut. Il régne beaucoup de liberté, mais aussi un grand ordre & une décence admirable à Foxhall. Les querelleurs & les trouble-fêtes y seroient très mal reçus. Le Propriétaire de ce vrai Jardin des fées doit gagner prodigieusement, mais si l'on considère la quantité de valets, de garçons, d'ouvriers de toute espèce qu'il est obligé de payer pour faire aller toutes choses comme par ressorts, & les fraix immenses qu'il doit lui en coûter, on ne sauroit envier le résidu d'un profit modique à un homme qui est le premier à offrir

au

au Public un plaisir, dont jusqu'ici il n'y a point de parallele en Europe que je sache. Je le trouverois parfait si je pouvois avoir le bonheur de me promener avec vous dans cet endroit délicieux. Il n'y a que vous, Mademoiselle, qui y manquiez & vous me faites souvenir, en cette occasion comme en bien d'autres, qu'il n'y a point de félicité parfaite dans ce bas monde. Ce qui en approche le plus pour moi, c'est de pouvoir vous assurer au moins par mes Lettres à quel point je suis &c,



LET-



LETTRE XXXVII.

A M. DE HAGUEDORN A HAMBOURG.

à Londres le 28. *d'Avril* 1741.

JE me souviens qu'en parlant un jour avec un Autrichien de l'Angleterre, il me dit ,, Ah! Monsieur, que j'ai-
,, merois à voir ce pays-là; mais n'y sauroit-on aller par terre? Je lui répondis ,, non, Monsieur, car c'est une Isle.
,, Oh, Dame, je le sai bien, me ré-
,, pliqua-t-il que c'est une Isle, mais
,, je pense qu'en faisant là un grand,
,, grand détour, on trouveroit bien quel-
,, que chemin qui put y conduire. Si
,, l'Empereur Léopold vivoit encore,
,, il en viendroit bien à bout... Je ne pus m'empêcher de rire de son ignorance, & j'eus bien de la peine à lui faire comprendre ce que c'est qu'une Isle, & qu'un pays environné de tout côté par la mer peut être habité par une Nation très policée, très heureuse, très respectable, se

procurer des liaiſons fort étroites avec tous les autres peuples du Continent. Il ſeroit ſurprenant en effet de voir l'Angleterre regorger, pour ainſi dire, de richeſſes & de toutes les productions de la terre habitée, avoir chez elle la plus grande perfection poſſible en toutes choſes, & au dehors une ſi grande influence dans toutes les affaires politiques de l'Europe, ſi l'on ne connoiſſoit les effets preſque miraculeux de la Navigation. Horace, que j'admire ſi fort pour ſon expreſſion & quelques fois ſi peu pour le fond de ſes penſées, Horace, dis-je, a eu une idée peu juſte de l'utilité infinie de l'art nautique pour le genre humain, quand il déclame dans *ſon Ode au vaiſſeau qui conduiſit Virgile* (*) *à Athènes* contre les premiers inventeurs de la Navigation. J'accorde aux Poëtes le privilège de ſacrifier quelques fois la Logique ſur l'autel d'Apollon, mais je ne leur permets point de débiter des penſées & des maximes abſolument fauſſes, ſous le vernis éblouiſſant de la Poéſie. C'eſt

(*) *Ode III, ad navem Virgilium Athenas vehentem.*

C'eſt produire dans le monde une laidron fardée, & vouloir lui procurer des adorateurs ſous un maſque de vermillon & de céruſe. Si Horace avoit été habitant de la Grande-Bretagne & qu'il eut vu la Marine des Anglois, il en auroit fait l'objet de ſes chants. Car y a-t-il d'invention plus grande & plus belle que celle de la Navigation, qui établit une communication facile entre les habitans des Iſles & des Continens des deux bouts de la terre, qui eſt la baze de tout commerce, qui prenant les vents pour courſiers & les aſtres pour guides, voiture à travers des mers des Magazins flottans, pour apporter à chaque peuple tout ce qui manque à ſes beſoins dans ſon propre pays. Les Anglois & les autres Inſulaires ſont encore plus redevables à la Navigation que les Nations qui habitent le Continent. Elle fut d'abord pour eux un mal néceſſaire, & elle devint entre leur main le principe de leur grandeur. La mer qui les environne eſt aujourd'hui la ſource de leurs richeſſes, & c'eſt par elle qu'ils envoyent juſqu'aux extrêmités du monde des flottes qui y protégent leurs établiſſemens, qui ſouvent donnent le ton en Europe, & qui rendent la

Grande-Bretagne formidable à toute les autres Puissances. Il n'est donc pas étonnant que la mer soit devenue l'élèment des Anglois. Aussi la Marine & tout ce qui y a du rapport, est-il poussé ici à un point de perféction qui surpasse l'imagination. Pour m'en former une juste idée j'ai été faire un tour à *Chatham* où j'ai vu les Magazins, les Chantiers & une partie de la flotte Angloise. Muni d'une lettre de récommandation de l'Amiral *Norris* on m'y a comblé de politesses & montré tout ce qui faisoit l'objet de ma curiosité. On m'a conduit à bord du *Royal Souverain*, Vaisseau de ligne de cent pièces de canons. Jamais Palais n'a fait tant de plaisir à ma vue, ni ne m'a paru mieux meublé. La grande Cabine de l'Admiral, la superbe galerie dont elle est bordée vers la poupe, la salle à manger, la salle qui sert de chapelle pour le service divin, l'Arsenal, les différentes chambres, cabines & autres logemens des Officiers, des Soldats & des matelots, tout cela a excité mon admiration; mais j'ai été surtout enchanté de voir en revenant à terre que les Magazins, placés sur les quais de Chatham renferment tous les agrets & toutes les

muni-

munitions néceſſaires pour équiper à chaque inſtant une flotte conſidérable. La diverſité, l'abondance & la perfection de toutes ces néceſſités m'a autant frappé que l'ordre qui règne dans leur arrangement. Chaque choſe ſe trouve pour ainſi dire ſous la main. La coupe des Vaiſſeaux Anglois a d'ailleurs quelque choſe de plus leſtes & de plus élégant que celle des autres Nations, & l'on ſent un ſecret plaiſir à voir flotter ces bâtimens ſur l'onde. Il ne ſera pas néceſſaire de vous prouver que la Navigation & l'induſtrie des Anglois pour toutes ſortes de Manufactures, fait l'eſſence du commerce prodigieux qu'ils font. C'eſt une choſe qui ſe conçoit d'elle-même: mais il n'eſt pas auſſi aiſé de ſe figurer juſqu'à quel point ils pouſſent le commerce & l'eſprit commerçant. Ici tous les plaiſirs ſont réduits en commerce & le commerce même en plaiſir. C'en eſt un bien grand pour moi d'aller viſiter les fabriques, de voir la perfection qui y règne, de traverſer les rues de Londres, d'entrer dans les boutiques qui ſe joignent l'une à l'autre, & d'admirer cette immenſe variété de productions du génie & de l'induſtrie la-

borieuse. Il n'est point de spectacle ni de partie de plaisir qui m'amuse autant. On seroit surpris que tous les marchands qui tiennent ces boutiques pussent y gagneur leur vie, si l'on ne considéroit qu'une de ces familles marchandes vit de l'autre, l'épicier des besoins du verrier, le verrier des besoins de l'épicier & ainsi du reste. C'est une Machine bien artistement composée qu'un Etat policé, & un objet digne de réflexions que l'assemblage de tous les ressorts qui font mouvoir le commerce général. Peut-être ferai-je un jour quelque essai pour les développer. J'amasse ici bien des matériaux pour un pareil ouvrage, & je me fais une vraie fête de vous les communiquer à mon retour en Allemagne, pour profiter de vos lumières sur le meilleur parti que je pourrai en tirer. En attendant l'heureux moment qui me rapprochera de vous, j'ai l'honneur d'être plus que personne.

LET-

LETTRE XXVIII.

A M. JORDAN A BERLIN.

à Londres le 1 *May* 1741.

JE ne ſuis guère en état, mon très cher Ami, de ſatisfaire votre curioſité au ſujet des Univerſités d'Angleterre. Les affaires qui m'occupent ici ſont d'une nature à ne pas permettre que je m'éloigne aſſez long tems de Londres pour les aller viſiter, & vous n'ignorez pas qu'il faut voir de pareils objets par ſes propres yeux, & les examiner avec une attention réfléchie, pour pouvoir en dire quelque choſe de plus que des lieux communs connus de tout le monde. Il eſt vrai que dans mon premier voyage d'Angleterre je fis un tour à Oxfort, & j'y fus recommandé à un célèbre Profeſſeur *du Collège de Chriſt*, qui eut la politeſſe non ſeulement de me faire voir tout ce qu'il y a de plus remarquable dans cette Univerſité, mais de

me donner aussi en partant un très beau livre qui a pour titre. *Oxonia illustrata, folio: avec beaucoup de figures gravées en taille douce.* Cet Ouvrage offre un tableau complet d'Oxford, de la fondation de cette Université, de tous les différens Collèges ou Séminaires qui en dépendent, des arrangemens intérieurs de chaque Collège, des leçons publiques & particulières, du grand Auditoire public, du Théâtre anatomique, de l'Imprimerie, des Bibliothèques, des divers habillemens des Professeurs & des Etudians, du jardin botanique &, en un mot, de tous les établissemens formés dans cette Ville célèbre pour l'instruction de la jeunesse studieuse. Il faut convenir que tous ces Réglemens approchent autant qu'il est humainement possible de la perfection, & il faudroit qu'un jeune homme manquât de dispositions naturelles, s'il ne parvenoit à acquérir une science solide dans le genre d'étude, qu'il embrasse avec de si admirables secours. Ce qui m'a charmé le plus à Oxfort, c'est que tous les Etudians y sont, comme ils doivent l'être, véritablement *Togati*, c'est-à-dire, vetus d'une robe noire qui désigne leurs profession,

que

que les Lords y sont simplement distingués par une houppe d'or dont leur bonnet quarré est orné, qu'aucun d'eux n'ose y porter l'épée, & qu'ils sont tous logés & nourris dans différens Séminaires sous la direction d'habiles & sages Professeurs. Tout cela est diamétralement contraire à ce qui se pratique en Allemagne, où l'on doit supposer qu'une troupe d'un millier ou deux de jeunes gens, dans la fougue de l'âge le plus bouillant, n'a besoin d'aucune tutèle, & que cette jeunesse abandonnée à elle-même, & armée comme un bataillon ne se portera point à des excès, à des désordres à des combats trop & souvent funestes, ou du moins ne négligera pas ses études & ne donnera pas dans une conduite déréglée. Les fondateurs des Universités Germaniques ont trop compté sur le flegme Allemand ; l'expérience prouve souvent qu'ils se sont trompés. En Angleterre on pense que les jeunes gens ont besoin d'inspection, & qu'ils ne vont pas aux Universités pour apprendre le métier de bretteurs. Aussi voit-on revenir d'Oxfort & de Cambridge des sujets très habiles & très instruits. Ils savent parfaitement bien les Langues

ſavantes, ſurtout le Grec, & ont fait une étude particulière des Auteurs Claſſiques. Autant que j'en puis juger ſur ce que je vois & ce que je lis, *la Philoſophie* eſt de toutes les ſciences celle que les Anglois ont traité avec le plus de ſuccès, & *l'Hiſtoire* celle où ils réuſſiſſent le moins. Les meilleures Annales de leur propre pays ſont écrites par *Rappin Thoiras*, c'eſt à dire, par un étranger qui vivoit à Stettin. Celles de *Burnet* ne ſont pas à beaucoup près auſſi eſtimées. Il eſt vrai que les *Actes de Riemer* en dix Volumes in folio forment des matériaux excellens pour l'Hiſtoire de l'Angleterre, mais un Ouvrage auſſi volumineux ne ſauroit être lu par perſonne, & ne peut être enviſagé que comme un Dictionnaire qu'on conſulte au beſoin. Il faudroit une main habile pour en tirer la quinteſſence & en compoſer une Hiſtoire. On m'aſſure qu'il ſe forme ici une ſociété de Gens de Lettres qui entreprendront d'écrire une Hiſtoire Univerſelle. Cette idée me paroît admirable. Un Auteur ſeul, quelque vaſte que puiſſe être ſon érudition, ne ſauroit raſſembler tout ce qu'il faut pour un Ouvrage ſi immenſe; c'eſt là qu'on peut

dire

dire que plusieurs yeux voyent plus qu'un; & d'ailleurs des Révolutions d'Etat & de fortune, des maladies, la mort même peuvent interrompre les travaux d'un homme de Lettres, au lieu qu'une société ne finit jamais parce que chaque Membre qui en sort, est soudainement remplacé par le choix d'un autre. De cette manière le Public peut-être assuré de voir la fin d'un Ouvrage si considérable, qu'il seroit fâché de n'avoir pas complet (*). Je comptois de vous en dire d'avantage sur cette matière, mais quelques amis viennent m'enlever au plaisir que je sens de m'entretenir avec vous; ils m'entraînent presque malgré moi au Spectacle & me laissent à peine le tems de finir cette Lettre parce qu'on lit communément au bas de toutes le autres.

LET-

(*) Ce livre a paru depuis & a été traduit dans presque toutes les Langues.

LETTRE XXXIX.

A M. LE BARON DE POLLNITZ A BERLIN.

à Londres le 6. Mai 1742.

Le Roi a tenu ces jours passés un Chapitre de l'Ordre de la Jarretière, dans lequel S. M. a crée Chevaliers le Duc de Malborough, le Duc de St. Albans, le Duc de Portland & le Duc de Kingston. Vous savez, Monsieur, qu'il y a deux Ordres en Angleterre, celui de la *Jarretière* institué en 1350. par le Roi Edouard III. & celui du *Bain*, fondé par Richard II. & renouvellé, après quélque décadence, par le Roi d'aujourd'hui (*). En Ecosse il y a un troisième Ordre qui est celui de *St. André*, nommé autrement l'Ordre du *Chardon*. Le Cordon du premier est bleu foncé, du second cramoisi clair & du

(*) *L'Ordre de la Jarretière est un des plus illustres du monde. Depuis son Institution il a été porté par 8. Empereurs & par 20. Rois étrangers.*

du troisième verd obscur. Le nombre des Chevaliers de la Jarretière, Ordre que S. M. porte Elle-même & qui est le plus distingué, est fixé à ving-quatre, non compris le Monarque même qui en est Grand Maître, & qui seul le donne en cette qualité. J'eus le malheur de venir trop tard à la Cour & de manquer la Cérémonie de la tenue du Chapitre, mais on m'a raconté que le Roi, assis sous son Dais & ayant devant lui un tabouret, avoit fait approcher les quatre Candidats l'un après l'autre, qu'il avoit commencé par les créer Chevaliers de l'Ordre des Bains en tirant son épée, & leur en donnant trois coups sur les épaules: qu'ensuite après avoir prêté le serment accoutumé ils s'étoient rapprochés pour lui baiser la main, & qu'ayant posé la jambe sur le tabouret, S. M. leur avoit attachée la jarretière au dessous du genouil. Ces nouveaux Chevaliers ont porté depuis ce moment l'Ordre du Bain, jusqu'au jour de leur installation à celui de la Jarretière. J'ai eu occasion de voir avec toute l'aisance & toute l'attention *possible* cette dernière Cérémonie qui se fait à Windsor. Nous y fumes invités par le Maître des Cérémonies & nous

partîmes samedi dernier pour nous y rendre. Nous vîmes chemin faisant le Château & les jardins de Richmond, dont la situation m'a paru charmante. Rien n'est plus beau que la vue de la Tamise & de la contrée qui la borne de dessus la grande terrasse. Nous allâmes coucher à Hampton-Court, autre Château Royal qui n'est pas moins beau & superbe. Le Dimanche au matin nous vîmes les appartemens de ce Château & les jardins. Je m'arrêtai surtout à admirer les fameux Cartons de Raphaël, qui sont d'une beauté sans égale & d'un prix inestimable aux yeux de tous les Connoisseurs. Dès que nous eumes satisfait notre curiosité & pris notre diner nous poursuivîmes notre route, & arrivâmes d'assez bonne heures à Windsor, pour y contempler tout ce qui mérite l'attention d'un voyageur. Le Château de Windsor est situé sur la crête d'une montagne & la Ville sur sa pente. Cette Ville quoi que joliment bâtie, n'a pas cet air d'opulence qui règne généralement en Angleterre. J'en démandai la raison & on m'apprit que le Roi a toujours témoigné une espèce d'aversion pour Windsor, non seulement à cause de la vivacité de

l'air

l'air qui y domine, & qui eſt nuiſible à la foibleſſe des yeux de S. M. mais auſſi par la raiſon que les habitans de cette Ville, ayant fait éclater ſous le règne de George I. & dans les commencemens du règne préſent beaucoup de mauvaiſe volonté contre la Maiſon d'Hannovre, & une grande prédilection pour les prétendus Stouards, Sa Majeſté juge à propos de leur en témoigner ſon reſſentiment en les privant de ſa préſence, & cette privation fait ſur leur bien être le même effet que l'éloignement du ſoleil ſur les fruits de la terre. La végétation eſt interrompue, les ſucs nourriciers ne coulent point, tout eſt engourdi, tout périclite. Le Château au contraire & les jardins de Windſor ſont très bien entretenus. Ce qui néanmoins m'y a paru de plus remarquable c'eſt la vue de la contrée, que je ne ſaurois comparer qu'à celle de la terraſſe de St. Germain en Laye, non loin de Paris. Quoi qu'il y ait vingt milles d'Angleterre de Windſor à Londres, on découvre cependant les clochers de cette Capitale & ſur tout celui de St. Paul dans l'éloignement. Ces clochers ſemblent borner l'horizon après que l'œil a parcouru une plaine immenſe

dans

dans laquelle serpente la Tamise, & qui est parsemée de Villes, de villages, de Châteaux, de jardins, de bouquets de bois & de tout ce qui peut flatter la vue. La plus belle pièce du Château est la salle des Chevaliers. C'est un quarré long, formant une espèce de galerie, superbement décorée. On voit dans le fond, à l'opposite de la grande porte d'entrée, le Portrait du Roi Guillaume III. en grandeur naturelle, revêtu des habits de l'Ordre & assis sur son trône. Les marches de ce trône sont peintes en marbre blanc. Tout cela est si admirablement bien exécuté, & les règles de la perspective y sont si bien observées, qu'on croit en entrant voir une personne vivante, placée sur ce trône, & qu'étant avancé jusqu'au milieu de la salle on prend encore les marches pour vrai marbre; tant l'art d'animer la toile par les couleurs, peut imiter la nature & charmer par l'illusion même. Les autres appartemens sont fort beaux & richement meublés, mais d'un goût qui commence à tirer sur l'antique. Il y a une galerie de tableaux fort belle, on y voit des morceaux superbes tant des différentes Ecoles d'Italie que de la Flamande.

Le

Le lundi à dix heures du matin nous fûmes avertis, par le son de toutes les cloches de la Ville de Windsor, que la Cérémonie de l'installation alloit commencer. La plupart des Ministres étrangers résidans a Londres s'étoient rassemblées avec leur suite dans la même Auberge de Windsor, pour y assister en qualité de spectateurs. Vers onze heures le Maître des Cérémonies vint nous prendre & nous conduisit à la grande Eglise vis à vis de la place du Château. Nous traversâmes la Nef qui étoit remplie de peuple, & il nous plaça sur des bancs exhaussés qui environnoient l'intérieur du Chœur où la Cérémonie alloit se faire. Ces bancs étoient fermés & sembloient avoir été destinés anciennement aux Chanoines pour y chanter l'Office. Les Dames les plus qualifiées, qui avoient été invitées au festin, les Ministres & les Cavaliers étoient rangés alternativement. Je me trouvois placé entre une vieille & une jeune Dame. Cette dernière étoit charmante, habillée à la Françoise & d'un goût infini. Je me prévalus de ma qualité d'étranger pour l'aborder, je lui fis le compliment le plus galant que je pus arranger, en fouillant

à la hâte tout mon répertoire Anglois. Elle y répondit très poliment dans la même Langue, & eut la bonté de m'expliquer tous les objets qui intéressoient ma curiosité, à l'exception de ce qui la regardoit elle-même, & qui devint bientôt pour moi un plus grand objet d'attention que tout le reste. J'étois si occupé de ma voisine que je ne considerai que d'un œil fugitif la grande Eglise où nous étions & ses ornemens. J'y remarquai cependant vingt & quatre Drapeaux de différentes couleurs qui étoient suspendus tout à l'entour de la voûte du Chœur, & sur lesquels étoient peints les armoiries des Chevaliers actuellement vivans, selon l'ordre de leur réception ; & devant l'autel je vis un caveau ouvert. A peine demandai-je à ma belle Inconnue l'explication de toutes ces choches. Ma distraction lui fit connoître que je n'avois des yeux que pour elle. Elle parut s'en appercevoir & redoubla ses politesses.

„ *En pareil cas les filles, comme on dit,*
„ *Ont un Démon qui leur forme l'esprit.*

Il semble que ce Démon leur dise à

l'o-

l'oreille tout ce qui se passe dans le cœur d'un homme. Je crois, Dieu me le pardonne, que la sainteté du lieu ne m'auroit pas empêché de lui dire tout ce que je sentois, si la Cérémonie n'étoit venue suspendre notre conversation.

Les portes du Chœur s'ouvrirent, & je vis entrer les Archers de l'Ordre marchant deux à deux. Ils étoient vetus à la Suisse ayant une hallebarde à la main, & une tocque garnie de plumes rouges en tête. Après eux venoient tous les Officiers de l'Ordre, les Hérauts d'Armes, & le Maître des Cérémonies chacun selon son rang. Enfin arrivèrent les Chevaliers, marchant pareillement deux à deux, & conduisant au milieu d'eux les quatre nouveaux Récipiendaires. Les plus jeunes Chevaliers marchoient les premiers, & ils étoient tous en habit de Cérémonie. Cet habit est de satin blanc, consistant dans un espèce de Pourpoint fait à l'Espagnole, des culottes de la même étoffe, des bas blancs, des souliers blancs & un grand manteau de satin gros bleu doublé de blanc, & orné de glands ou houpes d'or. La Chaîne, ou le grand Colier de l'Ordre relève cet habillement, de même

me que la jarretière bleue sur laquelle est brodé en or, & quelquefois même en lettres de diamans la divise, *Hony soit qui mal y pense*. L'Epée est attachée à un ceinturon d'or, les Gants sont à franges d'or, & au lieu du chapeau ils portent une Tocque de velour noir, ornée sur le devant d'une agraffe ou bouton de diamans & d'une grande aigrette de plumes blanches. Ils ont les cheveux flottans ou des perruques naturelles.

Dès que les Chevaliers furent tous entrés dans le Chœur on en referma les portes, & chacun d'eux se plaça sous le drapeau qui portoit ses armes. J'admirai surtout parmi eux le Duc de Richmond & le Chevalier Robert Walpole, qui se distinguoient par leur taille avantageuse, leur port noble, & leur grand air, & en général l'assemblage de tous ces Chevaliers formoit un très beau coup d'œil. On commença par procéder à l'enterrement de toutes les pièces de l'armure des quatre Chevaliers défuncts. Leurs casques, épées, éperons, gants, &c. étoient portés pièce après pièce par deux anciens Chevaliers, depuis la porte du Chœur jusques dans le caveau au pied de l'autel, ou le Maître des Cérémonies

les

les dépofoit. Ces promenades prenoient un tems infini, qui m'auroit paru très ennuyeux s'il ne m'avoit donné le loifir de dire quelques mots à ma belle voifine. Quand tous ces enterremens furent finis le Chef des Hérauts d'Armes cria à haute voix, *Sic tranfit gloria mundi*, & l'on procéda à l'habillement des nouveaux Chevaliers. On les conduifit l'un après l'autre vers l'autel, où l'on fit la lecture des Statuts de l'Ordre, dont on leur fit promettre l'obfervation, après quoi deux anciens Chevaliers affiftés du Maître des Cérémonies les revétirent de l'habit, leur ceignirent l'épée & leur préfentèrent la tocque & les gants. Auffitôt qu'ils furent habillés, tous les Chevaliers s'avancèrent, leur donnèrent l'accollade, & les conduifirent à la place marquée par leurs drapeaux. Désque tout fut rangé, tous les Chevaliers anciens & nouveaux fe couvrirent de leurs tocques, & reftèrent quelques minutes dans cette attitude. On rouvrit les portes & les fpectateurs fortirent de l'Eglife pour fe ranger en haie dans la Cour du Château, où bientôt après les Chevaliers pafsèrent en proceffion pour fe rendre dans la grande Salle des Chevaliers

liers. Nous les y ſuivîmes pour féliciter les nouveaux Chevaliers ſur leur inſtallation. Bientôt après le Maître des Cérémonies, vint nous y prendre pour nous conduire dans la Salle à manger qui étoit d'une grandeur immenſe, & toute environnée d'une galerie, où ſe tenoient les ſpectateurs. Je manœuvrai ſi bien qu'on me replaça à table à côté de ma belle voiſine de l'Egliſe, dont je venois de découvrir le nom. C'étoit Mademoiſelle Ch...l fille du Général de ce nom. La table étoit de 120. Couverts très grandement ſervie, & comme il y faiſoit une chaleur à mourir, les Convives ſentoient doublement les délices d'être extrêmement bien abreuvés. C'étoient les quatre nouveaux Chevaliers, qui faiſoient à fraix communs la dépence; non ſeulement du feſtin, mais de toute la journée, & l'on m'aſſure qu'il leur en coûte paſſé deux mille Livres ſterling chacun. Tous les Chevaliers étoient placés au milieu de la table d'un côté, ſelon le rang de leur ancienneté. Ils avoient gardé leurs habits de Cérémonie. Vers la fin du repas après m'être donné toute la journée la torture pour entretenir ma voiſine en Anglois,

glois, & pour lui dire de jolies choses dans cette Langue, je fus fort interdit de lui entendre parler le François beaucoup mieux que moi. J'étois tenté de la prendre pour Françoise; mais elle me dit que M. le Général son Père l'avoit fait élever à Paris, & qu'elle ne faisoit que d'en revenir. Cette découverte me donna une grande facilité pour la conversation, & j'en aurois profité d'avantage, n'étoit qu'on se leva de table l'instant d'après. C'est alors que je fus dans le plus cruels embarras, & que j'essuyai le plus grand péril que j'aie couru en ma vie.

C'est un usage en pareille occasion que les Chevaliers donnent la table, & tout ce qu'elle contient, vaisselle, couteaux, fourchettes, verres, nappage &c. à piller au peuple. Le signal de ce pillage fut donné un peu trop-tôt & avant que tous les Convives eussent vuidé la Salle. J'eus le malheur d'être du nombre de ceux qui s'arrêtèrent un instant trop tard, & je vis dans un clin d'œil fondre toute la populace avide sur moi & sur ma charmante compagne, avec une impétuosité qu'il ne m'est pas possible d'exprimer. Mille bras étoient étendus pour

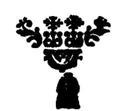
saisir

ſaiſir le butin & nous barrions le chemin à tous les pillards. Madlle. Ch. . . jettois les hauts cris, nous étions inveſtis de tout côté ſans pouvoir ni avancer ni réculer. Tout ce que je pus faire fut de la ſerrer entre mes bras, & de nous preſſer contre une des colonnes qui ſoutenoient la galerie. Nous risquàmes vingt fois, d'être écraſés ou étouffés; juſqu'à ce qu'enfin les Gardes & les Hallebardiers s'apperçurent du danger où nous étions expoſés, & vinrent à notre ſecours, & après un bon quart d'heure de travail nous dégagèrent de la terrible ſituation où nous étions. Au fort de la mêlée, je ne pus admirer aſſez avec combien de promptitude tout fut pillé & enlevé. Jamais je n'aſſiſtai à pareille débacle. Après avoir récompenſé largement mes libérateurs, & ramené ma moitié à demi morte dans ſon logement, je me retirai chez moi pour me remettre de ma frayeur.

Vers les ſix heures du ſoir nous remontâmes au Château, où nous trouvâmes une aſſemblée fort nombreuſe & tres diſtinguée. On ouvrit bientôt le bal. Je cherchai ma voiſine dans la foule, & mes yeux ne tardèrent pas à la ren-

contrer. Dès qu'on a assez dansé de Menuets, & qu'on commence les Contre-dances c'est la mode en Angleterre de choisir d'abord une Compagne, qu'on nomme *Partner*, & qui forme votre moitié pendant toute la soirée pour ces Contre-dances, à l'exclusion de tout autre. J'employai toute ma rhétorique pour faire comprendre à Mlle Ch . . . que le sort même sembloit nous avoir destinés pour être des *Partners*; elle ne voulut point s'opposer aux arrêts du Destin, & j'eus la satisfaction de danser avec elle jusques fort avant dans la nuit. Le lendemain je retournai à Londres extrêmement satisfait de tout ce que j'avois vu, & surtout de mon aimable Compagne.

J'ai l'honneur d'être &c.



LETTRE XL.

A. S. E. M. DE PODEWILS, MINISTRE D'ETAT & DU CABINET A BERLIN.

à Londres le 10. *de Mai* 1741.

MONSIEUR.

LE véritable Amphitrion eſt celui chez lequel on dine. Cet axiome me paroît être vrai dans tous les ſens. Dans les Etats politiques & ſurtout dans les Gouvernemens Républicains la vraie puiſſance ſuprême réſide toujours dans ce Corps, qui a la manutention des deniers publics à titre d'en pouvoir diſpoſer. Comme c'eſt ici la Chambre Baſſe qui ſeule jouït de cette prérogative, il me ſemble que c'eſt preſque à tort qu'on l'appelle la *Chambre des Communes*, vu qu'il n'y a rien de ſi commun dans le monde que de voir un grand nombre de Seigneurs décorés de beaux titres; affecter une prééminence ſur le reſte du gen-

re humain; se donner des airs de supériorité, & n'avoir pas le sol pour la soutenir. *La Chambre Haute* est ici revêtue de tout le faste de la Majesté sans en avoir la solide autorité. Les Pairs du Royaume, les Lords spirituels & temporels qui la forment sont vêtus de robes écarlates, fourrées d'hermines. Le Roi préside à leurs assemblées. Dans les affaires qui demandent une communication entre les deux Chambres, celle des Pairs reçoit la Députation des Communes à la barriére de sa salle; leur Orateur parle ou adresse des harangues au Roi a cette place. La Chambre des Pairs confirme les Loix, mais n'en sauroit proposer de nouvelles; &, à envisager les choses sous leur véritable point de vue, la Chambre Basse est l'ame de l'Etat parce qu'elle en tient le nerf. Aux grandes solemnités, à ces jours où le Roi honore le Parlement de sa présence, soit pour en faire l'ouverture, soit pour le dissoudre, soit pour donner son consentement aux *Actes ou Bills* qui lui ont été présentés, rien n'est plus imposant que l'éclat de la Chambre des Seigneurs, mais c'est un éclat semblable à celui de ces corps célestes qui, étant opaques par

eux-mêmes, le reçoivent du soleil. Le Peuple Anglois a été bien fin & bien adroit dans la formation des Constitutions de son Etat. En partageant avec son Roi l'autorité souveraine, il s'est réservé non seulement l'établissement des Loix & la Régie des fonds publics, mais il a trouvé moyen aussi de placer entre le trône & lui un Corps respectable, composé des Pairs de la Nation, auquel il n'a donné d'autre pouvoir que celui de le protéger. Comme c'est à la Chambre Basse que se traitent les affaires les plus importantes, & qu'il est permis aux étrangers mêmes d'y venir écouter les débats, je m'y rends quelques fois pour entendre les discours éloquens que quelques uns de ses Membres prononcent sur les affaires qui sont mises sur le tapis. Il faut convenir qu'il y a de beaux parleurs dans cette assemblée. Les Pitt, les Pelhams & tant d'autres sont les Démosthenes Anglois, mais autant que j'en puis juger le Chevalier Robert Walpole en est le Ciceron. Je ne me lasse pas de l'entendre, quoi que ses discours soient presque toujours assez longs. C'est aussi la raison pourquoi le Roi n'élève point ce Ministre à la dignité de Lord

&

& de Pair du Royaume, parce que dès lors il entreroit dans la Chambre Haute, & que S. M. a besoin de son éloquence parmi les Communes.

Au reste, votre Excellence me demande mon sentiment sur le caractère des Anglois, mais je sans mon impuissance à pouvoir la satisfaire d'une manière capable de répondre à ses vues. Rien n'est plus difficile que de peindre le caractère d'une Nation. Parmi tous les peuples de la terre il y a tant de caractères particuliers qui font exception aux nationaux que les portraits généraux les plus fidèles paroissent souvent destitués de ressemblance, lors qu'on voit les individus. Je me bornerai donc à vous communiquer, Monsieur, quelques Observations détachées que j'ai faites à ce sujet. La Nation Angloise ne me paroît pas être douée d'un Génie créateur, suite d'une imagination vive & brillante, qui trouve des rapports entre les objets les plus éloignés les uns des autres, & qui concilie les idées les plus paradoxes; mais en revanche elle posséde au suprême degré cet esprit juste, qui découvre du premier coup d'œil les différences essentielles & accessoires

qu'il y a entre les choses & même entre les images des choses ; cet esprit scrutateur qui, marchant de conséquence en conséquence, arrive enfin à pas lents, mais sûrs, jusqu'au principe & au fond de la vérité qu'il cherche. Les Anglois en un mot sont de véritables machines à raisonnement. Cette qualité n'est point affectée ici à de certains états dans la société : au contraire, le laboureur, le manœuvre, le mendiant, raisonne ici comme le Seigneur ou le Philosophe. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est le langage par lequel tous les hommes communiquent aux autres ce qu'ils sentent dans l'intérieur de leur ame. Chez toutes les autres Nations j'ai trouvé une différence infinie entre la façon de s'exprimer des honnêtes gens & du Peuple, parce que celui-ci rend toujours mal ce qu'il sent mal, au lieu qu'en Angleterre le dernier des Citoyens s'énonce avec grace & élégance ; ce qui prouve démonstrativement qu'il pense bien.

La seconde propriété du caractère des Anglois c'est l'activité. En effet, je ne connois pas de Nation qui soit généralement plus laborieuse. Cette qualité prend peut-être sa source dans le tempérament mê-

même & dans une circulation rapide du ſang. Il ne m'appartient point d'en rechercher la cauſe phyſique; mais il eſt certain, & j'en ai été témoin oculaire qu'un Anglois bien portant, qui prend le tuyau d'un thermometre exactement fait dans ſa main & l'y tient ſerré pendant quelques minutes, fait monter le mercure à deux ou trois degrès plus haut qu'un François, Italien, Allemand, ou de quelque autre nation qu'il puiſſe être. On ſeroit tenté de croire que ce ſang ſi bouillant donne à l'Anglois cette grande activité dans tous ſes travaux, & comme par là il répète plus ſouvent les mêmes actions, cette activité devient à ſon tour la ſource de ſon adreſſe, de ſon habileté & de ſes talens.

La troiſième qualité du caractère des Anglois c'eſt la candeur & la franchiſe qui en eſt une ſuite. Ils penſent avec trop de juſteſſe pour vouloir tromper les hommes leurs ſemblables par un extérieur impoſant, qui n'eſt pas d'accord avec le fond de leur ame, par de vains complimens, qui flattent tant les petits eſprits & par ce commerce ſi reconnu pour être frauduleux au quel nous donnons le beau nom de *politeſſe*. Il ne faut pas croire

cependant que la groſſiéreté régne en Angleterre, ſurtout parmi ceux aux quels leur naiſſance ou leurs richeſſes ont donné l'avantage de jouir d'une bonne éducation; ni même que le gros des Anglois reſſemble à Sir Jaques Roſtbeef du François à Londres, ni qu'ils en aiant la brutale franchiſe & le ton ſec & dur. Au contraire, j'ai rencontré dans ce pays beaucoup de politeſſe ſolide, beaucoup de prévenance & une grande inclination à faire plaiſir. On accuſe les Anglois d'être civils, liants, ſociables, portés aux plaiſirs tant qu'ils voyagent dans les pays étrangers, d'y contracter des Amis, d'accepter leurs politeſſes, mais dès qu'ils ſont de retour chez eux, de méconnoître ces mêmes Amis, de leur faire un accueil froid & en général d'être fort indifférens envers les étrangers; mais on ne conſidère point que la plupart de ces étrangers bornent leur ſéjour en Angleterre à celui de Londres, & que le Seigneur Anglois, eſt ordinairement tout auſſi étranger à Londres que le François, l'Allemand ou l'Italien; que peu de Seigneurs y tiennent maiſon; mais que leur demeure fixe eſt établie à la campagne, & qu'ils ne ſe trouvent dans la capitale

que

que pour des affaires d'Etat & de Parlement ou pour leurs affaires particulières. C'est ce qui les occupe extraordinairement, & n'étant pas d'ailleurs à même de bien recevoir chez eux ceux dont ils ont contracté la connoissance dans leurs voyages, ils se bornent à leur offrir un repas de Taverne où ils sont eux mêmes ordinaire, à les mener au spectacle ou à leur faire voir les curiosités les plus remarquables. Mais parcourez les Provinces, allez les voir à leurs maisons de campagne où ils sont établis, ils vous feront une réception également polie & cordiale, vous combleront d'honnêtetés & de bienfaits, & en partant vous muniront de Lettres de recommandation pour leurs Amis dispersés par toute l'Angleterre; ceux-ci vous reçoivent également bien & vous procurent de nouvelles connoissances; de manière qu'un étranger, pour peu qu'il soit aimable & connu pour n'être pas un avanturier, peut voyager avec un agrément infini par toute l'Angleterre étant comme un ballon qui s'envoye de joueur à joueur. Londres d'ailleurs fourmille d'un bout de l'année à l'autre d'étrangers de toute espèce, & parmi eux il y en a tant qui sont ou maussades ou

suspects, que ce seroit faire de sa Maison une arche de Noé, une espèce de Grand-Commun, si l'on vouloit y recevoir sur un pied familier tous les voyageurs qui y seroient attirés par la fumée de la cuisine, & par la réputation d'un hôte jovial pour tout le monde. La même raison subsiste pour toutes les grandes Villes, & il n'est pas si aisé qu'on le pense de se procurer l'entré dans les bonnes maisons de Paris.

La charité entre bien aussi dans la caractère des Anglois, mais elle se montre ici sous un tout autre éxtérieur qu'en France. Vous ne voyez point ici dans les hôpitaux des Duchesses à genoux devant les lits des malades & leur présentant des bouillons. On abandonne ce soin à des Gardes payés largement par l'Etat qui en font métier, qui s'y entendent mieux, & dont la présence gêne moins un pauvre infirme. Il n'y a ici aucune charité d'ostentation, parce que l'Eglise Anglicane n'admet point le dogme du mérite des bonnes œuvres. La charité des Anglois n'est point théologique; mais philosophique; elle ne s'étend que sur ceux qui sont incapables de travail, & n'encourage point la fainéantise. Tous

les

les établissemens pieux sont en faveur de l'Enfance, ou de la Caducité, ou des Infirmités. Un pauvre robuste, un mendiant de profession n'a pas beau jeu en Angleterre. On s'en débarasse avec un *Half-penny* ou un *farding*, qui sont des petites monnoies de cuivre, & dont il faut que le mendiant ramasse 1008. pièces pour avoir une guinée. Les Anglois mettent encore une grande charité à être serviables, à sécourir des infortunés qui cherchent à se relever de leurs malheurs & à assister secrétement de leur bource des étrangers qui peuvent se trouver chez eux dans l'embarras. Enfin ils étendent leur compassion jusques sur les prisonniers, & croient qu'il est inhumain de les laisser périr en croupissant dans des cachots obscurs & malsains. Les prisons de Londres sont spacieuses : il y a dans leur enceinte des promenades, & même desCaffés ou les prisonniers s'assemblent pour lire les nouvelles publiques, & prendre quelque rafraichissement.

Tout ce que je trouve de répréhensible dans le caractère général de la Nation Angloise, puis qu'enfin rien n'est parfait en ce monde; c'est une certaine dureté, qui va quelques fois dans le Peu-

ple jusqu'à la férocité, & qui règne ici jusques dans les plaisirs. Ce sont des Chasses meurtrières, des combats de Taureaux & d'autres animaux; des courses à faire périr hommes & chevaux, des batailles ensanglantées entre les Citoyens mêmes & ainsi du reste. L'Anglois voit toutes ces barbaries, non seulement sans s'émouvoir, mais il les paye même pour son plaisir. Je pense que l'air, les alimens le genre de vie dur des marins, l'habitude de l'ancien tems, l'éducation vicieuse & plusieurs autres causes soit physiques soit morales, donnent cette dureté aux Anglois, mais que le principe n'en gît point dans leur cœur.

Ce sont là quelques traits du caractère général des Anglois que je crayonne, & qui peuvent en tout cas servir à un Peintre plus habile que moi, pour en faire un tableau complet. Je supplie votre Excellence d'envisager cette Esquisse comme un simple effort que j'ai fait pour obéir à ses ordres, & d'y reconnoître l'envie que j'ai de lui donner en toute occasion des marques de mon zèle, & du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être.

LETTRE

LETTRE XLI.

A MA MERE A HAMBOURG.

à Londres le 16. *May* 1741.

MADAME,

LEs malheurs prévus n'en sont pas toujours moins sensibles au moment qu'ils arrivent, & la funeste nouvelle que m'apprend votre Lettre ne me jette pas dans un abattement moins cruel, quoi que déjà dépuis plusieurs mois la maladie de mon père m'eut causé de violentes inquiétudes. Ce digne Père, ce Père respectacle n'est donc plus! Cette seule idée m'est insuportable. La nature & la raison concourent à me faire sentir toute la perte que je fais. Mon cœur l'adoroit, mon esprit m'inspiroit pour lui la plus tendre vénération. Quoi qu'éloigné de sa présence, l'idée de le savoir vivant me consoloit, me fortifioit dans la carrière si épineuse que je parcours dans

ce monde; je croyois marcher toujours à ses côtés, je me figurois d'avoir en lui un soutien & un appui; au lieu que maintenant il me semble que je suis isolé sur la terre. Les larmes que je donne en abondance à sa mort, expriment aussi foiblement la douleur dont mon ame est atteinte, que les plaintes & les regrets que je trace d'une main tremblante sur ce papier. Dieu seul est témoin de ce qui se passe dans mon cœur. Vous seule, ma chère Mère, faites désormais ma consolation, mon espoir, mon appui, l'objet de mes vœux & de ma tendresse. Je ne plains pas aujourd'hui uniquement un Père vénérable, qui dans un âge avancé est enlevé aux misères de cette vie & aux souffrances d'une maladie aiguë, je plains encore une Mère tendre qui pleure un Epoux chéri. Que ne puis-je aider mes Sœurs & mes Freres à tarir vos larmes! Que ne puis-je porter quelque consolation dans votre cœur, en vous faisant voir à quel point je partage votre douleur! Mais non, Madame, ce cœur est encore sensible pour vos Enfans. Je sai que vous nous aimez, & que notre désespoir ne feroit qu'irriter & qu'augmenter votre chagrin. Cette ré-

réflexion m'arrête, je ne vous parlerai plus de mon affliction, & je ne vous retracerai point les raisons qui la rendent si légitime. Vous trouverez dans votre esprit & surtout dans votre piété des motifs de consolation & des remèdes à vos maux. Daignez en faire usage, & pour l'amour de vous même & pour l'amour de vos Enfans, qui voudroient, aux dépens de leurs jours, prolonger ceux d'une Mère à laquelle ils les doivent. Si mes vœux en particulier peuvent contribuer à votre conservation croyez, Madame, qu'on n'en forma jamais de plus purs ni de plus ardens. Daignez en revanche me continuer vos bontés & votre tendresse, réunissez désormais en vous la qualité de Père & de Mère, comme je réunis en vous l'Objet de mon respect filial, & soyez persuadée enfin que jusqu'au dernier soupir de ma vie je ne cesserai d'être &c.

LET-

LETTRE XLII.

A M. JORDAN A BERLIN.

à Hannovre le 26 May 1741.

NE ſoyez point ſurpris, très cher & très aimable Ami, de mon ſilence. J'ai eu le malheur de perdre il y a près d'un mois le meilleur de tous les Pères; & le chagrin que j'en ai reſſenti m'a ſi fort accablé que je n'ai pu me livrer au plaiſir d'une correſpondance amicale. A peine m'eſt-il reſté aſſez de force pour vaquer à mes travaux indiſpenſables. Je ſuis né avec un cœur très ſenſible, ſur lequel la nature exerce ſes droits avec un empire abſolu. Partagez ma douleur, compatiſſez à mes peines & pardonnez mon ſilence. Le tems émouſſe tout; il diminuera mon affliction, mais il n'emportera jamais entiérement mes regrets.

Vous aurez vu, ſans doute, par les nouvelles publiques que le Roi d'Angleterre eſt venu à Hannovre, où la pré-

ſence

ſence de S. M. eſt néceſſaire. Ce Monarque y ſera plus à portée d'accélérer les Négotiation entamées pour prévenir les ſuites de la guerre, qui vient d'éclater pour la ſucceſſion d'Autriche après la mort de l'Empereur Charles VI. & pour l'éteindre s'il ſe peut tout à fait. Ce voyage nous a été annoncé ſubitement, & il a fallu ſe préparer en diligence à ſuivre S. M. Brittannique. Les apprêts pour notre départ de Londres ont fait quelque diverſion à ma triſteſſe. J'ai pris congé de mes Amis Anglois & peut-être pour jamais Ce ne fut pas ſans une ſecrete émotion que je tournai mes yeux vers Londres, & que je vis pour la dernière fois le gros clocher de St. Paul, qui préſente dans les airs & encore à un grand éloignement l'image coſſue de la Nation Angloiſe. Nous nous ſommes embarqués à Harwich à bord du Paquet-boot. Notre paſſage à été heureux, mais fort long, étant reſtés près de quatre jours en mer, & ayant été emportés par des vents contraires juſques ſur les côtes de Norwege, dont mes yeux ont vu le rivage. Arrivés enfin ſans accident facheux à Helvoetſluys, nous nous y arrêtâmes le moins qu'il fut

poſ-

possible, parce qu'au sortir de l'Angleterre la bource des voyageurs est rarement assés garnie, pour résister aux sorties que font sur elle les cabarétiers de cette Ville. Le Roi George I. lui-même, ayant fait plus d'une fois l'expérience de leur rapacité, voulut un jour éviter ces écorcheries odieuses en passant par Helvoetsluys sans s'y arrêter. C'étoit un beau jour d'Eté, & tandis qu'on étoit occupé à mettre les chevaux & à arranger la cassette du Roi dans le Carosse, ce Monarque s'assit sur un banc devant la porte de la principale Auberge, & demanda trois œufs frais. On les lui apporta & S. M. ayant demandé, *combien faut-il pour ces œufs?* l'hôte répondit *deux cent florins. Quoi!* dit le Monarque étonné, *les œufs sont donc bien rares à Helvoetsluys. Pardonnez-moi Sire*, repliqua le cabarétier Arabe, *les œufs ne sont pas rares ici, mais les Rois y sont rares.* Le Monarque se mit à rire de la saillie; haussa les épaules & lui fit compter les 200. florins. Comme nous avions éprouvé en passant en Angleterre que les Envoyez des Rois n'étoient pas non plus trop communs dans cette Ville, nous en partîmes le plus vîte qu'il nous fut possible

&

& gagnâmes en diligence la Haye, ou nous reprimes notre ancien logement à la Vieille Cour.

Après y avoir eu quelques Conférences avec le Grand Pensionnaire, le Greffier de la République & quelques Ministres Etrangers, nous fîmes une petite tournée dans la Province d'Hollande pour en parcourir les principales Villes. Nous vîmes Delft, Leyde, Harlem & Amsterdam. l'Agent du Roi en cette dernière Ville nous y reçut avec beaucoup de politesse, & nous y fit voir tout ce qui pouvoit être pour nous un objet de curiosité. L'Hôtel de Ville me parut un vaste amas de pierres sans goût & sans élégance. Le marbre & le bronze y sont prodigués. Il y a quelques statues & plusieurs bas reliefs qui méritent l'approbation des Connoisseurs, mais ce que je ne pus me lasser d'admirer ce furent cinq ou six grands tableaux du célèbre van Dyck, les plus parfaits que jaie vu en ma vie. Ces pièces, d'un prix inestimable, étoient suspendues sans bordure sur des murailles blanches; toutes les chambres en général très mal distribuées & encore plus pitoyablement meublées Point de suites d'appartement point de dégagemens;

des

des rideaux & des chaises couvertes d'étoffe de laine, rien en un mot ne répondoit à la grandeur bu bâtiment, aux sommes immenses qu'il a coûté & à l'opulence de la Ville d'Amsterdam.

On nous conduisit aux Chantiers de l'Amirauté, on nous montra les Magazins & on nous mena à bord du Vaisseau de guerre nommé *Amsterdam* de cent pièces de canons. Tout cela n'étoit point comparable à ce que nous venions de voir en Angleterre. La coupe des Vaisseaux de guerre Hollandois nous parut surtout avoir quelque chose de lourd & de mausfade, qui répugnoit à l'œil, & il s'en falloit de beaucoup que les Magazins & les Arsenaux fussent aussi bien & aussi abondamment garnis que ceux d'Angleterre. L'œconomie & la négligence paroissoient ici de tout côté; ce qui nous sembla incompréhensible pour un Etat qui renferme dans son sein tant de richesses, dont la prospérité dérive de sa navigation, qui a des possessions si importantes par de là les Mers & dont la conservation est fondée en si grande partie sur l'entretien de sa Marine.

Les Magazins & les Chantiers de la Compagne des Indes nous plurent d'avan-

vantage. Tout y respiroit l'opulence, tout y paroissoit en action, au lieu qu'à l'Amirauté tout avoit l'air mort & inanimé.

Après avoir satisfait notre curiosité en Hollande nous traversâmes rapidement la Westphalie, & arrivâmes à Hannovre peu de jours après le Roi d'Angleterre.

En chemin M. le Comte de Trouchses avoit reçu son rappel, avec ordre de quitter incessamment Hannovre, & de se rendre auprès du Roi à l'armée. Comme il n'étoit pas fait mention de moi dans la dépêche, je me trouvois fort embarrassé sur le parti que je devois prendre; mais étant arrivé à Hannovre, je n'eus plus de peine à me décider. Sa Majesté y avoit envoyé M. le Baron de Plotho pour relever le Comte de Trouchses dans le poste d'Envoyé, mais ce nouveau Ministre n'ayant été accrédité d'abord qu'au Ministère d'Hannovre, Milord Harrington, Secretaire d'Etat, réfusa de négocier avec lui jusqu'à ce qu'il eut obtenu ses Lettres de Créance pour S. M. Britannique même; Pendant cet intervale il étoit nécessaire que je restasse pour vaquer aux affaires les plus pressantes

&

& je gagnai le tems d'écrire au Roi pour lui demander ses ordres relativement a ma destination. Le nouveau Créditif pour M. le Baron de Plotho est arrivé, & j'ai obtenu la permission d'aller faire un petit tour à Hambourg pour y voir ma famille & arranger mes affaires domestiques. Après quoi j'ai ordre de me rendre également en Silésie. Le Comte de Trouchses est parti depuis quinze jours pour l'armée, & moi je me prépare à aller voir mes Pénates à Hambourg. Mon sejour n'y sera pas long; j'ai trop d'empressement à revoir notre imcomparable Maître couvert de lauriers. Je passerai par Berlin où j'espere de vous trouver encore, & de vous assurer de vive voix de toute mon estime & de ma plus tendre amitié.



LETTRE

LETTRE XLIII.

A MON FRERE A BORDEAUX.

à Hannovre le 15 Juin 1761.

TAndis que vous parcourez la France, mon très cher Frère, je galoppe de mon côté en Allemagne. Vous aurez vu par ma dernière Lettre de Londres que j'étois sur le point d'en partir pour retourner à Hannovre. Il m'y survint l'autre jour une avanture assez plaisante. J'étois assis à neuf heures du soir tranquillement dans mon cabinet, occupé à fermer mes dépêches. Un domestique entra & me dit qu'il venoit d'arriver à l'Hôtel de Londres, qui est la meilleure Auberge de cette Ville, une Dame étrangère qui souhaitoit de me voir chez elle incessamment. Les idées politiques dans lesquelles j'étois encore tout concentré, étouffèrent chez moi les idées galantes, & j'étois assez modeste pour croire que la Dame ne pouvoit avoir un besoin si pressant de ma visite, qu'elle ne put se re-

remettre jusqu'au lendemain. Je m'en excusai donc le mieux qu'il me fut possible, mais un quart d'heure après on annonça que la belle inconnue, qui réfusoit de dire son nom, venoit de m'envoyer une chaise à porteurs & me prioit de venir chez elle sur le champ, quand ce ne seroit qu'en robe de chambre. Cette Dame, cet empressement, cette chaise à porteurs, cette robe de chambre, tout cela faisoit travailler étrangement mon imagination, mais comme j'avois toujours oui dire qu'un Héros de Roman ne doit pas trop faire de réflexions lors qu'il est appellé au secours de quelque belle, je m'armai de toute pièces & me jettai dans mon étui à porteurs dans lequel on me transporta à l'Hôtel de Londres. Chemin faisant je formai mille plans, je prévoyois déjà mille plaisirs. On me conduisit d'un air mystérieux dans une Antichambre, où je vis entrer bientôt, à mon grand étonnement, notre futur beau frère, M. de Stuven, dont jé n'avois point entendu parler dépuis longtems, & qui ayant été nommé par Mgn. le Marggrave de Bareuth, son Maître, Gouverneur de Christian Erlang, venoit d'obtenir la permission de se rendre à

Ham-

Hambourg pour y épouser notre Sœur ainée. Il passoit alors à Hannovre, & ayant appris que je m'y trouvois, il voulut m'embrasser encore le même soir, bien résolu de poursuivre le lendemain sa route sur les ailes de l'amour. Ce n'étoit pas là mon compte; je voulus profiter de la permission du Roi pour faire le voyage de Hambourg avec lui & me trouver présent à la noce. Nous soupâmes ensemble, & à l'aide du Dieu de la treille je trouvai moyen d'émouvoir son amitié & sa tendresse, au point qu'il m'engagea sa parole de rester trois ou quatre jours à Hannovre pour me donner le tems d'y finir mes affaires & de pouvoir partir ensemble.

Dès le lendemain matin il dépêcha son Valet de Chambre, nommé Jules, à Hambourg pour y annoncer sa prochaine arrivée.

Pendant les deux premiers jours, je trouvai moyen de faire diversion à son impatience amoureuse; mais le troisième il n'y put plus tenir, il vint me trouver dans le tems que j'étois enfoncé dans les écritures, & ne voulant point me troubler dans mes travaux, il se jetta sur un lit de repos, prit un livre par con-

tenance & s'écrioit à tout moment. *Bienheureux Jules, O bienheureux Jules tu la vois déjà face à face, & moi je languis encore sur ce grabat, éloigné de sa présence!* Le jour fortuné arriva enfin. Nous partîmes d'Hannovre dans un beau carrosse que Stuven avoit fait faire à Erlang, & qu'il prétendoit être si bien construit que dans les chemins les plus montueux & les plus inégaux, il ne pouvoit verser. Cependant nous eumes fait à peine quelques lieues que nous nous trouvâmes au milieu d'une belle plaine les quatre roues en l'air. Nous étions endormis tous les deux, lorsque cette culbute arriva, & nous nous réveillâmes dans une étrange surprise, Etant sortis en grimpant par la portière, chacun de nous voulut courir sur le postillon pour le frapper, mais en nous regardant l'un l'autre, & voyant notre désordre mutuel nous le trouvâmes si comique que notre colère se changea en grands éclats de rire. Enfin nous arrivâmes tous barbouillés à *Zollenspicker*, où l'amoureux Stuven eut le plaisir inexprimable & seul connu des amans d'embrasser l'objet de tous ses voeux, & la personne destinée à être désormais la Compagne de sa vie, après

lon-

toutes les peines & les traverses qu'il avoit essuyé pour l'obtenir. En effet les noces se firent peu de jour après notre arrivée, avec beaucoup moins de faste & de cérémonies frivoles qu'on n'a coûtume d'étaler en pareille occasion dans notre bonne patrie.

Comme le Rescrit que j'avois reçu du Roi, avant mon départ d'Hannovre, semble fixer ma destinée au service de S. M. Prussienne, j'ai passé mon tems à Hambourg a visiter tous mes anciens Amis & à leur dire un éternel Adieu. J'y ai vu, peut-être pour la dernière fois celle qui, pendant quelques années, a fait les délices de mon cœur, & j'ai eu le courage de lui faire entrevoir tous les obstacles qui s'opposent à notre union. La franchise de ce procédé m'a valu son estime: elle en trouve le principe dans ma vertu, & la préfère à une tendresse qui ne pourroit-être que vaine ou simulée. En cessant d'être amans nous avons resserré les liens de notre amitié. Exemple que devroient suivre tous ceux que l'amour unissoit & que la raison sépare.

Voilà, mon cher Frère, quelle est actuellement ma situation & celle de la famille. Notre digne mère jouit d'une

ſanté parfaite. Stuven & ſa femme ſont partis pour Erlang, où ma Sœur puînée les accompagne pour y paſſer quelque tems avec eux. J'ai été véritablement touché en revoyant notre frère Cadet. Jamais je ne vis une plus belle figure ni un eſprit qui promit d'avantage. Ses maîtres ſont ſtupéfaits des progrès rapides qu'il fait en tout genre.

Après avoir paſſé dix jours à Hambourg, je ſuis retourné à Hannovre, où je m'occupe actuellement à finir toutes mes affaires, à prendre congé de la Cour & à tout diſpoſer pour mon voyage de Siléſie. Je vous donnerai de mes nouvelles dès que j'aurai fait ma cour au Roi mon Maître, & que je jouirai d'un inſtant de tranquilité.



LETTRE XLVI.

A M. DE M. A HANNOVRE.

Le commerce de Lettres, eſt pour ceux que le ſort condamne à vivre dans des climats éloignés, l'aliment de l'amitié. Celle que vous m'avez témoigné, pendant mon ſéjour à Hannovre, m'eſt ſi précieuſe que je tâcherai de la cultiver & de la nourrir par la correſpondance la plus exacte qu'il me ſera poſſible. Je profite donc avec empreſſement du premier moment de loiſir qui me reſte, pour vous donner de mes nouvelles, & vous demander des vôtres. Mon voyage d'Hannovre a Berlin a été des plus heureux; mais j'ai trouvé cette Ville fort changée dépuis que j'en ſuis parti. L'abſence du Roi, de la garniſon, & d'un grand nombre de perſonnes, employées au *Commiſſariat* de la guerre & dans les vivres, fait ici un vuide très remarquable. La Fre-

dericſtadt eſt ſurtout fort déſerte, & je crois que l'herbe pouſſeroit dans quelques rues détournées s'il y avoit du germe. Lors que je quittai cette Capitale, tout y étoit animé L'avènement du Roi au trône y avoit attiré une quantité étonnante d'étrangers de diſtinction de toutes les nations; mais auſſi une foule de joueurs & d'aventuriers, qui, ſur la réputation de la libéralité & de la magnificence du Prince Royal, y étoient accourus, dans le ridicule eſpoir que le nouveau Monarque ouvriroit ſes tréſors pour eux, & qu'ils n'auroient qu'à ſe baiſſer pour ramaſſer les Louis & les Ducats. Toutes les Auberges étoient remplies, on voyoit des équipages ſans nombre & des livrées de toutes les couleurs, on jouoit gros jeu, on ſe régaloit, on faiſoit des parties de plaiſir, tout avoit au moins un extérieur d'opulence & de vivacité. Mais aujourd'hui tout languit ici. Les gens de mérite qui ſe ſont préſentés ont été employés, on les a placés ou dans l'armée ou dans les provinces, & les avanturiers pris pour duppes ſont allés chercher fortune ailleurs.

Ce ſera un ouvrage digne de Frederic de répeupler cette ſuperbe Capitale après

la

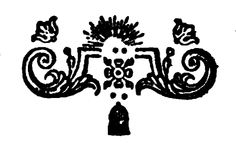
la paix. Ce Monarque est bien capable de ranimer tout par sa présence & de rendre l'ame & la vie à une Ville qui languit. C'est le vrai soleil de l'Etat (*) la Reine régnante tient ordinairement sa Cour à Schönhausen, Maison de plaisance que le Roi lui a donné, & la Reine Mère à Monbijoux. Leurs Majestés y font un accueil très gracieux à tous les étrangers de condition qui leurs sont présentés. La jeune Reine, qui daigne se souvenir encore du séjour de Rheinsberg, m'a donné dimanche dernier au sortir de l'Eglise une audience particulière dans son appartement, & m'a reçu avec beaucoup de bonté & de distinction.

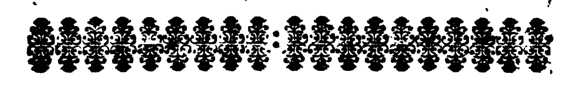
M. de Podewils, Chef de notre département des Affaires Etrangères, est à Breslau avec toute sa Chancellerie, & l'aimable M. de Borck, Ministre d'Etat, au même département est resté ici pour vaquer aux expéditions qui ne sauroient se faire là-bas. Il me comble de politesses, mais il paroît ignorer les intentions du Roi sur mon sort. Je n'ai donc d'autre

(*) *L'effet a bien vérifié cette prédiction & Berlin a été depuis fort animé en tems de paix.*

tre parti à prendre que de partir incessamment pour l'armée, où j'aurai l'honneur de me présenter à S. M. j'ai fait partie pour ce voyage avec un jeune Baron de Keyserlingk, qui cherche de l'emploi militaire, & nous allons nous mettre en route demain matin. Quoi que les grands chemins ne soient pas trop sûrs en deçà de l'Oder, je me flatte néanmoins que la Providence nous conduira heureusement à Breslau, j'aurai la satisfaction d'embrasser le bon Jordan & la plupart de mes anciens amis. Les apprêts du départ m'empêchent de vous en dire d'avantage aujourd'hui. Peut-être trouverai-je en Silésie matière à vous entretenir de choses intéressantes: n'oubliez pas les Voyageurs dans vos prières & vos Lithanies.

J'ai l'honneur d'être plus que personne au monde.





LETTRE XLV.

A MADAME DE... A BERLIN.

à Breslau le 12. *Juillet* 1761.

Malgré le peu de sûreté des grands chemins qui conduisent en Silésie, je suis arrivé heureusement à Breslau avec mon compagnon de voyage. Jusqu'à Francfort sur l'Oder il ne nous est arrivé aucun accident remarquable, mais dans cette dernière Ville nous rencontrâmes Mad. de .... qui avoit le même dessein que nous de se rendre à l'armée pour y joindre M. le Colonel son Epoux. Elle parut charmée de notre rencontre & nous ne le fumes pas moins de la sienne. C'étoit une espèce d'aubeine pour deux Chevaliers errans tels que nous de voyager en la compagnie d'une Dame jeune & aimable, & de la défendre au besoin. Elle avoit d'ailleurs une fille de chambre charmante, dont les beaux

yeux firent diversion à l'héroïsme naissant de mon compagnon de voyage. Quant à moi je me déclarai pour la Maîtresse, & cette diversité de goûts nous accommoda fort pendant tout le voyage. J'engageai Madame de . . . . à m'accorder une place dans son carosse, qui n'étoit qu'à deux personnes, & à placer sa suivante avec M. de K... dans ma chaise de poste. C'est ainsi que nous voyageâmes tranquillement jusqu'aux environs du Couvent de Leibus, en Silésie. Mais là nous fumes obligés de passer sur une espèce de Champ de bataille, où deux jours avant quelques escadrons de nos Houzards du régiment de Bandemer avoient été fort mal menés par les Autrichiens. Toute leur cavalerie légères s'étoit postée en embuscade derrière une montagne qui couvre ce Couvent. Ils n'avoient fait paroître que quelques petits corps que les nôtres attaquèrent d'abord, mais au milieu de l'action toute cette cavalerie vint fondre sur nos gens, & en fit un grand carnage. Nous en vîmes encore les débris à moitié enterrés, & ce spectacle dégoûtant nous intimida pour la continuation de notre route, au point que le même soir

au

au coucher du ſoleil, notre imagination frappée nous fit prendre pour autant d'eſcadrons de Houzards ennemis, trois ou quatre chariots defoin qui s'avencoient ſur nous. Cette terreur panique ayant été diſſipée par l'évidence, nous donna beaucoup à rire dans la ſuite. Enfin moitié en plaiſantant & moitié en tremblant nous arrivâmes à Breſlau.

Cette Capitale venoit d'être occupée par nos troupes. Jamais priſe de Ville ne coûta moins. Toutes les hoſtilités qui ſe commîrent en cette occaſion conſiſtèrent en un ſoufflet que le Général de Munchow donna à une ſentinelle qui étoit en faction à la première barrière & qui la vouloit fermer. Nos troupes entrérent régiment après régiment, s'emparèrent des Corps de garde & de la grand Garde, déſarmèrent paiſiblement les ſoldats de la Ville qui s'y trouvèrent, placèrent des canons ſur la grande place & mirent des ſentinelles aux portes des Bourguemaîtres & de tous les Sénateurs. Pas une boutique ne fut fermée, pas une herbière ne quitta ſa place dans les marchés publics. L'après dinée fut employée à loger la nouvelle garni-

ſon.

son, & le lendemain M. le Maréchal de Schwerin arriva, qui fit assembler le Sénat, lui adressa un beau discours & l'engagea à prêter le serment de fidélité au Roi de Prusse. C'est ainsi que finit le Gouvernement Républicain de la Ville libre de de Breslau, après avoir duré pendant plusieurs siècles. Au reste le Roi fit confirmer les privilèges des Citoyens & les prérogatives des membres du Sénat, en décora les principaux de titres brillans & leur donna des pensions. Tout le monde fut content, ou feignit de l'être, & lorsque j'arrivai dans cette grande Ville on ne s'y appercevoit presque d'aucun changement.

Je me suis logé à *l'oie d'or*, qui est la plus fameuse Auberge d'ici; mais je ne compte pas d'y demeurer long-tems. J'ai fait ma révérence à S. Ex. Mr. de Podewils & j'ai vu tous mes amis. Je viens d'écrire au Roi pour savoir si je dois me rendre à l'armée, & j'attends avec soumission ses ordres à cet égard; mais en les attendant je tâche de faire connoissance avec les principaux habitans de cette Ville. Il ne se passe pas de jours qu'on ne me présente dans quelque bonne maison, & partout l'on me fait un

ac-

accueil des plus gracieux. La noblesse de Silésie me paroît être très polie & très sociable. Les hommes y sont généralement fort liants & fort affables & les femmes fort galantes. Cette dernière qualité s'étend sur tous les états de la société. C'est une étrange chose que le cœur humain, y compris celui des femmes. Que cette réflexion ne vous choque point, Madame. Vous n'êtes point comprise dans le grand nombre, & il y a long tems que j'admire en vous la façon de penser du plus honnête homme du monde; mais daignez juger de la justesse de mon idée, par l'exemple que j'aurai l'honneur de vous raconter. Il y a déjà quelques jours que le Roi a envoyé ici son premier Bataillon des Gardes. Vous savez que c'est le plus beau corps de troupes de l'Univers entier. Jusqu'ici la Garnison Prussienne de Breslau n'avoit consisté qu'en quatre Bataillons de fusiliers, qui sont les mirmidons de notre armée. Lorsque les Gardes, composées d'hommes de six pieds de haut, tous beaux visages & faits au tour, vêtus d'habits bleus, brodés en argent, fri-

sés

ses & poudrés comme des Adonis, entrèrent dans la Ville, les femmes pensèrent en perdre la tête. Jamais je ne vis un soûlevement si général dans la galanterie. Me trouvant à causer hier avec mon Banquier M. H..... sur sa porte, nous vîmes passer une bonne femme jeune & fraiche qui pleuroit à chaudes larmes. M. H. qui la connoissoit l'appella & lui demanda la cause de son chagrin. Après quelques petites grimaces de pudeur, elle nous avoua igénument qu'elle venoit de se marier à un Fusilier du régiment de Munchow, mais qu'elle déploroit sa précipitation, vu qu'elle auroit pu épouser maintenant un soldat des Gardes de six pieds & 2. pouces de haut, si elle avoit attendu seulement huit jours de plus à célèbrer ses noces. Nous pleignîmes son desastre, mais nous ne crumes pas qu'elle eut besoin de nos conseils, pour trouver les moyens les plus efficaces de s'en consoler.

Je sens, Madame, qu'il est tems de finir mon épitre, qui ne passe déjà que trop les bornes d'une Lettre ordinaire.

Dès

Dès que j'aurai reconnu un peu plus le terrein, je vous ferai une deſcription plus ample de Breſlau & des habitans de la Siléſie. J'ai l'honneur d'être.



